

FILIATION



Colloque organisé par des analystes lillois
et le Cercle freudien
les 1^{er} et 2 juin 1991

SOMMAIRE

Samedi matin

Prologue : <i>Chemin de frères</i>	Daniel WEISS	p. 1
<i>Clinique de la filiation dans une institution pour adolescents</i>	Daniel DESTOMBES	p. 10
<i>Filiation, changement, identité</i>	Joël SIPOS	p. 39

Samedi après-midi

<i>Une honnête féminisation</i>	Olivier GRIGNON	p. 49
<i>Femme et filiation : "Naître.... au désir"</i>	Nelly THIENPOND	p. 65
<i>Filiation et matricide</i>	Catherine TERNYNCK	p. 71
Intervention après-coup	Pascale HASSOUN	p. 76
Discussion		p. 80
<i>Une nécessaire forclusion</i>	Claude RABANT	p. 85

Séance de nuit

<i>Siggy FREUD piano rags</i>	Nicole BEDNAREK piano : Jean-Luc DION	p. 93
<i>En revenant de Marquette (chanson réaliste)</i>	Christian LELONG Daniel WEISS	p. 101

Dimanche matin

Table ronde : la filiation des analystes

Textes préparatoires		p. 104
<i>Filiation lacanienne ou filiation tout court</i>	Iréna ANDRUCOVICI	p. 104
<i>Dé-filiation</i>	Jean COOREN	p. 108
<i>La filiation n'est-elle pas une question qui nous fait horreur</i>	Françoise DELBARY	p. 112
<i>Cain et Abel, filiation et rivalité fraternelle</i>	Jean-Loup POISSON-QUINTON	p. 116
<i>Notes pour la table ronde</i>	X. X.	p. 123
<i>Filiation, transfert, père-version</i>	Daniel WEISS	p. 125

Interventions lors de la table ronde p. 130

Textes écrits après-coup

La filiation des analystes de divan à divan Henri DE CAEVEL p. 157

Questions ouvertes Cécile de SAUVEBŒUF p. 159

Relances Jean-Loup POISSON-QUINTON p. 161

Note à propos de la « référence » Daniel WEISS p. 162

S'autoriser du s'avoir traumatique Marc-Léopold LÉVY p. 164

Dimanche après-midi

Une éthique de la discrétion Jacques HASSOUN p. 173

Discussion p. 181

Clôture Daniel DESTOMBES p. 190

Filiations en folie Mireille FAIVRE p. 191

Épilogue Daniel WEISS p. 192

PROLOGUE

-:-:-:-

CHEMIN DE FRÈRES

Drame en un acte et deux tableaux

de Daniel WEISS

avec le concours de tout le comité lillois

*

Les personnages

et la distribution lors de la création

N°1 (Un mordu des transports, ou du transfert)

Daniel WEISS

N°2 (Un lacanien désabusé)

Christian LELONG

N°3 (Un analyste, adepte de la scansion)

Paul COTTA

Le serveur pertinent

Marie-Pierre CHARITAT

Une dame

Nelly THIENPOND

Sa voisine

Yann BOGOPOLSKY

Un contrôleur

Marie-Pierre CHARITAT

*

La scène représente trois personnages assis (de préférence sur des banquettes).

Le premier lit un livre de FREUD, le deuxième un livre de LACAN, le troisième un album de Tintin : « Le secret de la licorne ».

Derrière deux femmes, la première tricote. sa voisine lit la bible.

On entend une voix dans le haut-parleur : « La SNCF vous souhaite la bienvenue à bord du train corail 2035 à destination de Paris. Arrivée prévue : 18 Heures 17. Un service de vente ambulante est assuré dans ce train. Nous vous rappelons que, pour être valables les billets doivent avoir été compostés »

N°1 : Vous y allez, vous ?

N°2 : Vous voyez bien que j'y vais, comme tous les Mercredis !

N°1 : Non, vous ne m'avez pas compris, je veux dire : vous y allez au colloque ?

N°2 : Encore ! . . . quel colloque cette fois-ci ?

N°1 : Et bien, le colloque de Lille

N°2 : C'est fatigant à la longue tous ces trucs organisés : les réunions, les congrès, les colloques, pour ce que ça nous apporte !

N°1 : Vous dites toujours ça, mais vous y êtes à chaque fois, je commence à vous connaître depuis le temps !

N°2 : Et d'abord qui est-ce qui organise ?

N°1 : Vous voyez, je vous y prends ! vous dites que les associations officielles, les écoles, les groupes psychanalytiques. toute cette cuisine ne vous intéresse plus depuis longtemps, et quand je vous signale un colloque, plutôt que de me parler du thème, vous me parlez des organisateurs.

N°2 : Bon, blague à part, qui est-ce qui organise ?

N°1 : Ça s'intitule « Filiation » et c'est organisé par le Cercle Freudien et des analystes lillois.

N°2 : Le Cercle Freudien, ça me dit vaguement quelque chose, mais « DES analystes lillois » ? On ne sait pas vraiment à qui on a à faire. Et d'ailleurs, je trouve quand même curieux qu'un colloque portant précisément sur la filiation soit co-organisé par des gens qui ne sont même pas capables de se donner un nom. Ce ne sont pourtant pas les idées originales qui manquent ...

N°1 : Tiens à propos, il y a peut-être quelque chose qui va vous amuser : sur l'argument il y avait une coquille qu'ils ont du corriger : il était écrit « LES analystes lillois » ils ont du mettre DES analystes lillois, ce ne sont PAS TOUS les analystes lillois qui organisent ...

N ° 2 : Et vous savez de quoi ils vont parler ?

N°1 : Pas vraiment. Je n'ai pas bien saisi s'il s'agissait du problème théorique et clinique de la filiation dans la psychanalyse, ou s'il allait être question de la filiation des analystes.

N°2 : Ce n'est pourtant vraiment pas la même chose.

N°3 : (fermant son livre) : Remarquez bien ...

N°1: Cela demanderait quand même à être précisé ... Parce qu'au fond la filiation c'est vraiment un truc dont on entend parler à chaque séance.

N ° 2 : Et bien justement ! Il ne faudrait pas tout mélanger. Ily a le thème. ce dont nous parlent nos analysants, et puis il y a le concept qui va bien au-delà. Quand on parle de filiation, je crois qu'on en reste trop souvent à une affaire de famille. alors que c'est vraiment tout autre chose ...

N°1 : Ce que vous dites là me fait penser qu' il faudrait commencer par distinguer : filiation, lignée, généalogie, ça permettrait déjà de mettre les idées en place. Je vous avoue que pour l'instant pour moi ce n'est pas vraiment clair.

N°2 : Ce qui serait bien aussi c'est qu'ils ne perdent pas de vue la clinique ...

N°1 : Alors là, je suis absolument d'accord avec vous ...

N°2 : Enfin ... Je ne me fais pas trop d'illusions, ils vont encore jargonner et nous balancer de la théorie à pleins tubes comme d'habitude ... et pour la clinique tintin ...

N°3 : Puisque vous parlez de Tintin, à propos de filiation et de généalogie ...

N°1 (au N°2) : Notez bien que ce serait vraiment regrettable s'il n'était pas question de clinique, parce que j'ai l'impression que le concept de filiation permet d'en éclairer certains points cruciaux ...

N ° 2 : Vous pensez à quelque chose de précis ?

N°1: Non, on peut prendre n'importe quelle cure. Et puis, dans le programme, j 'ai vu qu'il allait être question des adolescents en difficulté avec la loi. J'ai l'impression que là, pour ce qui est de la filiation, il y aurait beaucoup à dire<.

N° 2 : C 'est vrai, vous avez raison. Mais, là encore, je ne me fais pas trop d'illusions, vous savez. Et d'ailleurs, je trouve qu'il est un peu dommage de mélanger ainsi des choses qui n'ont vraiment rien à voir. Franchement est-ce que vous voyez le moindre rapport vous, entre le problème des institutions pour adolescents en difficulté, et les questions liées à nos filiations à nous ?

N°3 : Remarquez bien ...

N°2 : « Remarquez bien » « remarquez bien » vous commencez à m'énervé avec vos « remarquez bien ». « Remarquez bien quoi ?

N° 3 : Remarquez bien, les adolescents en difficulté avec la loi et les psychanalystes c'est un peu ...

N°1 (a u N ° 2) : Cette juxtaposition ... vraiment ... tout cela ne me paraît pas de très bon augure ... Comment trouver une analogie, un lien ? D'un côté la nécessité d'une structure institutionnelle stricte, ordonnée, ritualisée même, afin de donner un semblant de repères stables à jeunes paumés qui en ont tant besoin ... rien à voir, vraiment, avec ce qui nous concerne nous....

N° 2 : Comme vous avez raison ! Qui penserait à nous appliquer les adjectifs que vous avez employés : « strict » « ordonné », « ritualisé » ? Est-ce qu'il y a quelque chose qui ressemble à cela chez nous, les analystes ?...

N° 3 : Remarquez bien ...

N ° 1 : Enfin ... déjà, s'attaquer au problème de la filiation des analystes, ça ne me paraît vraiment pas simple.

N°2: Vous semblez avoir une idée derrière la tête ...

N ° 1 : Ce qui ne me paraît pas simple c'est précisément cette évidence qui s'impose, quand on parle de filiation des analystes : comme si, pratiquer l'analyse c'était forcément s'inscrire dans une filiation, comme si c'était quelque chose d'indiscutable, de tout à fait « naturel ».

N°2 : On devient quand même analyste après avoir eu soi-même un analyste, des contrôleurs, et, n'en déplaise à certains. des maîtres.

N°1: Mais précisément, ne pensez-vous pas que de parler de filiation propos de notre formation, c'est un abus de langage ?

N°3 : Remarquez bien, si je pouvais me permettre de vous recommander une lecture ...

N°2 (au N ° 1) : Ecoutez, c'est pas moi qui ai inventé : « et de quelques autres » vous avez déjà entendu parler de ça quand même ...

N°1 : Je suis absolument d'accord : on « s'autorise de soi-même et de quelques autres ». Reste à savoir qui sont ces quelques autres, et surtout si ces quelques autres constituent une filiation. Est-ce que l'analyste officie, est-ce qu'il opère au nom de sa filiation ? ...

Une dame derrière à sa voisine :

Vous avez entendu, c'est comme d'habitude, j'en étais sûre, il n'y en a que pour eux ! « au fils » « au père » c'est toujours au masculin que ça s'accorde cette affaire de filiation ... Et pourtant vous connaissez le plus bel hommage qu'un fils puisse rendre à sa mère ? Non ? C'est de payer quelqu'un très cher pour aller parler d'elle trois fois par semaine ...

N ° 1 : Penser qu'il s'autorise de la filiation de son analyste, par exemple, est-ce que ce n'est pas faire de l'analyste un éternel analysant ?

N ° 2 : Ça vous gêne ?

N°1: Je me demande en tout cas, si ça n'a pas pour conséquence et peut-être pour visée implicite, de produire une sorte de pérennisation du transfert.

N ° 2 : Vous voulez dire que cela témoigne d'une impossible destitution du sujet supposé savoir ?

N°1 (hésitant) : Oui ... c'est sûrement ça que je veux dire.

N° 2 :Bon, c'accord, disons pour l'instant qu'on peut discuter l'idée qu'un analyste s'inscrit dans la filiation de son propre analyste. Il y a cependant quelque chose que vous ne me contesterez pas : être analyste c'est se situer dans la filiation de FREUD.

N ° 1 : Autrement dit être analyste c'est encore une fois se vouloir fils. Il y aurait déjà à réfléchir là-dessus. Mais ce sur quoi j'aimerais votre avis, pour l'instant, c'est sur le fait que, quand on se réclame d'une filiation freudienne, c'est au nom d'une affiliation à quelqu'un d'autre.

N ° 2 : Vous voulez dire quoi là ? qu'on se réfère à FREUD en se disant kleinien, winnicottien, ou bien sûr. lacanien ?

N°1 : Et pourquoi pas aussi Doltoien tant q u'on y est ? il n'y a d'ailleurs aucune raison de s'arrêter en si bon chemin ... Entre parenthèses, on est frappé par la façon habituellement c'est sur le mode du « plus freudien que toi, on meurt ».

N°3 (*présentant le livre qu'il tient dans ses mains*) : À ce sujet j'aimerais vous suggérer la lecture d'un ouvrage très intéressant ...

N°2 (au N°1) : Pensez-vous c'est pour cela que le débat théorique se réduit souvent querelle fratricide ?

N° 1 : Je crois surtout qu'il y a lieu d'établir une distinction entre la filiation freudienne proprement dite et cette façon de s'affilier à une théorie et à un auteur.

N°3 (*même jeu de scène*) : Je pensais justement à ce texte ...

N°2: Quel texte à la fin ?

N°3: Et bien celui-là : *Le secret de la Licorne*, vous savez au moment où tout le monde se bouscule en se présentant comme l'héritier de Rakam le rouge ...

N°2 : Je ne connais pas ... C'est écrit par un lacanien ? Ah, il y a des dessins, c'est de la topologie à ce que je vois ...

N ° 1 : Je m'en voudrais de me montrer au par trop insistant mais on n'est pas freudien au même titre que l'on est kleinien ou lacanien ...

N° 2 : Il y aurait sûrement lieu de discuter cette question N'est-ce pas notre bon maître LACAN qui nous a amené à accorder à l'adjectif « freudien » cette valeur et cette signification particulière qu'il a pris ?

N°1 : Justement, je me demande si son retour à FREUD n'a pas eu, aussi, pour conséquence chez nous le renforcement de cet imaginaire de la lignée ?

La dame derrière : Sur quoi est-ce qu'ils s'alignent d'après vous ?

N° 2 : Vous avez sans doute raison. Ce qui me paraît devoir être questionné, c'est cette nécessité de s'en remettre à un nom propre ; ce n'est pas parce que celui-ci s'écrit sans majuscule qu'il devient un « signifiant quelconque ».

N°1: Absolument d'accord, je crois que nous devrions y regarder à deux fois. avant de confondre le père de la psychanalyse avec le père de des analystes.

La dame à sa voisine : Vous avez entendu, je vous le disais : la mère là-dedans est passée trappe ... Forcément, s'il n'y a que des pères, il n'y a que des fils ... Pourtant « le gendre »... c'est quand même bien le mari de la fille ...non ?

(À ce moment on entend dans la coulisse : « service mini-bar thé café boissons fraîches sandwiches »)

N°2 : Tout cela nous dit pas si cette histoire de filiation des analystes a quoi que ce soit à voir avec le concept de filiation entendu au sens juridico-institutionnel.

N°1 : Effectivement il semblerait que d'un côté la filiation il s'agisse d'une option, d'un choix de quelque chose qui est revendiqué alors que de l'autre cela concerne quelque chose à quoi on est assujéti, sans aucun choix possible.

N°2: Vous voulez dire que d'un côté on se situe à la jonction du Symbolique et de l'Imaginaire et de l'autre à la jonction du Symbolique et du Réel ?

N° 1 (hésitant) : Oui ... c'est très certainement cela que j'ai voulu dire...

Le jeune homme du mini-bar qui passe à ce moment-là : Si je puis me permettre d'intervenir dans la discussion, il me semble qu'il y a un aspect des choses que vous négligez : N'y a-t-il pas certaines particularités généalogiques qui prédisposent un sujet donné à venir occuper la place de l'analyste ? N'y aurait-il pas là une autre façon d'envisager le problème de la filiation des analystes, non pas à partir de celles dont ils se réclament, mais à partir de leur lignée singulière ?

N° 2 : Je n'aurais pas du tout envisagé la question sous cet angle, il est vrai que ce pourrait être une approche intéressante.

N°1: Enfin ! tout cela ne répond pas à la question de savoir pourquoi les analystes se réfèrent si souvent et si volontiers à ce qu'ils appellent leur filiation.

N° 2 : Au fond, j'en viens à me dire que l'idée même de filiation des analystes est contraire à une juste conception de notre discipline.

N°1: Vous pouvez vous expliquer ?

N°2: La filiation c'est une institution et la psychanalyse, elle, ne s'appuie pas sur l'institution mais sur ce qui y fait objection : le transfert.

N°1: Vous ne trouvez pas que vous allez un peu vite en opposant ainsi transfert et institution ?

N°2 : Écoutez ! l'institution a toujours pour visée d'assurer une transmission la transmission d'un contenu positif. Parler de « filiation des analystes » cela laisse entendre qu'il y a un héritage, un bien à préserver bien qui ne doit pas passer par n'importe quelles mains ...

N° 3 (*prenant soudain de l'assurance*) : On peut soutenir un point de vue exactement inverse. C'est précisément dans la mesure où la psychanalyse irréductible à un bien, à un savoir référentiel à une technique, qu'il faut en assurer la transmission en se référant à un nom propre avec toutes les conséquences que cela produit au plan de l'Imaginaire.

N° 2 : Vous voulez dire que puisque la transmission est impossible, puisqu'il n'y a pas de signifiant de la psychanalyse c'est à un nom propre que l'on s'en remet ?

N° 3 : (hésitant) : Oui ... c'est très certainement ça que j'ai voulu dire.

N° 2 : Ce que vous dites n'infirmes rien mon point de vue : nous faisons fonctionner l'institution de la filiation. ou un semblant de celle-ci, parce que nous n'avons rien d'autre à transmettre que des patronymes.

N°1: Cela ne signifie pas pour autant qu'il faille négliger entièrement la dimension institutionnelle en l'opposant au transfert ainsi que vous vous plaisez à le faire. Nous avons besoin aussi de l'institution. Quand on s'en remet entièrement au transfert on risque de tomber dans la magie...

N°3: Vous remarquerez avec moi, en tout cas, que chacun de ceux que vous évoquiez tout à l'heure : M. KLEIN, WINNICOTT, LACAN, sans parler de FREUD lui-même, se sont tous, à un moment donné, démarqués de l'institution, de ses modalités de transmission réglées, organisées.

N°2 : On a produit, entre autres choses, du transfert sur leurs théories et sur leurs personnes ...

N°1: ... qu'on appelle habituellement filiation ou affiliation. L'analyste qui transfère sur un maître investit le nom propre : autrement dit c'est le transfert qui produit la référence à l'institution ... ici l'institution de la filiation. Nous avons toujours besoin de patronymes ...

La dame derrière (*s'adressant au N° 1*) : Mais l'analyse, cela devrait consister à renommer l'inconscient plutôt qu'à se faire nommer par FREUD ou un autre ... vous ne croyez pas ? Ça passe nécessairement par une mise en question de la fonction du nom propre.

Sa voisine : Au fond, un analyste, se réfère à sa filiation, qu'il se dise fils de FREUD, qu'il se réclame d'une affiliation théorique, ou de la lignée de son analyste c'est toujours pour écrire son roman familial.

N°2 : Vous voulez dire restaurer un grand Autre non barré

La dame (*hésitante*) : O u i ... C'est très certainement ça que je veux dire.

N°1 : En fin de compte après nous être débattu avec la famille de notre enfance, et, pour certains d'entre nous, avec toutes sortes de familles auxquelles nous avons adhéré et qui voulaient notre bien ainsi que celui de l'humanité entière n'avons-nous donc rien de plus pressé que de participer de nouveau une grande famille ?

Le contrôleur de la SNCF : Vous avez absolument raison de poser la question de cette manière. Vous vous souvenez doute de ce que disait FERENCZI à ce sujet dans son rapport au congrès de Nuremberg de 1910 :

Il semble que l'homme ne peut guère échapper à ses caractéristiques familiales ... Aussi loin qu'il s'écarte avec le temps de ses habitudes, de la famille dont il a reçu la vie et son éducation, il finit toujours par rétablir l'ordre ancien, il finit toujours par rétablir l'ordre ancien.

Une preuve parmi d'autres en est fournie par la régularité avec laquelle, même nous, analystes sauvages et inorganisés, condensons dans nos rêves la figure paternelle avec celle de notre chef spirituel.

Il semble que nous ferions violence à la nature humaine si, au nom de la liberté absolument raison de poser la question de la liberté, nous voulions à tout prix éviter l'organisation familiale.

Pendant la longue citation le N° 3 s'est endormi.

N° 1 : Bon alors vous y allez ?

N°2 : Qui est-ce qui organise déjà ?

*

**

SAMEDI MATIN

Olivier GRIGNON :

Nous étions entre Paris et Lille. C'est fou ce qu'il peut se dire de choses dans les les entre lieux, dans les entre-deux. Alors nous voilà maintenant arrivés à Lille. Peut-être sommes nous encore restés dans le train, je ne le sais. En tout cas, je passe la parole à Daniel DESTOMBES pour la clinique de la filiation dans une institution pour adolescents. Son travail sera discuté par toutes les personnes qui sont à table. Je leur donnerai directement la parole après l'intervention de Daniel.

CLINIQUE DE LA FILIATION DANS UNE INSTITUTION POUR ADOLESCENTS

Daniel DESTOMBES

« Clinique de la filiation dans une institution pour adolescents ». J'ad-mets volontiers, comme viennent de la suggérer mes collègues dans leur con-versation d'ouverture, que ce sujet ne vient pas, en ce début de colloque, de manière tout à fait innocente et sans comporter un lien implicite qui reste à élucider toutefois avec la question de la filiation des psychanalystes.

Je ne voudrais pas, cependant, bondir trop vite sur cette piste, sur nos problèmes de filiation, et je voudrais prendre le temps de m'intéresser d'abord spécifiquement à ces adolescents en souffrance et au matériel précis qu'ils nous livrent de semaine en semaine.

Je dis " qu'ils nous livrent " car je ne suis pas seul ici à recueillir ce ma-tériel clinique. D'une part, il y a à cette table deux collègues, Paul COTTA et Christian MIGNIEN, qui travaillent avec moi comme analystes à l'IRP d'Armentières, et, par ailleurs, Yann BOGOPOLSKY, Éric LEGROS et Cécile de SAUVEBOEUF, avec qui un travail s'est engagé en prévision de ce colloque et qui ont, eux aussi, une expérience personnelle de l'adolescence en difficulté, Yann dans une pratique institutionnelle et de criminologie, Éric comme Directeur d'Institution à Boulogne-sur-Mer, et Cécile dans son travail à l'Éducation Surveillée.

<>

J'ai parlé d'adolescents en souffrance de filiation. En souffrance, ils le sont comme une lettre, comme un colis est en souffrance, en attente

Leur histoire se caractérise en effet par un paradoxe : depuis leur nais-sance, ils sont là, ils sont vivants, ils participent à différentes situations so-ciales, mais, d'un autre côté, ils ne sont pas vraiment pris en charge, portés, assumés.

Leur histoire est marquée d'abandons et de séparations précoces d'ins-tabilité et de violence, de placements et de changements nombreux.

On peut donc parler à leur sujet d'un vécu abandonnique, non pas au sens de fantasmes d'abandon, mais au sens d'une confrontation au caractère réel d'un délaissement et d'une instabilité foncière des liens inter-humains

La filiation de ces adolescents est donc en souffrance au sens où ne leur ont pas été transmis les interdits fondateurs qui permettent l'accès à l'humain. Pas davantage n'a pu être vécu ce minimum de présence et de stabilité qui permet cette transmission.

Dit autrement, leurs parents n'ont pas pu réaliser ce minimum qui est ordinairement attendu d'un parent et qui est formulé par l'un des arguments du colloque : renoncer à sa propre place d'enfant pour la céder à son enfant.

Alors ces jeunes ont répétitivement buté sur un mur, ou reçu une réponse tellement inappropriée qu'ils ont fini par perdre eux-mêmes l'accès à leur demande et à leur parole. Confrontés à trop de déprivation, ils se sont murés.

Et c'est bien une difficulté du travail avec ces adolescents : à force d'avoir eu à se défendre d'un environnement non fiable du fait de son instabilité, ils sont comme en retrait d'un investissement des liens de parole car ils se méfient tout autant du lien que de la parole.

Aussi est-ce le plus souvent d'une manière paradoxale, à travers des attaques, des agirs destructeurs, que quelque chose de leur demande cherche de manière énigmatique à se dire, notamment dans les " institutions d'accueil " où ils finissent souvent par être placés.

<>

J'ai fait la connaissance de J. en mars 1990, il y a donc un peu plus d'un an. Ce n'était pas J. en personne, c'était J. à travers ce qui se disait de lui dans cette réunion d'itinéraire du mardi après-midi. À l'IRP d'Armentières, où sont accueillis 18 garçons de 12 à 16 -17 ans, chaque mardi, une réunion d'itinéraire - ce qu'on appelle ailleurs synthèse – réunit l'ensemble des membres du personnel, une quinzaine de personnes, et chacun exprime ce qu'il vit avec tel jeune, afin de repérer où ce jeune en est et où nous en sommes avec lui. Ce jour-là, les choses ne sont pas bonnes du tout pour J. Les manifestations intempestives de son malêtre n'ont fait que se développer : on s'était habitué, depuis plus d'un an, à son énurésie, à sa présentation malpropre et à ses vociférations. Mais le tableau, cette fois, s'aggrave de petits délits dans l'institution et surtout à l'égard des voisins ou des passants, du genre expédier sur leur tête un certain nombre d'objets à partir du premier étage.

La situation en est à un tel point qu'on n'est pas sûr de pouvoir le garder. Cependant, le renvoyer serait aussi une bien mauvaise solution, lui qui a déjà vécu tant de séparations et de rejets.

Je résume quelques points de son histoire : Alors qu'il a un an, ses parents se séparent et son père ne donne pas signe de vie pendant neuf ans. Sa mère vit seule avec lui, nouant un lien très exclusif, avec des oscillations d'amour et de haine, jusqu'au jour où entre dans la vie de cette femme un premier concubin. Deux autres suivront, qui, aussi, s'en iront selon un même scénario : quelques mois de vie commune, une grossesse et un nouvel enfant de ce nouvel homme, puis quelques mois (ou, dans le meilleur des cas,

quelques années) après, nouvelle séparation. La mère de J. a quatre enfants de quatre hommes différents, qui portent quatre patronymes distincts.

Pas facile pour J. de s'y repérer, d'autant que l'homme de la mère, pendant de nombreuses années, dans sa tête d'enfant, imaginativement, c'était lui. Dans un rapport de comportement à son sujet, dans un lapsus qui ne s'invente pas, au lieu d'écrire : " J. est l'ainé d'une série d'enfants issus de pères différents ", le rédacteur écrit " J. est l'ainé d'une série de pères différents ". Lapsus génial, révélateur de la confusion des places et du télescopage des générations dans lequel il est pris.

Par ailleurs, ce n'est pas seulement la question des places et des noms qui est compliquée pour J., ce sont aussi un certain nombre d'événements quotidiens de la vie, à travers lesquels la haine et le rejet se manifestent souvent dans des modalités d'une extrême violence :

- L'un d e s compagnons de la mère le bat régulièrement. Il a alors 9 ans. Il se met à perdre ses cheveux et traverse une phase dépressive.
- J. s'engage dans plusieurs tentatives pour renouer avec son père. Son père vient lui rendre visite à l'hôpital, mais ces rencontres dont J. attend beaucoup tournent court.
- La relation à la mère et aux concubins s'envenime, notamment dans les périodes de grossesses et de naissances.
- Les relations sociales, notamment scolaires, deviennent très difficiles. Il est exclu de plusieurs établissements pour de petits vols, des actes de dégradation, des " bêtises " diverses dont la plus grave est un début d'incendie qu'il provoque dans les cuisines du collège.

Pendant toute cette période, il fait l'objet de nombreuses hospitalisations souvent pour : une f o i s pour dépression sérieuse, Le plus souvent pour des fractures diverses.

C'est dans ce contexte que J. a demandé, à l'âge de 13 ans, en 1988, à être admis en institution et qu'il a été admis à l'IRP. Il y arrive avec un bras dans le plâtre. Son intégration se fait difficilement. Je cite un rapport de comportement de novembre 89, un peu plus d'un an après son arrivée : " Il se place de suite au cœur des situations conflictuelles, puis se vit comme victime. Alors il vocifère et se défend agressivement, hurlant des propos injurieux, allant jusqu'à la crise de larmes. Il a une image très négative de lui, se laisse aller, n'accorde aucun sens à sa personne et va jusqu'à adopter un comportement autodestructeur. Il se blesse régulièrement, s'entaille le bras. En réunion de jeunes, par exemple, il joue le ridicule ou l'obscénité jusqu'à se faire effacer par ses camarades : cette attitude participe, semble-t-il, du même procédé autodestructeur que les conduites précédentes. "

Pendant la deuxième année de son séjour à l'IRP, l'intégration reste très difficile. Une évolution toutefois semble se dessiner : moins de conduites

autodestructrices, les attaques étant davantage orientées vers l'extérieur. Et c'est précisément dans ce contexte que se tient la réunion d'itinéraire de mars 90, au cours de laquelle j'entends pour la première fois parler de J. Comment envisager son avenir, se demande-t-on ? Le renvoyer ? Impossible ! Cela re viendrait à répéter les rejets précédents. Le garder ? Oui ... Mais comment et pour quoi faire ?

La difficulté de trouver une issue entraîne un temps de perplexité dans la réunion. Et c'est alors, dans ce moment d'urgence et de panique, qu'une idée lumineuse surgit, du type dernière chance : il faut que J. fasse une psychothérapie ! Je suis l'heureux élu pour ce travail et il est convenu de lui proposer de venir me parler régulièrement et selon le principe que plus le mal est conséquent plus la potion doit être forte, le rythme de trois séances par semaine est retenu.

En repensant à cela aujourd'hui, avec le recul, la psychothérapie de J. ne me paraît pas des mieux engagées. Cependant, à l'époque, je ne me suis pas récusé. J'étais arrivé dans l'institution depuis quelques mois et ne comprenait pas bien ce qui s'y passait. J'étais tout à fait désœuvré du point de vue de ces psychothérapies d'adolescents qu'on m'avait fait miroiter lors de mon embauche. C'est pourquoi ce travail avec J. me paraissait une occasion d'entrer dans le vif du sujet. Je revois encore, après la réunion d'itinéraire, la séance où le directeur convoque J. en ma présence pour lui faire part de la proposition. J. était entré dans le bureau assez prostré, s'attendant au pire (se faire sérieusement réprimander ou être mis à la porte). C'est pourquoi la proposition fut reçue par lui plutôt comme une bonne nouvelle.

La semaine suivante, comme convenu, il vient chez moi pour un premier entretien. Quelques coups de sonnette intempestifs m'annoncent son arrivée ; mais il se montre assez coopérant. Il m'informe de quelques données de base de son existence :

- Les relations très tendues avec sa mère et ses demi-frère et sœur quand il rentre en week-end, ce qui entraîne assez souvent son expulsion par la mère avant le dimanche soir.
- Il me parle de son espoir d'une rencontre avec son père, un prochain samedi. Depuis quelques années, les contacts avec le père ont repris, mais sont très incertains : le plus souvent, J. a rendez-vous avec son père qui n'arrive pas.

Quelques entretiens vont suivre sur le même mode et je note quelques points que j'ai repérés à cette époque :

- La présentation physique de J. : pas très propre, peu soigné dans sa tenue. Son côté tout rond me frappe et je ne peux m'empêcher de ressentir la paroi adipeuse dont son corps est enveloppé, comme une couche pare-excitation qu'il s'est constituée dans un monde âpre à

vivre. Je mets ceci en relation avec le mode de son discours quelques brèves informations sur ses activités, les événements de la semaine, mais en évitant quoi que ce soit de ce qui peut l'affecter. Le compte-rendu d'entretien préliminaire pratiqué par un collègue lors de son admission relevait déjà cette tendance à se protéger d'une implication trop intime.

- Je suis par ailleurs surpris par son extrême débrouillardise. Pour venir chez moi d'Armentières, c'est assez compliqué : il faut changer trois ou quatre fois de moyen de transport, faire une partie du trajet à pied. Au bout de quelques séances, il a tout repéré : les horaires des trains et des bus, le trajet le plus court, l'heure qui conviendrait le mieux à sa séance.

C'est un phénomène général : la plupart des jeunes de l'IRP confrontés très tôt à la nécessité de se débrouiller seuls, ont acquis une extraordinaire aptitude à faire face aux problèmes vitaux de l'existence, aptitude à agir et à réagir qui comporte un revers : leur extrême difficulté à nouer un lien susceptible de les amener à une certaine dépendance. Comment investir une relation quand on a été si souvent déçu ? J. passe son temps, dit un éducateur, à tisser et à défaire des liens éphémères, à s'engager puis à se dégager.

Le premier entretien se conclut par un trait d'esprit de J. que je ne suis pas prêt d'oublier. Je lui propose un paiement symbolique : " Je sais que tu n'as pas beaucoup de sous ", lui dis-je, " et je ne vais pas te demander de me payer avec de l'argent. Mais, pour exprimer ton désir de venir me parler, j'aimerais que tu m'apportes à chaque séance un petit objet que tu auras choisi". Il me regarde étonné, réfléchit, et, tandis qu'une mimique d'ironie éclaire son regard, il me lance : "Si tu veux, je t'apporterai une crotte de chien. " Je suis resté pensif, pendant qu'il s'en allait..

Était-il judicieux de lui proposer un paiement ? Sa réponse en tout cas, en peu de mots, me disait quelque chose de sa position de chien dans un jeu de quilles, et de son aptitude réactionnelle à exprimer analement son agressivité. Ce n'est pas non plus sans faire penser à la lettre que J. écrivit au directeur de l'IRP quelques mois après son arrivée : "Cher Monsieur le Directeur, je vous écris cette lettre pour vous dire que j'en ai marre de cette institution de merde. Tout le monde me fait chier " ... Moi aussi, sûrement, je le fais chier ; et j' imagine qu' il a plus envie de me mordre que de ne parler. Le fait est que les relations avec J. ne vont pas tarder à se distendre. Très vite il demande à venir moins, deux fois par semaine, puis une seule fois. Puis, prétextant des erreurs dans les horaires de bus, il manque plusieurs entretiens, m'explique que c'est trop compliqué de venir à Lille et demande que les entretiens aient lieu à Armentières. Il manque plusieurs entretiens puis me signifie qu'il ne voit plus l'utilité de venir.

C'est aussi à cette époque que sont arrivés quelques événements qui demeureront non élucidés :

- Un j o u r, après son départ, je trouve la cuvette des W. C. cassée dans les toilettes où il est passé. Mais rien ne prouve que ce soit lui, et, de toutes façons, il n'en souffle mot.
- Quelques jours plus tard, ma femme reçoit un appel téléphonique où elle croit reconnaître une voix d'adolescent : "Votre mari, explique-t-il, vient d'avoir un très grave accident de voiture. Il est dans le coma."

Rien de tout ceci n'advient en paroles, dans les séances. Je pense, bien sûr, à J. au sujet de ces événements, mais totalement sans preuves. Peu expérimenté dans ce genre de situation, j'hésitais sur la conduite à tenir : ne pas en parler si J. ne l'abordait pas, ou au contraire lui tendre la perche par une allusion ? Je compris très vite que la moindre allusion était vécue comme un soupçon très persécutif et ne pouvait qu'entraîner de la part de J. une violente conduite de retrait et de méfiance. Situation bien éprouvante pour chacun !

Cet épisode, en tout cas, m'a permis de comprendre mieux l'extrême difficulté du travail de ceux qui sont présents au côté des jeunes dans l'institution, au long des journées, et qui sont confrontés aux vols, aux dégradations, dont les auteurs demeurent inconnus. Que faire quand on est le destinataire ou le témoin d'une conduite destructive dont l'auteur reste caché ? Paradoxe d'une communication qui envoie un message mais sans laisser d'adresse où répondre.

Quelles conclusions tirer de cette première séquence de la "thérapie qui s'est étalée sur six semaines"?

La manière dont les entretiens se sont engagés entre J. et moi procède de ce que l'on pourrait appeler la nouvelle croyance psychothérapique. On sait qu'il y eut, dans le travail social, après l'ère répressive des maisons de redressement, l'ère rééducative. Nous voici aujourd'hui à l'ère psychothérapique. Dans les rapports demandant l'admission d'un jeune à l'IRP, une formule revient comme un leitmotiv : "Il est nécessaire que la prise en charge se double d'entretiens psychothérapiques".

Il est vrai que l'IRP, par le sigle qu'il s'est donné, ne cherche pas vraiment à éviter cette demande : "Institut de Rééducation psychothérapique" ! Or, les psychothérapies ne correspondent le plus souvent à aucune demande de la part des jeunes, tout au moins lors de leur arrivée. Je ne connais aucun cas où une psychothérapie commence à l'admission. Le plus souvent, c'est après six mois, un an, quand des jalons ont été posés, que quelques entretiens démarrent.

La proposition d'une prise en charge psychothérapique de J. était donc vouée à l'échec. Non seulement il ne la demandait pas. mais elle prenait pour lui un

aspect très intrusif, très persécutif. Peut-être cela est-il à l'origine de quelques attaques dont j'ai fait l'objet ? Mais cependant le bilan n'est pas totalement négatif :

- Si J. a essentiellement usé des entretiens pour s'en dégager, cette séquence de six semaines a contribué à soulager l'institution et à rendre supportable une situation qui, sans ce moment de dégagement ne pouvait plus être supportée.
- Par ailleurs, J. a pu faire une expérience nouvelle : mettre fin à quelque chose qui ne lui convenait pas, mais sans rien casser (ou presque rien). Son coup de téléphone annonçant que j'étais accidenté, c'est quand même quelque chose qui n'est pas dans le pur agir, mais, comme me l'a fait remarquer Yann BOGOPOLSKY, qui comporte une mise en paroles et une dimension de jeu. En effet, qui est cet homme accidenté ? Cela peut être moi, mais aussi un homme de la mère, ou bien J. lui-même, qui a connu tant d'accidents et de fractures. Une esquisse de travail symbolique n'est-elle pas là en germe ?
- Autre point : à travers ces six semaines où J. et moi nous sommes rencontrés, j'ai commencé à le connaître, à lui donner une place dans ma pensée. Cela m'a aidé quand on a parlé de lui dans les réunions. Et lui, il connaît mon existence, il sait qu'il peut venir me parler, ou ne plus venir, que je ne lui en veux pas, que ma porte lui est ouverte.
- Enfin, au-delà de ces entretiens avec moi, c'est toute l'institution qui s'est rendu apte à survivre à ses attaques, sans être détruite et, au lieu de le soumettre au rejet dont il est si coutumier, nous manifestions que nous cherchions une manière de continuer la vie avec lui, que c'était là notre désir. En d'autres termes, s'il arrive que J. soit encore très pris dans la répétition, l'institution, elle, a marqué une rupture avec la répétition des rejets.

Deuxième séquence : d'avril 90 à février 91 (presqu'une année)

En ce qui concerne mes relations avec J., il n'y a plus aucun entretien pendant ces huit mois.

- Assez souvent, quand il m'aperçoit de loin dans la cour, ou si je traverse la salle de télé, il m'évite.

- Quelquefois, si nos regards se croisent, je prends de ses nouvelles. Une ou deux fois, je lui dis "Tu sais que tu peux toujours venir me parler un mardi soir. Mais cela reste sans effet.

Sa vie dans l'IRP

- un peu moins d'accidents corporels.
- Sur le plan scolaire, et de l'apprentissage professionnel, alors que jusqu'ici il a fait preuve d'une très grande instabilité, changeant sans cesse d'établissement, il

opte pour un stage et s'y tient. Son orientation n'est pas n'importe laquelle : CAP de boucherie.

L'un des concubins de sa mère, avec qui il eut une bonne relation, dirigeait le rayon boucherie dans une grande surface. Son choix marque-t-il un désir de s'identifier à cet homme apprécié ? ... Accède-t-il à une possibilité d'articuler son agressivité à une motivation professionnelle, c'est-à-dire à en être beaucoup moins le jouet ? Le fait est que cet apprentissage tient bon et que, par ailleurs, lui qui était en échec à l'école bien que réputé très intelligent, se met à obtenir, non sans fierté, de bons résultats.

- Au sujet de son corps, le problème énurétique paraît résolu, sauf dans des moments de conflits avec sa famille. Dans l'ensemble, sa présentation physique s'est beaucoup améliorée. Il donne de lui une image plus favorable.

Juste avant les vacances de J., je croise ce dernier : " J'aimerais bien, lui dis-je, faire le point avec toi à l'occasion ", A ma grande surprise, il me dit " D'accord". C'est un mardi vers 17 heures. J'ai une place libre le soir même à 18 h 30. Je la lui propose et il vient (j'ai remarqué que si les délais d'attente sont trop longs, la demande s'évapore).

Il a, à cette époque, une jambe dans le plâtre. Il me dit qu'il espère être guéri bientôt. Il m'indique que ça va plutôt bien pour lui à l'IRP et que l'école et les apprentissages, ça va bien.

Il me dit qu'il fait un camp de huit jours la première semaine des vacances, et il me fait part de ses craintes pour la seconde semaine qu'il passe chez sa mère. Il a très peur de se sentir seul, de s'ennuyer, ou qu'il y ait des conflits ou des bagarres. Ce qu'il me dit là me surprend car c'est la première fois qu'il me parle de ses sentiments et je suis étonné de son implication nouvelle et de la confiance qu'il me témoigne en livrant un sentiment intérieur à travers lequel il peut se montrer fragile. Sûrement, la longue période où il s'est autorisé à ne pas venir n'a pas été vaine. Peut-être lui permettra-t-elle d'aborder les entretiens autrement ...

Par ailleurs, le fait que l'IRP ait été contenant sans être détruit, de tout ce qu'il y a exprimé, sûrement cela l'a aidé à commencer à se constituer pour lui-même un intérieur, à mieux intégrer son agressivité, à sortir d'une communication avec les autres et lui-même purement opératoire, pour entrer en contact avec ses émotions et commencer à leur donner droit de cité.

À la fin de cet entretien, que J. a apprécié, nous convenons de nous revoir le mardi qui suit les vacances.

Troisième séquence : Depuis le retour des vacances de février. La poursuite des entretiens avec J. et la mise en place d'un travail avec les parents

- Séance du 12 Mars

J. me parle de sa semaine de camp et surtout de son séjour chez sa mère, séjour qui, à l'inverse de ce qu'il redoutait s'est très bien déroulé. La fracture à la jambe est guérie. On a pu lui enlever le plâtre (c'est, à ce jour, la dernière fracture d'une longue série.

J. me fait part d'un désir quant à sa place à l'IRP. Il voudrait quitter la prise en charge dans le groupe des 18 et demande à disposer d'une chambre en ville avec un de ses camarades.

- Seance du 19 mars

J. manifeste son impatience à propos du passage en chambre et son souhait est de quitter l'IRP tout en gardant à Armentières son lieu de scolarité et de stage où ça se passe bien.

Mais ce qui occupe surtout l'entretien c'est son état l'inquiétude du fait qu'un entretien est prévu avec sa mère le lendemain, entretien auquel, en principe, il participe aussi. Il me dit qu'il ne veut pas venir, que ça va lui faire manquer une demi-journée d'apprentissage, que, surtout, il craint que sa mère ne mette en pièce son projet de prendre une chambre en ville. Quelque chose qui se traduit pour la première fois avec cette force, c'est à quel point il est terrorisé par le pouvoir qu'il attribue à sa mère. Comme il insiste pour ne pas venir à cet entretien, je lui dit ceci : " Je pense que l'entretien aurait pu permettre justement de réfléchir avec ta mère à ton projet, mais si tu ne veux pas venir, c'est à toi de décider et je respecterai ta décision " . Et, à ce moment, il me dit : " Bon, ben, réflexion faite, je viens"... comme ayant retrouvé une espèce de sécurité de confiance dans ce qui peut se passer demain.

Il me semble que, dans cette séance, face à son angoisse d'être livré à ce qu'il ressent comme une toute puissance de sa mère et de ne pouvoir vivre la présence de celle-ci à l'entretien que dans la crainte d'être châtré, ça a été très important pour lui de pouvoir dire non, d'être accepté dans son non... et de pouvoir, dans un deuxième temps, passer à une position nouvelle où il n'est plus nécessaire de s'opposer pour exister.

Il me semble aussi, en situant les choses en relation avec son histoire familiale, que, dans un premier temps, il s'identifie à son père, souvent malmené par une femme qu'il n'ose pas affronter

C'est dans la mesure où un tiers indique une possibilité de parole qu'il entrevoit un autre type de rapport à sa mère.

La séance avec la mère de J.

Elle a donc lieu le lendemain, mercredi, chez moi ; y sont aussi présents : J., Didier, le chef de service qui est souvent présent quand j'ai un entretien avec des parents, Alain, l'éducateur référent de J. et la dernière-née de la famille, une petite fille d'un peu moins d'un an dont J. m'avait parlé au début des entretiens et dont la présence témoigne de la place qu'elle occupe pour la mère.

C'est un entretien très dense, dont je vais dégager plusieurs points et plusieurs temps. Une remarque d'abord : les places occupées dans la pièce : Après une rapide inspection des sièges, la mère s'oriente sans hésitation vers mon fauteuil dans lequel elle s'assoit et je songe, en la voyant ainsi s'installer, à la crainte de J. de ne plus avoir de place face à elle.

Didier, le chef de service, fait le point de la situation : la situation ancienne, avec l'instabilité de J., les ruptures répétitives de ce qui est en cours avec mise en échec, les nombreuses fractures, et la situation présente : plus de continuité, des projets d'avenir, notamment l'idée de s'installer en chambre.

Réaction de la mère :

- Elle s'inquiète d'un avenir en chambre individuelle (elle doute qu'il puisse se prendre en charge, éviter les bêtises) .

- Elle garde un regard très critique sur son fils, fixé aux expériences passées, s'attendant toujours au pire.

- Son premier mouvement est de prendre les choses en main, seule. " Je venais dit-elle, avec l'idée de le changer d'établissement en septembre."

- Ceci ne l'empêche pas de déplorer qu'on la laisse seule s'occuper de J. Ayant récemment demandé de l'aide au père de J., elle déplore la réponse de cet homme : "Au moment de la séparation, dit-il, t'as voulu t'en occuper toute seule ... et bien continue. "

- Sa position à l'égard de l'IRP est très ambivalente : elle apprécie ce qui s'y fait, mais non sans jalousie et sans critique : elle déplore un certain manque de discipline ; elle critique les moyens excessifs dont nous disposons (par exemple un pull qui a coûté 400 Frs). "Moi, je n'ai pas 400 Frs pour un pull pour chacun de mes quatre enfants." Plainte sans doute plus globale, au-delà de l'économique, contre une institution qui, quand elle se présente comme ne manquant de rien, l'invalide encore plus.

Après cette première séquence, et étant donné le regard assez dévalorisant de la mère sur son fils, j'interviens à propos de cette question du regard et je dis : "Nous avons été tellement habitués à ce que J. nous en fasse voir de toutes les couleurs que c'est assez difficile de changer notre regard sur lui. Pourtant, il change et peut-être est-ce important de le reconnaître, de ne pas toujours le voir comme un mauvais sujet ".

J'ai déjà remarqué que ce genre de paroles peut avoir des effets importants dans le cours d'un entretien :

- Pour le jeune, d'une part, pour qui c'est vital de ne pas être identifié aux échecs de son passé.

- Pour les parents aussi, la mère dans le cas présent, afin de l'aider à renouer avec un espoir. Souvent, les critiques des parents au sujet de leur enfant masquent le fait qu'ils ont été narcissiquement très blessés et désespérés par l'histoire de leur enfant. Le fait d'entendre que nous apprécions ce fils est entendu comme si nous l'apprécions elle aussi, que nous ne la figeons pas dans l'identité d'une mère en échec.

De fait, l'entretien change complètement de tonalité :

- La mère se met à parler de l'histoire de J. en l'articulant à celle du couple parental.

- Le divorce, dans le contexte d'une grande instabilité du mari (sans domicile, sans travail à cette époque), d'où la décision du juge aux affaires matrimoniales : un droit de visite très limité pour le père, devant s'exercer au domicile de la mère.

- Puis, elle évoque un moment difficile de la vie de J. Quand il a huit ans, chacun de ses parents vit en concubinage. Benjamin un demi-frère, arrive chez la mère ; Fanny, une demi sœur, arrive chez le père. Benjamin et Fanny sont privilégiés : ils surviennent dans un moment de renouveau pour chaque parent. J. est encombrant. Il rappelle le "ratage" du couple ; c'est la " bête noire " dit la grand-mère.

J. ne souffle mot mais il écoute très attentivement. Pour lui, le moment est inédit, car il est rare que son histoire puisse être parlée, en tout cas de cette manière. Il est rare qu'on puisse prendre le temps de s'intéresser à ce que chacun vit au cours des événements de la vie familiale. J'interviens pour dire à J. : "D'habitude, on parle surtout de tes bêtises, de ce que tu fais de travers. Mais aujourd'hui on aborde les difficultés auxquelles tu as puis être confronté, notamment quand tu as eu le sentiment de ne plus avoir de place ". Il manifeste en silence, à travers un regard échangé, qu'il entend cela et se sent reconnu.

Sa mère saisit la balle au bond pour parler de sa propre histoire :

- La mort accidentelle de son père quand elle a trois ans.
- L'irruption d'un nouvel homme dans la vie de sa propre mère, puis d'un bébé choyé.
- Quelques années de placement en foyer, le sentiment d'être écartée.
- A 18 ans, la blessure d'être invitée à se prendre en charge et à s'en aller. Elle s'est sentie, dit-elle, "poussée dehors"

À la fin de l'entretien, la mère évalue d'une manière plus positive la situation actuelle :

- Elle peut reconnaître que les conflits avec J. sont moins importants. Elle admet mieux qu'au début ses projets d'avenir.

- Elle admet que quelque chose a changé du côté du père du fait d'une nouvelle stabilité dans sa vie, qui lui permet de s'occuper de J.

- Elle admet l'idée qu'un entretien avec elle et le père de J. permettrait de repenser la question du droit de garde, en le répartissant mieux.

Il est aussi question de la pension alimentaire que le père n'a jamais payée, mais qu'il accepterait aujourd'hui de verser.

Je voudrais ici faire une remarque quant aux parents de J. à leur itinéraire.

Chacun des deux a accompli son parcours et son père est sorti de cette position d'homme disqualifié, même si cela reste bien difficile pour lui de tenir une place de père.

Cette "réhabilitation" n'est pas vécue sans ambivalence par la mère de J. D'un côté, elle s'en réjouit et dit qu'elle désire que le père de J. s'en occupe davantage, ou qu'il paie à nouveau la pension alimentaire. Mais, d'un autre côté, elle ne peut s'empêcher de parler de cet homme en termes invalidants, certaine qu'il ne tiendra pas parole, comme si cet homme ne pouvait être vu par elle que comme un enfant capricieux, ou comme s'il était dangereux qu'il occupe une autre place qu'une place d'enfant ... comme si, malgré tout, quelque chose cherchait à se maintenir d'un couple exclusif mère-enfant ou parent-enfant.

Quelques commentaires sur cet entretien avec la mère

- 1 - Il est tout à fait patent que c'est seulement quand cette mère s'est sentie renarcissisée qu'elle a pu quitter une position revendicative et assez persécutrice pour aborder d'une manière différente les difficultés de J., puis les siennes propres
- 2 - Ceci a permis à J. de prendre conscience que les parents ont leurs souffrances, leurs échecs.
- 3 - On peut lire en filigrane dans le récit de la mère de J. en quoi l'histoire de J. s'inscrit dans la répétition de la sienne. Comment pourrait-il en être autrement s'il n'existe pas un lieu où sa mère puisse se souvenir, reprendre contact avec sa propre histoire, être reconnue dans ses blessures ?

Il est dit dans plusieurs textes du colloque que ce que doit réaliser un parent c'est céder sa place d'enfant à son propre enfant. Encore faut-il que cette place d'enfant ne soit pas trop restée marquée de lourds contentieux avec les parents. Car, si cela est resté en suspens, ce qui est cédé, transmis à l'enfant, c'est un rapport

de revendication et de haine non dénoué. Dit autrement, impossible de céder sa place d'enfant sans un minimum de réconciliation avec sa propre enfance.

Effets d'après-coup de cet entretien

Sur J. je vais distinguer l'effet immédiat et l'effet à plus long terme.

Le mardi suivant, il ne vient pas à l'entretien. " J'ai rien à dire " me dit-il en me croisant.

Le vendredi suivant, à la réunion d'équipe, il est question de J. dont la conduite a été perturbée et perturbante cette semaine.

On signale qu'il s'est montré très agressif, tabassant de plus petits, comme cela a déjà été le cas il y a quelques mois.

Par ailleurs, son employeur s'est montré mécontent de son instabilité au travail et son stage risque d'être remis en cause.

Ce n'est pas la première fois que je note qu'une période de perturbation, d'agitation fait suite à ce qui m'était apparu comme un temps d'ouverture. Au début, j'étais très dérouté et abattu, avec le sentiment que la destruction prenait toujours le dessus. Mon regard s'est modifié en considérant les effets d'après-coup sur un temps plus long. J'ai été aidé en cela par quelques lignes de Winnicott qui m'ont paru très éclairantes dans son texte si stimulant " La délinquance signe d'espoir " : *" C'est cette chose trompeuse, nous dit-il, que ceux qui s'occupent d'enfants anti-sociaux doivent savoir s'ils veulent comprendre le sens de ce qu'ils voient. Chaque fois que les circonstances font naître chez l'enfant un nouvel espoir, la tendance anti-sociale devient un trait clinique et l'enfant commence à être difficile "*.

La compréhension précise de cet état de choses est assez complexe. J'insisterai simplement sur un point : tout se passe comme si, au moment où quelque chose d'une souffrance d'enfant a une chance d'être revécue, cela se doublait, dans un premier temps d'un mouvement paranoïde à titre de défense.

Les effets d'après-coup de l'entretien avec la mère, sur une séquence plus longue

Cet entretien avec la mère a été le point de départ d'un travail accentué avec les parents :

- * un entretien avec le père de J.,
- * un entretien avec le père et la mère,
- * un entretien avec la mère seule, le père faisant faux bond au rendez-vous.

Je ne peux passer en revue de manière détaillée le matériel très riche de ces trois entretiens. Je me contenterai de relever quelques points :

J'ai fait connaissance avec le père de J. ; père et fils se ressemblent énormément physiquement. Il y a quelque chose dans le patronyme du père qui n'est pas sans lien avec la présentation physique de J., notamment son côté tout rond, trahissant une indiscutable marque du signifiant.

Ceci pour dire que, même si ce qui a été surtout travaillé ce sont les rapports de J. à sa mère, plus présente, il y a dans l'ombre énormément de choses qui se jouent par rapport au père.

Une chose qui m'a paru très caractéristique dans la position de cet homme, c'est la double contrainte dans laquelle il ne cesse de placer son fils, et que je résumerai ainsi :

- * en parole, tous les espoirs sont permis.

- * en acte, rien n'est tenu.

J'avais pu constater, dès les premiers entretiens avec J. comme il espérait secrètement une visite de son père et comme il contenait sa déception quand le père faisait faux bond, ce qui est arrivé une quantité de fois.

Dans l'entretien, quand il est question de trouver un rythme pour les visites chez le père, celui-ci s'exclame : "Mais ce n'est pas la peine, tu viens quand tu veux !" , laissant entendre une constante disponibilité. Mais quand J. téléphone pour prendre date de multiples fois le téléphone sonne en vain. De même à propos de la pension alimentaire, le père se montre prêt à tout, mais ensuite il n'envoie pas le chèque attendu.

J'ai vu un jour, à l'IRP, J. passer trois ou quatre fois de suite afin de vérifier si son père était arrivé au rendez-vous où nous l'avons attendu en vain. J. n'a pas fait de commentaire.

Mais il m'a posé un lapin à son propre rendez-vous qui avait lieu quelques heures plus tard, comme s'il n'avait d'autre ressource que de me mettre en position de vivre ce qu'il venait lui-même d'endurer silencieusement.

Il n'y a pas lieu cependant d'accabler ce père ; sûrement, sa propre position paradoxale est aussi l'effet de perturbations dans sa propre histoire. Mais l'accès à cette histoire est beaucoup plus difficile du fait du caractère insaisissable de cet homme, tout au moins pour le moment.

Le travail avec la mère paraît plus prometteur. Lors du deuxième entretien prévu avec le père de J., déplorant son absence dans un premier temps, elle saisit favorablement ma proposition de tirer parti de ce temps où elle est venue seule pour parler de ce qui la concerne. Il n'est pas impossible que ceci débouche à l'avenir sur des entretiens réguliers avec la mère.

Mais ceci pose une difficulté technique : s'il a été inévitable que je joue, dans un premier temps, le rôle de l'homme-orchestre qui rencontre tous les membres de la famille, ensemble ou séparément, il me paraît difficile que ceci se poursuive dès lors que plusieurs membres de la famille, par exemple J. et sa mère, auraient des entretiens suivis. Ce dernier mardi, quelques jours après l'entretien que j'ai eu avec sa mère et auquel il avait préféré ne pas venir, voulant laisser ses parents s'expliquer entre eux, J. demande : "Alors, qu'est-ce qu'elle a dit, ma mère ? Et cette question traduit l'ambiguïté de la situation, puisqu'en effet sa mère m'a

longuement parlé de lui, du fait que J. continue de lui en faire baver, "de lui faire payer quelque chose", selon son expression. Elle m'en parle dans un registre qui se présente un peu comme une dénonciation de son fils, regrettant qu'il ne soit pas là pour l'entendre. Mais ceci pose question, pour les entretiens que j'ai avec J. le mardi soir. Les entretiens, c'est fait pour parler, mais aussi pour cacher. Comment est-ce possible si sa mère vient me parler de lui ? ... J. se plaint souvent d'être pris en sandwich entre son père et sa mère, traduisant par là les manipulations et pressions diverses qu'il subit de leur part chacun essayant de le mettre dans son camp. Si je n'y prend pas garde, ce pourrait être à mon tour d'être pris en sandwich, cette fois entre J. et sa mère. A moins qu'il ne soit nécessaire de supporter d'être mis dans cette place afin de saisir en acte la complexité de ce qui se joue entre les protagonistes de cette famille ...

La question est nouvelle pour moi. Je n'ai pu, ces derniers temps, que commencer à me la formuler, sans savoir encore comment je m'orienterai par la suite.

Quelques mots du travail avec J. depuis six semaines :

- J. a son propre rythme. Il manque environ un entretien sur deux, illustrant le propos de Winnicott selon lequel si l'on doit recevoir un garçon tous les jeudis à cinq heures, cette heure-là est sacrée, car c'est seulement s'il a la certitude de pouvoir compter dessus qu'il pourra l'utiliser à sa manière, par exemple en s'autorisant à manquer le rendez-vous.

- Sur le plan de ses projets, J. fait preuve de persévérance (il veut toujours aller en appartement), mais il a acquis une certaine prudence qui contraste avec l'impulsivité dont il était coutumier : il demande à faire une expérience de huit jours, pour vérifier si cela lui convient.

- Sur le plan professionnel, il hésite aujourd'hui entre "boucherie" et une nouvelle orientation, mais en se donnant le temps d'y réfléchir. Devinez donc ce qui l'intéresse... " la restauration ", signifiant donc qui s'applique à la fois à son choix professionnel et à ce qui se passe en lui actuellement.

- L'entretien avec ses parents, auquel il était présent, a permis de mettre en évidence la position de " commissionnaire " qu'il tenait, se chargeant de transmettre à l'autre parent les messages quitte à les transformer jusqu'à créer la zizanie, ce dont il jouissait d'un côté, mais avec une énorme culpabilité.

Les parents ont semblé comprendre que J. était mis là par eux dans une place impossible à tenir. Et J. a semblé admettre que ce serait peut-être mieux de laisser ses parents se charger eux-mêmes de leurs commissions. Esquisse d'un travail de différenciation, de mise en place de limites. Mais, bien sûr, ce n'est pas en un jour que chacun pourra se mettre à respecter les limites de l'autre !

<>

Quelques points de repère qui me paraissent se dégager de ce travail, notamment quant à la question de la filiation et de la référence à la fonction paternelle :

1) Lors du placement - ou du déplacement - d'adolescents en institution d'accueil, tout concourt à la mise à l'écart de leur histoire de filiation. D'abord du fait que les règlements administratifs, les systèmes sociaux de prise en charge excluent les parents de toute participation. Également parce que l'institution tente d'effacer par une " bonne prise en charge " ce qui est considéré comme une mauvaise histoire, dont il vaut mieux tenir à l'écart l'adolescent ; tout ceci étant sous-tendu par un fantasme, qui reste prégnant, de parent idéal.

2) C'est un tel mode de fonctionnement que le travail du psychanalyste en institution vise à remettre en cause, sinon les effets du travail restent purement orthopédiques, laissant dans l'ombre les conflits, les atteintes narcissiques graves, qui ne pourront que faire retour, fût-ce à la génération suivante, s'ils ne sont pas élaborés.

Un axe privilégié du travail de l'analyste est donc de saisir l'occasion du placement. et de l'apaisement qu'il permet pour remettre en circulation les difficultés qui ont abouti à ce placement, afin de permettre, tant chez les adolescents que chez leurs parents, une élaboration de ces conflits.

3) Le statut de ces adolescents est d'être sans TOIT, ni LOI, selon le beau titre d'un film d'Agnès VARDA.

- Sans TOIT, qu'on l'écrive en quatre ou en trois lettres, il s'agit toujours de quelque chose qui est de l'ordre de la perte du LIEN.

- Sans LOI, du fait précisément de cette perte du LIEN, aux parents notamment. Sans LOI, c'est-à-dire sans l'appui d'une figure susceptible de prononcer les paroles structurantes d'un rapport humain, paroles qui valent d'abord pour celui qui les prononce.

Le travail du psychanalyste - mais il n'est pas le seul à y travailler - ne pourrait-il se définir ainsi : aider ces jeunes à retrouver TOIT et LOI ? Non pas par la mise en place de sanctions, d'interdictions, de règlements qui n'aboutissent qu'à plus de surmoi, mais plutôt par un travail sur le LIEN : dans un rapport au jeune marqué d'une foncière discontinuité, à travers des passages à l'acte, des ruptures tenter de garder une position qui maintienne le lien, le contact, qui permette à l'institution de se mettre à exister comme TOIT et comme ensemble de TOI, dont un, ou quelques-uns deviendront peut-être les interlocuteurs privilégiés et lieu d'adresse d'une parole.

Seule la reconstitution d'un tel tissu de LIENS peut donner une chance à la mise en place d'un lieu où les agirs puissent à nouveau devenir paroles et INTERDITS.

<>

Il me faut conclure. Je le ferai en prenant appui sur un souvenir d'enfance, un souvenir qui marque ma propre filiation.

Mon père était agriculteur. Quand j'étais enfant, chaque automne, vers le mois d'octobre, je le voyais partir au champ pour semer les blés. Vers novembre, on découvrait, sortant du sol, les premières tiges du blé en herbe qui, vers mars, après la pause de l'hiver, se mettaient à croître et à verdir, cependant, certaines années, l'hiver était trop rude. La semaille était détruite par un gel excessif. Tout était anéanti.

Ces années-là, vers le mois de mars, je voyais mon père repartir au champ et semer à nouveau. C'était une variété de semence particulière, plus hâtive. Cette seconde chance de la semaille, nous l'appelions les blés du printemps, car en cent jours, du printemps à l'été, la graine parcourait le trajet jusqu'à la récolte.

Toute métaphore comporte sa limite. Mon propos n'est pas d'identifier le parcours d'un enfant à celui d'une plante ce qui serait bien réducteur.

Cependant, dans mon travail d'analyste à l'IRP, je pense souvent à l'histoire des blés de printemps. Il peut arriver que, dans la vie d'un enfant, les rigueurs de l'hiver soient trop rudes et semblent tout dévaster. Cela aboutit rarement à la mort physique, mais souvent à la mort de la parole. Dans ces familles-là on ne se parle plus, on agit, car on a perdu confiance en la parole à force d'incompréhensions, de disputes, de blessures. On survit en agissant, et le plus souvent, je l'ai dit plusieurs fois, dans un agir destructeur. Mais pour peu qu'il y ait là quelqu'un, ou plutôt quelques-uns, à survivre aux attaques, pour peu qu'il y ait là quelqu'un, ou plutôt quelques-uns, à percevoir à l'arrière-plan de l'acte anti-social un signe d'espoir, quelque chose comme le cri d'un désir bafoué, alors peut-être peut s'ouvrir pour la parole, et, chemin faisant, pour la puissance créatrice du rapport de filiation, un nouveau printemps ...

<>

DISCUSSION :

- Olivier GRIGNON : Je donnerai plus tard la parole à la salle. Je donne la parole à un discutant.

- Paul COTTA : Je crois que J., à bien des égards, requestionne le problème de la filiation. Ceci étant, je souhaiterais te poser une question assez générale, question qui a trait tout à la fois à la filiation et à l'institution.

Je dirai en un premier temps que toute institution produit de la " filiation " - et pas seulement les institutions pour adolescents. Cette filiation qui est là produite, il me semble qu'elle n'a pas grand-chose à voir avec les filiations entendues au sens traditionnel du terme, que moi j'appelle " filiations de sang ", opposables à cette autre

filiation - institutionnelle - qui serait de la " filiation de lait ", au sens où on produit des frères de lait.

Il faut bien reconnaître que dans la plupart des cas, en institution, c'est la filiation de lait qui importe. Déjà à partir du fait que la référence c'est le "projet institutionnel". Dès lors, le principe organisateur du travail participe essentiellement du fonctionnement "dans l'institution " et " de l'institution ". La visée ici est celle d'une réduction des tensions à zéro. Il faut que ça marche bien. Du même coup, la famille est reléguée dans une position d'extériorité à ce qui peut se produire durant le séjour de l'adolescent.

Alors j'en arrive à la question que je désire te poser. Peut-on envisager la manière dont tu as mis en place ce travail avec J. dans le jeu de présence-absence à ses rendez-vous, comme dans l'alternance intérieur-extérieur de l'Institution, comme quelque chose qui a participé d'une scansion signifiante pour lui ?

Peut-on estimer que cela lui a permis d'introduire dans l'institution la question de sa filiation sans pour autant que, cela ne devienne la question de l'Institution ?

- Cécile de SAUVEBŒUF : J'ai été très intéressée par ton exposé et en t'écoutant je pensais à ce fantasme originaire de la scène primitive que tout sujet doit raver et refouler pour pouvoir vivre ; tout sujet est exclu de la scène primitive dont il est issu

Ce paradoxe doit pouvoir se dénouer dans l'accès à une négativité structurante, et je me disais que la question était : comment ça se passe pour un enfant dont ce fantasme justement ne peut pas se refouler puisqu'il vient d'être télescopé avec un réel d'exclusion de ses parents ... Comment faire avec ça ?

En t'écoutant, je me disais que tu étais vraiment à une place d'interprète, interprète de conduites anti-sociales d'un adolescent mais, au-delà, interprète d'une ouverture vers ses lieux de filiation, dans, justement, un écart pour lui qui peut être vivant.

Il y a aussi autre chose que je voudrais dire, qui concerne ce mot d'institution. On a tendance à l'entendre uniquement comme un établissement, comme un lieu géographique. Si on l'entend dans ce sens-là, on entend le placement de l'enfant comme une coupure de fait d'avec ses parents, l'institution pouvant alors être en place de substitut potentiel, de rival imaginaire, de bonne mère idéale, recevant parfois cet enfant comme un cadeau incestueux. Mais on peut essayer de penser autrement ce concept d'institution, d'y entendre les procédures juridiques et fictives qui permettent que la place de droit d'un enfant soit parlée par avance et qui garantissent un écart entre la filiation de droit d'un sujet et les élaborations fantasmatiques subjectives concernant sa filiation. Je renvoie là à la formule de droit romain : " Instituer la vie ". Ici, l'institution n'a plus le même sens ; je veux dire qu'il ne s'agit plus pour l'enfant d'un déplacement d'un l i e u à un autre. Ta

formulation, volontairement équivoque, mettrait en relief ceci, peut-être : placement-déplacement ... Ici, placement en institution est d'abord un événement psychique et une métaphore au sens que rapportait Fethi BEN SLAMA, à savoir q u i t t e r le propre pour habiter une demeure empruntée. Si le lieu de vie, délégué à exercer temporairement l'autorité parentale, se reconnaît référé lui-même à une instance tierce (l'Etat, le juge), il saura davantage, pour son propre compte et pour le compte de l'enfant qu'il accueille, ne pas substituer imaginativement une filiation à une autre, mais de permettre à l'enfant, dans cet écart institué, d'élaborer ses propres enjeux de filiation, qui ne feront pas coupure avec sa famille. Il me semble que, dans ce que tu introduisais ce matin de ton travail, tout ceci était en question.

Aussi j'étais intéressée, en écoutant ton exposé, par cette première séance avec J. Ce qui est intéressant c'est que tu le reçois dans un cabinet en ville tout en étant payé par l'institution. C'est comme si, au départ, la thérapie reposait sur un clivage des lieux. Plus précisément, comme si la proposition de psychothérapie pour J. s'inscrivait seulement pour lui dans un déplacement géographique : aller de l'institution au cabinet en ville de l'analyste. C'est peut-être ce que croit J. qui te dit d'emblée qu'il se débrouille très bien avec les trajets, qu'il en fait son affaire. Comme si ce nouveau déplacement allait résoudre ses affaires à son compte. A ce niveau-là, il peut entendre cette " of fre " de thérapie comme un déplacement en chaîne venant prolonger l e déplacement précédent (la "coupure" d'avec la famille). Sa réponse à ta proposition de paiement symbolique, je l'entends un peu comme la réponse du berger à la bergère : la thérapie comme inscription d'une parole n'étant pas reconnue par J. Ce paiement symbolique redoublait pour lui le malentendu : on lui avait " offert " une thérapie comme réponse à ses conduites anti-sociales ; le psy lui demandait maintenant un paiement symbolique autre que des paroles. En te proposant une crotte de chien, peut-être J. a-t- il, à son insu, ironisé sur la valeur de ce paiement : c'était le seul cadeau qu'il pouvait offrir à cette "bonne" mère institutionnelle et psy. Puis, dépassé par le jeu du cabinet, qui n'en était plus un, J. s'est absenté.

L'acceptation de cet arrêt parlé entre vous deux et la permanence de ta présence désirante dans l'institution vont lui permettre d'inscrire en lui ces entretiens et de désirer revenir te parler.

Un trajet a eu lieu pour lui qui ne relevait plus du seul déplacement géographique. Il est intéressant que ses parents soient inscrits dans un lieu de parole dans ton cabinet. C'est comme si tu indiquais que la lecture des conduites anti-sociales de J. ne pouvait pas trouver d'interprétation que dans l'institution, et que c'est en passant par l'origine, c'est-à-dire par l'histoire familiale de J. que quelque chose pouvait être levé. Voilà ce que je voulais te dire.

- Daniel DESTOMBES : Je voudrais dire quelque chose par rapport à ça, en l'articulant avec ce que Paul a pu dire au sujet de la scansion.

Sans doute il y a quelque chose de tout à fait important quand, dans la réunion d'itinéraire, il a été dit : " Il faut que J. fasse une psychothérapie". Même si ça a été très mal engagé, ça a été un événement quand même ... parce que, de manière sous-jacente, il y avait de la part de l'institution, si ce n'est une scansion, tout au moins une rupture avec ce qui est la conduite habituelle.

D'habitude, la conduite c'est une réponse du tac au tac. Quelque chose se passe et il est répondu immédiatement, souvent sous une forme répressive. Mais là, c'est comme si l'institution s'était trouvée complètement démunie, ne trouvant que dire, si ce n'est imaginer un autre espace, en le proposant dans des modalités certes inappropriées, mais en le faisant exister quand même comme un espace potentiel que J. a pu faire fonctionner comme tel ; et je pense que c'est là que se joue quelque chose : faire exister pour ces jeunes des espaces alors qu'habituellement pour eux il n'y a pas d'espace, ni géographique ni psychique. Tout va très très vite dans un circuit court de l'agir, qui appelle à mettre en place, ou tout au moins à proposer, un circuit long de parole. Et ceci, sûrement, constitue une scansion par rapport aux conduites habituelles ...

Tout à fait d'accord sur l'aspect prématuré et inapproprié de ma proposition de paiement symbolique. Je pense que j'ai surtout exprimé là mon malaise de n'être pas sûr qu'il ait vraiment envie de venir et, bien sûr, ça n'avance à rien de lui demander ce paiement.

- Christian MIGNIEN : Je voudrais aborder les choses un peu autrement, c'est-à-dire du côté du psychanalyste, et poser à Daniel les questions que je me pose souvent en me demandant : mais qu'est-ce-que je fais avec ces jeunes ? C'est quand même incroyable ...

J'ai en face de moi un jeune sans interdit, sans limites, et sans demande, et il est en face de moi et il me dit : qu'est-ce-que tu me veux ? Il m'interpelle et m'agite, me fait bouger. C'est quand même dingue parce qu'ordinairement je ne réponds pas si on ne m'a pas fait de demande. Je ne vais pas faire du porte à porte pour qu'on vienne me voir. Or, là, j'ai souvent le sentiment de faire du porte à porte. C'est donc qu'ils m'interpellent quelque part.

Et ma première question c'est : quel enfant blessé ils interpellent en moi et que je veux soigner ? ... Deuxième question, que je me pose souvent : mais qu'est-ce qu'elle me veut cette institution ? Parce que, quand même, cette institution qui prend en charge des jeunes - et Dieu sait qu'on pourrait en dire sur ce mot « prendre en charge » - elle me demande à moi aussi de les prendre en charge. Qu'est-ce qui se répète là ? ... d'une part d'un non dit familial, d'une histoire qui ne doit pas être transmise au jeune.

N'y a-t-il pas quelque chose qui se répète, des conflits institutionnels dont le jeune est le miroir et qui ne doivent surtout pas être élaborés ? Alors, est-ce que cette institution ne me met pas "entre les bras" un jeune qui, à ce moment, est un enfant

symptôme un enfant écran, grâce à quoi je ne toucherai pas à tout ce dont ce jeune est le reflet ? Alors, qu'est-ce qui fait que j'accepte de prendre en charge ce jeune ? Et cette institution, au fond, est-ce qu'elle me reconnaît, comme un lieu, un espace où une parole pourrait émerger, ou bien est-ce qu'au contraire elle veut me faire taire, m'annihiler en quelque sorte ? Et pourquoi par rapport à ce jeune, qui bouscule tous mes repères, j'accepte ça soi-disant en vue de lui permettre à lui d'en retrouver quelques-uns de ces repères ? Il bouscule mes repères d'heure, comme disait Daniel, On sait qu'avec ces jeunes on ne va pas leur dire " viens me voir dans trois jours à telle heure " ... c'est tout de suite ou jamais : il bouscule dans sa façon d'être, de formuler sa demande parce que, en général, ce qu'il va me dire c'est "on m'a volé ceci, on m'a volé cela, qu'est-ce que vous pouvez faire ? Vous pouvez en parler au directeur ?" Bref, des choses auxquelles on n'est pas habitué. Et puis il me bouscule surtout dans la mesure quand même, il m'amène à voir des parents, c'est-à-dire à intervenir dans la réalité de sa vie, cherchant à renouer les liens, à clarifier les places. Mais qu'est-ce que je cherche à travers ça ? Quelle est ma place ? Est-ce que, comme l'institution qui apporte tout, je veux moi aussi être la mère omnipotente ou le père idéal, celui qui va permettre au père de tenir une place, emporté par une espèce de délire. Or, malgré tout, on sait que tout cela a quand même des effets, et Daniel nous l'a montré.

Voilà mes questions ; je n'ai pas de réponse, mais Daniel pourrait peut-être nous dire ce qu'il en pense ?

- Daniel DESTOMBES : Je n'ai pas non plus la réponse à ces questions difficiles. Je peux simplement dire le trajet que j'ai parcouru depuis 18 mois. Je pense que, dans une telle institution, il y a une puissance de mise en silence de la parole, de mise en inertie de tous les processus d'élaboration, une puissance considérable, quelque chose que j'ai fortement ressenti dans les réunions, étant très surpris de deux conduites opposées que j'avais : soit je m'endormais profondément, et j'avais beau lutter je me ré-endormais massivement, ou bien je piquais des colères et je me mettais à crier, crier pour survivre, parce qu'il y a quelque chose de très difficile à supporter en ce qui concerne cette mise en inertie. Un temps, j'ai eu aussi tout à fait envie de démissionner de ce travail et puis, je ne sais pas exactement ce qui s'est passé, mais j'ai eu le sentiment qu'il n'y avait pas que la logique de la mise en inertie dans l'institution, qu'il y avait aussi beaucoup de choses qui s'y passaient et, au-delà des apparences, tout un travail souterrain qui s'y faisait. A ce moment-là, peut-être ai-je trouvé une place qui consistait à écouter ce travail souterrain et à le nommer.

Alors, Christian, par rapport à ta question sur le fait d'être "embringué" dans des tas d'affaires, de faire des choses qui ne correspondent à aucune demande, et bien je pense qu'il y a une nécessité de se dégager d'actes routiniers qui sont dans la répétition de toute une agitation ... Je me suis donné comme point de repère dans une rencontre avec un jeune d'essayer de faire en sorte que ce soit un événement.

Par exemple, il y a une chose à laquelle je tiens beaucoup : quand il y a une réunion d'itinéraire, dans les deux heures qui suivent cette réunion, c'est de restituer à ce jeune ce qui s'est dit dans cet itinéraire, de lui dire : voilà, nous avons parlé de toi, de ce que nous vivons avec toi, et voilà ce que nous avons dit de toi et les questions que nous nous posons à ton sujet. J'ai été très surpris de constater comme, dans ces cas-là, l'adolescent reprend la balle au bond. C'est dans ces cas-là qu'il me dit : et bien, je veux venir te parler mardi prochain ; parce que, tout à coup, il découvre qu'au-delà de l'agitation quelque chose a été entendu de lui et alors là il est tout à fait preneur.

- Jean-Loup POISSON QUINTON : Je voudrais juste reprendre cette histoire de paiement symbolique. Je pense que c'est une erreur. Je pense que tout paiement est de l'ordre du réel, doit être réel, quelle que soit la somme. Dire que c'est du paiement symbolique c'est, je pense, l'imaginaire de l'analyste ; et je me demande si ce n'est pas une manière de refuser d'assumer la fonction paternelle dans le registre du réel. Comme chacun sait, chassez le réel et il revient au galop.

- Olivier GRIGNON : Je vais donner la parole à Yann BOGOPOLSKY parce que c'est en écho à la question de Jean-Loup POISSON QUINTON.

- Yann BOGOPOLSKY : Bien des choses me venaient à l'esprit en écoutant Daniel et l'intervention de Jean-Loup POISSON QUINTON ... en tout cas, dans le cheminement de ce jeune, des mots s'imposaient à moi : restauration, réparation, symbolisation. Et très vite je me suis rendue compte que ce qui a fait effet pour moi c'est la théorie de Mélanie KLEIN, que je trouve souvent à l'œuvre lorsque je travaille avec des adolescents en difficulté, aux prises avec des questions aussi premières dans la vie que l'instauration de l'objet. Et somme toute, la place d'interprète que peut occuper l'analyste dans l'institution, à laquelle faisait allusion Cécile, cette place-là pour moi fait référence au lien, c'est-à-dire à la permanence du lien, au fait : que ce jeune-là reste présent comme unique, comme intègre dans la tête de celui avec qui il va échanger sur son être : c'est un cheminement qui renvoie à du symbolique. En ce sens il me semble important de poser la question du paiement symbolique précisément en termes symboliques ; et dans ce décours-là, ce qui m'a paru tout à fait vivant, c'est la réponse faite par ce jeune garçon : en effet, lorsqu'il dit à l'analyste qu'il lui donne une " crotte " - et l'on sait à quelle place d'équivalent symbolique Mélanie KLEIN situe les fèces - je pense que cet enfant-là a répondu de là où il pouvait dire des choses (c'est-à-dire dans ce morcellement de l'objet interne, avec toutes ces attaques à l'égard de l'autre et celles qu'il a reçues de la mère) ; donner cela en réponse au thérapeute, c'est lui dire la nécessité que celui-là devienne le contenant de toutes ces attaques, afin que lui puisse se restaurer ; et c'est à partir de la restauration de son unité que la question

de la réparation - concept tellement essentiel pour Mélanie KLEIN, dans le passage de la position schizo-paranoïde à la position dépressive- va permettre à l'autre d'exister dans son manque ; c'est ce cadeau-là, donné par cet enfant, que l'analyste accepte au-delà de toutes les violences, qui fera pour lui ouverture à l'émergence du désir et à son cheminement.

J'ai été également frappée de voir combien les mots qu'il employait pour définir ses projets sociaux, combien ces mots venaient en dévoilement de son univers intérieur : le boucher et la fantasmagorie du morcellement, la restauration à entendre dans ses acceptions concrète et symbolique. C'est après avoir pu mettre cela à l'œuvre, dans le registre de l'acte, qu'il lui est devenu possible de commencer à parler de ses émotions ; je pense qu'il y a là un lien nécessaire.

- Eric LEGROS : Dans le parcours qu'a décrit Daniel, on retrouve le parcours de beaucoup d'enfants placés en institution, avec beaucoup de choses qui se répètent pour beaucoup d'entre eux. D'abord, J. demande son placement. On n'en a pas beaucoup parlé, mais c'est quand même lui qui s'adresse au juge pour demander son placement ; donc, il pose un acte et une demande sous une forme possible à entendre pour le social, donc il trouve dans le cabinet du juge le lien où quelque chose peut commencer à s'articuler pour lui, à partir d'un insupportable de ce qu'il vit chez lui, et alors c'est vrai qu'à partir de ce moment-là ce qui va se passer dans l'institution aura toujours quelque chose à voir avec cette première décision prise avec lui par le juge des enfants . L'audience chez le juge c'est aussi, pour ces jeunes, le lieu pour nommer les origines et les liens, y compris les liens avec les absents. Ce n'est peut-être pas pour rien que J. va revenir à ses histoires de famille et c'est lui qui va amener les intervenants de l'institution à articuler quelque chose au sujet de ses origines. Mais peut-être est-ce aussi parce que ça n'a pas été oublié d'abord dans une institution judiciaire et que ça a été nommé à ce moment-là.

On retrouve aussi, dans le premier temps, un temps où le jeune pose ses baskets. C'est vrai que c'est trois, six mois où il ne se passe pas grand-chose ; et puis, en général, ça se dégrade, ça se dégrade de plus en plus, par exemple sur les murs qui parfois disent beaucoup de choses. Des dégâts qui coûtent cher pour un directeur d'établissement. Ça se marque comme ça, dans les murs, dans le mobilier, dans les arrêts maladie de membres du personnel, ça se marque de mille manières, jusqu'à ce que ça fasse craquer un certain nombre de gens. Et puis il y a les moments de colère dont a parlé Daniel. Et je m'y retrouve tout à fait. Au bout de six mois, il y a cette espèce de mise en jeu sur le sens du placement est-ce qu'on le garde ou pas, cet enfant ? Et ça me paraît tout à fait essentiel. Souvent, d'autres réponses ont précédé cela. C'est vrai qu'il y a souvent eu des réponses du tac au tac. Ce qui va se jouer là, dans ce moment où il y a cette mise en jeu concrète et où l'on dit : " Soit tu restes dans l'établissement, soit on te fout dehors". Ce qui se joue là, c'est l'enfant, l'adolescent qui semble avoir trouvé quelque chose, non plus des limites et des interdits que l'institution de toutes façons doit poser, mais les limites des

adultes, les limites de l'insupportable dont les adultes souffrent. Moi, ça me faisait penser à cette question de la transmission dont parle LEGENDRE, quelque chose de la faille qui se transmet des adultes aux adolescents. Enfin, il y a cette histoire de l'adolescent qui vient remettre en scène dans l'institution, dans un établissement où plein de petites institutions peuvent se créer. Alors, je pense que celle que J. a créée avec Daniel DESTOMBES, dans le cadre de l'institutionnel, et bien je crois qu'il y a d'autres occasions pour créer dans l'établissement ces petites institutions par lesquelles du sens va pouvoir naître, des espaces d'élaboration dans le tissu et la texture institutionnelle.

A propos de la demande de placement de J., on ne sait pas comment ça s'est passé. C'est vrai que les institutions ont une inertie. Par exemple, vouloir les garder quand ça commence à aller bien, c'est vrai que c'est dur de les laisser partir.

- Daniel DESTOMBES : Il y a quelque chose que je voudrais dire au sujet de ton intervention ; c'est quand tu as dit : au bout de six mois, ça se dégrade. Je ne sais pas comment tu l'entends, mais souvent c'est bon signe quand ça se dégrade. Ces jeunes qui ont aussi - je vais dire ça approximativement - tout un côté "faux self", c'est-à-dire une capacité de s'adapter, de faire ce qu'on leur demande, mais d'une manière assez artificielle, il arrive qu'à un moment donné, ayant acquis une certaine confiance dans le lieu institutionnel, ils se mettent à exprimer des choses plus musclées et qui ont absolument besoin d'être traitées. J'y pensais Eric, par rapport à un t e x t e que tu m'as remis : ce jeune qui, à un moment donné, se met à voler dans l'institution ; or, en analysant ce qui se passe, l'équipe remarque qu'il volait à l'extérieur en cachette, depuis longtemps ; et dès qu'il est question pour lui de quitter l'institution, c'est à ce moment-là qu'il se met à voler, pour introduire ça dans l'institution, avec l'espoir, non dit, mais c'est ce qui est à entendre, que peut-être là quelque chose qui était caché va pouvoir être abordé et traité.

- Sylvie BENZAQUEN : Je voudrais juste revenir sur la formulation "redonner une place au père". Il me semble que, justement, quand un adolescent aboutit à un placement, c'est qu'il n'y a jamais eu de place pour le père ... entre autres. Moi je dirais plutôt "Créer une place pour le père", c'est-à-dire faire advenir un espace où l'adolescent puisse poser une question par rapport à la fonction paternelle, par exemple : qu'est-ce que c'est qu'un père ? ... qu'il puisse arriver à formuler ce type de question.

Et je pense que c'est beaucoup plus là que l'on fait advenir le père symbolique, c'est-à-dire en créant un espace pour faire advenir cette question que dans la formulation "redonner une place au père", où on pourrait entendre que ce serait le faire intervenir dans la réalité, en chair et en os.

- Eric LEGROS : C'est compliqué, cette histoire-là, parce que, quand ils arrivent dans l'institution, pour 80 % on ne sait pas où sont les pères, quand même ... C'est quand même une histoire qu'il faut traiter cette histoire du père géniteur, et du père d'éducation éventuellement ...

- Daniel DESTOMBES : Je suis d'accord avec ce que dit Éric. Cela se traduit au fond dans l'institution, ne fut-ce que le fait d'y repenser au père. Parce que c'est quand même une chose inouïe, mais on voit pour certains adolescents que tout le courrier qui les concerne a été adressé exclusivement à leur mère ; ça allait de soi et ça pourrait durer des années et des années. Ou bien, dans d'autres cas, d'ailleurs, ça peut être tout le courrier adressé au père. Ce qui fonctionne là c'est une notion d'élimination de quelqu'un qui va de soi pour tout le monde, et qui n'est absolument plus interrogée. Notre travail c'est d'interroger cela, de repenser à "l'éliminé".

- Cécile de SAUVEBOEUF : On peut même se demander si des psychothérapies comme ça, demandées systématiquement dans ces placements d'enfants, ne sont pas là pour conduire l'enfant à faire le deuil de sa famille, dans une intention non dite.

- Jean COOREN : Je reviendrai un peu en arrière, à partir de la question de Christian MIGNIEN, reprise par Daniel DESTOMBES : "Qu'est-ce que je fais là en tant qu'analyste ?", et je me demandais si ainsi n'était pas interrogée au fond une des figures possibles de la filiation. Je me demandais s'il n'y avait pas à repérer au-delà de la question de la réparation (" Quel enfant je veux soigner ? "), s'il n'y avait pas à repérer ce qui serait de l'ordre de la connivence entre l'intérêt pour la boucherie et l'intérêt pour l'analyse, la place de l'analyste, l'être analyste. Autrement dit, ce qui serait en jeu dans notre position d'analyste serait quelque chose qui aurait affaire avec une familiarité pour le meurtre, un art de la découpe, une certaine pratique de la chambre froide, quelque chose qui fait donc apparaître la dimension du plaisir dans cette situation-là. Entre le plaisir du boucher et le plaisir de l'analyste, il y a bien sûr un écart que nous mesurons ! Mais, en définitive, est-ce que ce dont nous avons à rendre compte, par exemple avec l'adolescent dont nous nous occupons, ne serait pas cette possibilité de mettre en œuvre, dans la relation thérapeutique "du Père" par rapport à ce meurtre, par rapport à ce plaisir-là, par rapport à cette idée-là du meurtre ...

- Yann BOGOPOLSKY : En lien avec la question du père, je me dis aussi que ces demandes qui sont beaucoup plus le fait de l'équipe que du jeune - encore que la question de la demande de ces jeunes ne soit pas simple à travailler : la demande

est-elle dans les actes, est-elle dans la souffrance que les jeunes inscrivent dans les dégradations matérielles ? On a vu comment ce jeune - là opérait ces dégradations sur son corps propre au travers de toutes ses fractures.

Cette demande donc, de l'équipe, ne renvoie-t-elle pas à la question du père idéal, c'est-à-dire à cette place - quand rien ne semble plus possible dans l'institution pour un jeune - à laquelle est mis le thérapeute à qui l'on demande précisément d'augurer un travail avec ce jeune ? Il est certain que la question du père symbolique imaginaire et réel peut être travaillée de bien des places, de bien des axes dans une institution. Mais il est tout aussi certain que dans une institution le thérapeute, l'analyste, fait prendre bien des figures à ce père-là, et le fait pour l'enfant, d'être un jour confronté à ce père dans la réalité, père qui a longtemps été absent, qui a existé bien souvent dans la parole de la mère, dans un registre de destruction, ou dans la négation, ce jeune-là a à faire la rencontre de ce père-là aussi pour le découvrir comme humain, éventuellement l'aimer et le hair, mais peut-être aussi le destituer d'une place de père idéal.

- Olivier GRIGNON : Ce que dit Yann BOGOPOLSKY me permet, Daniel, de te dire deux ou trois choses à propos de J. et un peu aussi de te pousser dans tes retranchements.

Je vais d'abord te raconter un petit fragment de cure qui date d'hier où une adolescente, dans les premiers entretiens, me dit : "Comme ça a l'air de vous être égal que j'aie l'air folle, alors je vais vous dire quelque chose ; en fait, je ne pense pas avec des mots, je pense avec des couleurs", et puis, peu après, elle me dit - et c'était ça le grand secret - "Vous savez, j'ai un double, un double méchant". Et puis, elle marque un temps d'hésitation. Je sens qu'elle est en train de se mesurer à son double, et puis elle me dit "En fait, je ne sais pas si c'est moi la méchante et le double le gentil, ou le contraire".

Si je te dis ça, c'est parce que - et j'en viens maintenant à J. - c'est parce que je crois qu'il y a des questions d'identité. Bien sûr, J. est génialement freudien : il a tout à fait compris que l'argent c'est du caca. Mais peut-être devrions-nous nous garder de croire qu'il le sait, parce que je crois que ce n'est pas vrai qu'il le sait. Il serait plus juste de dire qu'il l'est. Peut-être va-t-il finir par en faire un savoir avec toi, mais il est plus juste de dire qu'il l'est et qu'il n'est pas tant question qu'il te donne de la crotte que de dire que, lui, il l'est crotte. Du reste, il m'a tout à fait fait saisir J. ce que c'est une crotte de chien : une crotte de chien, c'est une "bête noire", et évidemment c'est assez terrible, ce vivant qui ne devrait pas vivre. Au fond, et c'est là où j'en viens à te pousser dans tes retranchements, c'est qu'il me semble que la question du masochisme, si c'est une question aussi compliquée et aussi radicale, c'est que c'est surtout une question d'identité, de fidélité à une marque primordial indélébile ; c'est pourquoi il voue sa vie à ce ratage, à cette compulsion de répétition, sinon c'est une menace de désintégration.

Alors, c'est là où ta référence à Winnicott ne me suffit plus comme ça, parce que c'est une observation clinique tout à fait pertinente bien sûr, ces perturbations qui suivent l'entretien ... mais pourquoi ? Tu avances l'hypothèse d' un mouvement paranoïde de défense certes, mais je te demanderai : de défense contre quoi ?

Alors on en viendrait à une formule que je vous propose, prenez-la avec humour, c'est que si dans la problématique de J. il s'agit de la fidélité à une marque qui lui donne son identité et que cette identité en fonction de cette marque c'est celle de cet objet a, petit a, crotte de chien, alors on ne peut pas dire qu'il est sans loi, il faut dire au contraire qu'il y a trop de loi (je joue sur le mot " loi " évidemment).

- Daniel DESTOMBES : L'intérêt de ces réunions, ce n'est pas forcément de trouver une réponse immédiate aux questions posées, mais de pouvoir entendre une question. Alors, si tu me permets, Olivier, je vais essayer de cheminer avec ta question ... Je vais dire un petit mot quand même, qui ne répond pas tout à fait parce qu'il y a quelque chose par rapport à l'objet a que j'ai besoin de penser davantage mais quand tu dis "une défense paranoïde contre quoi ?", je vais te faire une réponse winnicottienne, qui sans doute n'est pas suffisante, une réponse qui laisse quelque chose en suspens, mais qui, quand même, pour moi, touche à quelque chose de très important. Je fais référence à un autre article de Winnicott que je cite souvent : " La crainte de l'effondrement ", un article qu'il a écrit à la fin de sa vie et où il dit à peu près ceci : "Nous voyons des gens qui s'attendent à toutes les catastrophes, qui les mettent en œuvre. Leur vie est une tragédie, ils s'attendent toujours au pire à - venir, mais en réalité ce pire est déjà arrivé. C'est déjà arrivé , comme une catastrophe, comme une agonie primitive. Seulement, c'est totalement oublié, et ça a été tellement terrifiant d'avoir subi cela à l'état d'infans, sans mots, ce cataclysme, que si quelque chose risque d'en être revécu, il vaut beaucoup mieux s'engager dans des processus actifs où on se fait très mal que d'avoir à revivre, en la subissant, cette douleur ". Donc, je pense qu'il y a là une dimension, ce n'est pas la seule, au moment du contact avec cette douleur : mise en place d'une défense paranoïde. Je pense qu'il y a quelque chose comme ça , quand quelque chose de terrifiant revit, quand quelque chose est présentifié qui touche à ce que Winnicott appelle l'agonie primitive. Alors, faute de pouvoir supporter ce vécu en position dépressive, l'adolescent se met à l'agir activement, se faisant tour à tour bourreau ou victime, mais ayant au moins l'impression d'en maîtriser quelque chose plutôt que d'y être complètement assujetti. Ceci dit, j'entend bien que cette réponse winnicottienne laisse en plan tout un aspect de ta question, quand tu la formules tout à fait autrement en terme de fidélité à une marque et articulée à l'objet "a"...

- Aude COUTURIER : Restaurer le père, comme remplacer la semaille qui n'a pas tenu ses promesses par un autre espoir de moisson, n'est-ce pas toujours

continuer à espérer recevoir du Père une garantie de pain quotidien ou de sens ? Ce vide que pointe l'acte délinquant n'est-il pas à référer au manque commun ? ... où on peut passer du "comme un ", le père, qui n'a pas reçu plus, ou, comme "tous les uns" des identifications fraternelles, et au projet commun qui ménage sa place à la castration ?

- Daniel DESTOMBES : Je ne suis pas sûr d'avoir tout à fait bien entendu la deuxième partie de la question, mais je vais au moins essayer de dire quelque chose de la première partie. De fait, ça me permet de préciser un point sur lequel je n'ai pas été assez explicite : quand j'ai parlé de cet agriculteur qui s'en repart semer son blé, alors que la première semaille a été dévastée, il ne s'agit pas de remplacer ce qui a été dévasté. Parce que cet agriculteur ne s'inscrit pas du tout dans l'annulation de la perte, bien au contraire, il en prend totalement acte. De la même manière que, dans le travail avec les adolescents, il est possible de prendre totalement acte des effets destructeurs d'un certain nombre de choses qui se passent. Ceci dit, l'agriculteur ayant pris acte des dégâts, considère que ce qui s'est passé, cet hiver trop rude, ça n'abolit pas du tout la fertilité de la terre, ça n'abolit pas du tout l'existence de semence, et par conséquent il s'en repart avec sa confiance dans une puissance créatrice qui subsiste, qui a été atteinte certes par l'accident qui est survenu, mais qui n'est pas du tout anéantie par cet accident. Donc, ce n'est pas du tout quelque chose d'orthopédique, c'est quelque chose de l'ordre d'un acte.

<>

- Daniel DESTOMBES : Une personne qui participe au colloque et qui désire garder l'anonymat, nous a adressé un témoignage sur son expérience d'un placement hospitalier. Dans la mesure où ce texte prolonge les questions soulevées par " le placement en institution ", il nous a paru opportun de le faire figurer dans les actes au titre d'une contribution à la discussion ...

Comment réaliser le passage d'un lieu à un autre, chez un adolescent sans augmenter l'éclatement de la famille et la disqualification des parents ? Il me semble que cette situation présente des points communs avec ce que j'ai vécu lors de mon placement hospitalier.

En effet, les avatars familiaux, voire même les tares familiales, celles que l'on cache habituellement aux personnes étrangères, pouvaient là, sous couvert de collaboration entre l'équipe médicale et les proches du "patient", être pointées du doigt, plus même, mises à nu, sans pudeur. Ils s'étaient octroyé un droit de regard sur ma famille. Je n'avais plus droit au secret. Toute mon intimité était ainsi violée, dévoilée, et je ne savais comment me préserver de ce regard inquisiteur ; le regard

de ceux qui savent posé sur celui ou celle qui ne sait pas, ou tout au moins est supposée ne pas savoir.

J'étais un bébé, même pas, une chose, leur chose. C'était comme si j'étais née là-bas ; ils m'appelaient par mon prénom, comme si j'étais leur petit, leur enfant, leur bébé. Ils parlaient de moi, devant moi, à la troisième personne. Je ressentais tout cela comme une humiliation. C'était comme s'ils avaient voulu me refaire autre, autrement, comme si je n'avais pas eu d'existence avant de les rencontrer. Comme si je n'avais pas une histoire qui me précédait.

Et ceci ne semble avoir tout à fait à voir avec le problème de la filiation- En effet, ils essayaient tous et toutes d'être de bons parents pour moi, de me refaire, de me reconstruire comme si j'étais leur création, comme si j'étais à eux. Je ne m'appartenais plus. C'était comme si j'avais eu de mauvais parents qui m'auraient mal faite, comme si je devais accepter tout ce bien que me voulaient ces "parents" de l'institution qui en voulaient tant pour moi ! Comme si j'étais née d'eux, issue d'eux, comme s'ils m'avaient mise au monde.

La meilleure preuve fut mon envie de révolte pareille à celle qu'éprouvent les adolescents vis-à-vis de leurs parents. La toute-puissance de ses institutions qui détiennent tout pouvoir en essayant de remédier aux carences ! La toute-puissance de l'abondance de nourriture, de gentillesse, d'amabilité, ne laisse pas la possibilité d'un espace pour dire NON !

Il est interdit de le dire, même pas. Je me sentais muselée, brimée...Incapable de " ruer dans les brancards ". J'aurais été mauvaise d'oser penser du mal de ceux qui me voulaient tant de bien. A en crever d'ailleurs ! C'est fou ce que la sollicitude des autres peut être étouffante !

- Daniel DESTOMBES : Je pense qu'il n'y a pas de longs commentaires à faire. Ce texte vient tout fait à point dans ce colloque où il sera question de " l'éthique de la discrétion ".

*

* *

FILIATION : CHANGEMENT ET IDENTITÉ

Joel SIPOS

FREUD avance une supposition formulée ainsi "Et si Moïse fut égyptien". C'est en fait une question à propos de la filiation. Autour de l'interrogation sur la similitude et la différence entre la religion d'Aton et le monothéisme juif, prend place la question des modalités de passage (de filiation) de l'une à l'autre. C'est à quoi FREUD donne consistance, ce dont il trace les contours, est l'extension de la dualité constitutive du monothéisme juif, derrière l'apparence d'unicité : dualité des peuples qui fusionnent pour former une nation, dualité des royaumes issus de cette nation, nomination duale d'une même divinité, mais surtout dualité du fondateur, sous le nom unique de Moïse. Dans ce passage de l'un à l'autre, qui est aussi une façon de faire tenir ensemble ce qui est différent, c'est-à-dire une façon de faire fonctionner la filiation, s'inscrit la dimension du meurtre. Elle est repérable pour FREUD dans le texte biblique en l'occurrence, qui nous rapporte cette constitution duale de la religion juive. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est que le meurtre est pour FREUD la dimension profonde de la déformation d'un texte qui pourtant inscrit la transmission. Filiation, même et différence, corèglent ainsi pour FREUD au regard du meurtre qui ne transparaît que dans les déformations d'un texte opérateur de la transmission: « *La déformation d'un texte se rapproche à un certain point de vue, d'un meurtre. La difficulté ne réside pas dans perpétration du crime mais dans la dissimulation de ses traces. On souhaiterait redonner au mot Enstellung son double sens de jadis. Ce mot, en effet, ne devrait pas simplement signifier "modifier l'aspect de quelque chose", mais aussi "placer ailleurs, déplacer".* »-

Non seulement "modifier" (dans la dimension du meurtre) mais aussi "placer ailleurs", avec l'idée d'un trajet différent, d'une reformulation, d'une recreation du lien initial. Prolongeons alors rapidement la position de FREUD. La filiation se retrouve articulée au regard du même et de l'autre, de la modification de même qui est légué, dans les *Nouvelles conférences* (1933). Le "fondement de ce processus" dit-il "c'est ce qu'on appelle une identification, c'est à dire l'assimilation d'un moi à un étranger, en conséquence de quoi ce premier moi se comporte, à certains égards, de la même façon que l'autre, l'imité et, dans une certaine mesure, le prend en soi". Deux polarités se dessinent dans cette identification. Celle d'abord qui va porter et continuer la même: c'est ainsi que le surmoi de l'enfant ne s'édifie pas en fait d'après le modèle parental mais d'après le surmoi parental, il se remplit du même contenu, il devient porteur de la tradition de toutes les valeurs à l'épreuve du temps qui se sont perpétuées de cette manière de génération en génération". L'autre polarité, celle de la différenciation, du remodelage, accentue la dimension autre de l'identification différente alors du surmoi parental. Ici se dessine la

filiation comme distance, éloignement, voire même voyage initiatique¹ : "Au cours du développement, le surmoi adopte aussi les influences des personnes qui ont pris la place des parents, donc des éducateurs, des maîtres, des modèles idéaux. Il s'éloigne normalement de plus en plus des individus parentaux originaires, il devient, pour ainsi dire plus impersonnel".

Nous pouvons ici nous attarder sur cette phrase apparemment banale :

- "*Es entfernt sich normaler-weise immer mehr von den ursprünglichen Eltern-Individuen es wird sozusagen unpersönlicher* "

- "*Unpersönlicher*": aux traits d'identification surmoïques attachés aux parents, le fils, dans la transmission, incorpore d'autres traits d'identification issus de la société. Ici se combinent évidemment plusieurs questions :

- 1 - Celle de la dualité (déjà évoquée avec le "Moïse"), mais qui peut être celle de la pluralité des traits d'identification que combine l'opération de la filiation. Le "Moïse" de FREUD oriente vers le meurtre comme modalité de cette combinaison. Mais d'autres modalités telle la contradiction, la négation ou le paradoxe entre ces traits identificatoires doivent être évoquées.
- 2 - "*Unpersönlich*" je le mettrais volontiers en relation avec la dimension "intellectuelle" (opposée en partie à l'affectif) que FREUD accorde à la "Négarion" dans son texte. Hyppolite (et je le suivrai volontiers sur ce point), remarque que pour FREUD se dégage alors l'espace de la pensée et évoque ainsi la sublimation. La négation remarque-t-il, est à la naissance de la possibilité de la pensée. C'est sans doute cette dimension de la sublimation qui est en partie en jeu par l'incorporation des traits identificatoires "*unpersönlich*", impersonnels, qui se combinent aux traits identificatoires parentaux. la filiation comme opération complexe de combinaison de traits identificatoires dégagerait ainsi l'espace, le champ où peut s'inscrire la sublimation. Il y a un espace supplémentaire qui s'ouvre quand il s'agit d'incorporer des traits qui sont au-delà, en deçà, différents des traits parentaux et peut-être témoignant d'une certaine impersonnalité.
- 3 - Cette question de se déplacer, de s'éloigner des individus parentaux (FREUD dit : "*Es entfernt sich (...) immer mehr von den Eltern-Individuen*"), aller plus loin que le père se retrouve évidemment dans le texte de FREUD à propos de l'Acropole. Nous aurions pu y venir - à ce texte - en tirant un peu le sens de "*unpersönlich*" au-delà de ce qu'indique ce mot dans les *Nouvelles conférences*. A prendre l'antonyme ("*persönlich*", ce qui est personnel, et qui ici concernerait l'héritage surmoïque parental) on peut considérer que la mise en jeu de la filiation solliciterait l'opposition entre le personnel et

¹ Ici nous pourrions penser au roman initiatique et notamment à Goethe avec son roman *Wilhelm meister*.

l'impersonnel. En caricaturant la narration de FREUD à propos de l'Acropole, on peut penser que la mise en acte des contradictions inhérentes au lien de filiation met en tension cette opposition "personnel" "impersonnel" au point précisément de faire apparaître des moments de dépersonnalisation. Suis-je celui qui pense cela, ou bien suis-je un autre qui pense le contraire. C'est bien de ce phénomène dont FREUD se fait le témoin.

Je m'arrête un instant pour synthétiser l'écheveau de questions que me pose cette problématique freudienne de la filiation. Il est hors de question que je puisse ici les poursuivre toutes.

- d'abord la dimension du meurtre comme horizon de tout rapport du fils au père. Nous venons cependant d'entre-apercevoir que cet horizon - dans la lignée de Totem et Tabou - reste dans une certaine mesure mythique, fixant ainsi une valeur asymptotique. "S'éloigner" "placer" ailleurs, "déplacer", "incorporer des traits nouveaux" sont autant d'opérations qui prennent abri dans cet horizon mythique du meurtre et qui demandent à être pensées. En simplifiant cette complexité, je formulerai ma première question ainsi : si certains traits (identificatoires) sont porteurs de l'individuation, comment concevoir le changement, la métamorphose de cette individuation ainsi que l'incorporation de nouveaux traits identificatoires ?

- comment concevoir que certains traits sont à proprement parler trop contradictoires avec les traits initiaux (parentaux) pour ne pas provoquer la rupture dans l'individuation de celui qui est en position de fils, alors sans doute que pour d'autres traits la différence n'oblige pas à la contradiction ni à la rupture de l'individuation ?

- J'essaierai donc de réfléchir aux modalités possibles de relations entre les traits identificatoires au regard de l'individuation (à mon avis ces modalités me semblent complexes, ne pouvant se ramener à la simple opposition même et différent, ou bien soi-étranger) : la référence obligatoire est évidemment ici le texte de FREUD, la "Verneinung". C'est cette question que je cherche essentiellement à travailler dans la fin de mon exposé.

- Cela implique évidemment dans ma démarche de laisser de côté plusieurs aspects, notamment celui de la sublimation, que je viens d'indiquer, mais aussi cette question de la place (en termes géographiques, puisque la dimension du voyage, FREUD et Goethe en témoignent, n'est pas absente de l'opération de filiation) donc de la place du fils au regard du père. Le voyage, le changement de place du fils, je ne crois pas que cela soit éloigné de la possibilité de la sublimation formulée en termes d'espace qui s'ouvre.

- J'en reste donc à ma question principale : qu'est-ce que peut vouloir dire la question du changement au regard de l'identification. Ce serait ici, proprement la question de la filiation.

- Comment ce changement peut-il menacer l'individuation même d'une personne ? Ou bien au contraire comment un enrichissement des traits identificatoires, une nouvelle combinaison de ces traits, peut-elle s'effectuer sans briser l'individuation ? La difficulté de réfléchir à ces questions, qui ont bien entendu un aspect très fortement mythique, celui d'être un fondement primitif de la personne, la difficulté de ces questions porte-t-elle sur le rapport contradictoire ou opposé de ces traits d'identification, ou bien cette difficulté porte-t-elle sur la notion de sujet dont on vient à supposer qu'il est le continuum qui supporte cette opération de changement qu'est la filiation ?

- Le sujet ou le moi apparaît chez FREUD dans un jugement d'attribution repérable dans les oppositions bon/mauvais, dedans/dehors, même ou autre, moi ou étranger. Quelque chose qui est une prédication (le jugement d'attribution) a pour implication l'affirmation de l'existence, pour le sujet, qui se creuse ainsi dans l'effectuation de ces prédications.

- La question que je voudrais poser est de savoir si d'entremêler jugement d'existence et jugement d'attribution, comme le propose FREUD, permet de préciser, autant que cela pourrait en offrir l'apparence, ce qui dans la filiation est changement dans le rapport d'identification. C'est bien ce thème que nous voulons essayer ici de préciser : sous quelle forme penser ce triple mouvement du meurtre au regard de l'origine, de la recomposition du lien identitaire, et du trajet à prolonger au-delà du père. C'est bien cette question, sous la forme du même et de l'autre, réglée par la négativité que FREUD met en place dans ce texte de la "Dé-négation" (die *Verneinung*). Il s'agit des toutes premières délimitations identitaires de l'étranger (l'autre) et du moi (le même qui se reconfirmera dans son identité à lui-même). Ce que FREUD met en place est cette dépendance du jugement d'existence au regard du jugement attributif. Ce que LACAN remarque est que cette constitution du jugement d'existence ne s'établit qu'une fois que la raison ait (au travers du jugement attributif) par deux fois prélevé sa dime : "Car si le jugement d'existence fonctionne bien comme nous l'avons entendu dans le mythe freudien, c'est bien aux dépens d'un monde sur lequel la ruse de la raison a deux fois prélevé sa part".

Il s'agit ici des deux tours de la négativité prédicative qui s'appuient sur l'espace d'un phénomène - enfin - originaire pour le sujet (*Béjahung* primitive). "La *Béjahung* que FREUD pose comme le procès primaire où le jugement attributif prend sa racine et qui n'est rien d'autre que la condition primordiale pour que du réel quelque chose vienne s'offrir à la révélation de l'être, ou pour employer le langage de Heidegger, soit laisse-être" poursuit LACAN.

- La question n'est pas tant, à mes yeux, la nature du processus (qu'il s'agisse d'un double tour de la raison négative, ou d'un double tour de la raison forclusive), mais le type de terme que l'on pourrait essayer d'inférer à partir d'une telle explicitation. Faut-il en effet en déduire quelque "sujet" originaire ? La question pourrait être de principe, et elle peut être posée à la façon dont LACAN

met en parallèle, pour les opposer "*Béjahung*" et "*Verneinung*" comme si le second mécanisme (la forclusion) venait faire s'évanouir le "sujet" dans son originalité de naissance. Laissons cette question, et revenons à la question de la filiation de changement et de l'identification pour entrevoir comment, l'accent essentiel mis sur le jugement d'existence, vient soit produire une gigantesque banalité, soit rendre extrêmement problématique la question même du changement.

- Soit en effet, d'une entité dont peut-être par deux fois mené un jugement attributif, c'est à dire une prédication, (je rappelle que dans le texte de FREUD le premier tour attributif se fait autour de l'oscillation bon-mauvais, le second avec l'intervention de l'épreuve de réalité permet la prédication, réel ou non) soit donc de cette entité par deux fois soumise à une prédication on en vient à dire qu'elle existe. Mais tout dépend alors du sens que nous donnez à ce "existe". D'un grille-pain, ou d'une grenouille, à propos desquels, de l'un ou de l'autre, se formule un jugement prédicatif, par exemple que "le grille-pain est en métal", que "la grenouille est verte", quel type d'existence êtes-vous alors capables d'inférer pour cette grenouille ou pour ce grille-pain ? S'agit-il ici d'une existence empirique (si vous parlez de la grenouille qui vient de sauter dans l'étang, ou du grille-pain familial que vous utilisez tous les matins) ou bien d'une qualité plus profonde, l'Être et sa vérité fondatrice ? Rien - bien au contraire - ne vient indiquer que le sujet que la psychanalyse tente de cerner se manifeste empiriquement comme la grenouille ou le grille-pain. Faut-il alors supposer un contenu plus profond qui serait propre à la psychanalyse et au type de conclusion existentielle qu'elle peut tirer. C'est là le point qu'il faudrait préciser pour comprendre ce qu'on peut tirer d'un double tour "négatif" ou "forclusif" dans le registre de la prédication, pour fonder ce rapport au même et à l'autre qui donnerait existence au sujet. Après tout, et Russell le montre, on peut tout à fait soutenir des opérations de prédication sur des entités qui n'existent pas, ou plus précisément dont la seule existence est l'énoncé de leur non-existence. On peut attribuer quelque chose, ou bien l'attribuer négativement, à une entité qui n'existe pas. C'est le cas limite qui peut nous indiquer qu'une double opération de prédication n'est pas forcément aussi généreuse que cela quant à l'existence du sujet qui apparaîtrait dans cette opération. Ce sujet pourrait exister empiriquement, ou bien ne pas exister du tout, ou bien exister métaphysiquement, ou bien encore être laissé au compte de l'advenue de l'Être.

Rien dans une opération d'attribution, considérée en tant qu'opération d'attribution, ne vient indiquer sous quelle forme l'entité, pour laquelle un attribut est affirmé, vient à prendre existence (ou non). Or c'est pourtant cette question, que toute interprétation du texte de FREUD qui privilégie au bout du compte l'existence du sujet, dans le jugement d'existence, prétend résoudre. D'ailleurs on ne trouverait pas aussi facilement que ça dans le texte de FREUD l'affirmation que le jugement d'existence porte sur le moi, ou le sujet.

De même le dialogue entre Hyppolite et LACAN n'est pas aussi affirmatif que cela sur cette question. Au fond LACAN dirait que c'est l'horizon mythique de

FREUD. Par contre le présupposé existentiel le plus fort que LACAN propose porte sur le réel opposé au sujet, réel tout seul, en attente du sujet, présupposant en somme le sujet. Au contraire les traducteurs, This et Theves, de la Dénégation ne se cachent pas de vouloir réaffirmer cette apparition existentielle du sujet dans la négation (la négation attributive). Il faudrait ici reprendre Hyppolite, par exemple son petit livre *Logique et existence* au chapitre "négation empirique", "négation spéculative" pour percevoir à quel point une lecture du texte de FREUD à partir de la seconde, la "négation spéculative" permet de mettre en place une logique du sujet à partir de la négation.

- Au delà de cette courte polémique, la question de la filiation revient : si on suppose le texte de FREUD, aussi riche que cela en implication d'existence pour le sujet, comment évoquer l'individuation (du fils) dans la filiation. Quelle que soit l'opération de captation, de refus, ou d'identification, voire même de forclusion d'un trait ou d'un autre, voire même d'un trait au détriment d'un autre, quelle que soit la prédication qui s'effectue sur ce trait, au fond, et de toutes façons, du sujet existe. La difficulté de ce passage de l'un à l'autre, de l'interaction d'un avec l'autre au risque de la perte d'individuation, cette dimension pourtant freudienne de la filiation disparaît. A trop accentuer l'existence du sujet, il existe assurément toujours, c'est pourquoi j'évoquais l'idée de la banalité, au regard de la question de la filiation, qui résultait de cette position.

- En irait-il autrement si les deux tours de la raison (qu'évoque LACAN) se changeaient en deux t o u r s suspensifs. Si à la place d'une raison prédicative, une suspension forclusive, par deux fois propageait ses effets. C'est ici une partie de l'hypothèse de Claude RABANT avec l'idée de la forclusion du réel. L'objet est alors imprédictible, instable, réel, en deçà de ce qui est en jeu chez FREUD dans l'attribution, positive ou négative. Peut-être RABANT évite-t-il ici les difficultés d'un sujet aux prises avec la négativité spéculative, sans doute, et cela me semble aussi très important, son approche permet de donner un statut à l'hallucination. Mais il faut supposer une intentionnalité primaire qui puisse prendre en compte cette ininscriptibilité. Et cette intentionnalité renvoie à un proto-sujet, s'auto-désignant dans cette suspension forclusive de l'objet. L'opération de forclusion au réel, à la prendre comme fondatrice, produit un sujet, le même peut-être pas, mais analogue en tout cas à celui qui est le présupposé de cette opération. Elle produit dans une certaine mesure ce qu'on y met au départ et qui se retrouve ainsi dans le temps conclusif. C'est en tout cas un débat très actuel, à propos de l'ipséité, rapidement je peux citer ici le dernier livre de RICŒUR à propos du "soi comme autre", et un petit livre de Fabien CAYLA, *Routes et dérouté de l'intentionnalité* puisque ce débat existe dans la philosophie analytique anglo-saxonne entre Peter SELLARS et Roderick CHISHOLM ...

- Revenons à la question de l'identité notamment à celle de la combinaison des t r a i t s identificatoires différents. Y a-t-il une façon de concevoir l'individuation au regard des traits identificatoires qui permette de s a i s i r le changement

(dans sa potentialité de rupture) qu'est la filiation ? Peut-on sortir de ce qui m'a semblé un peu circulaire dans l'accent mis sur l'existence du sujet au regard des identifications primordiales ?

- Est-il possible de dire qu'à la place de :

- "La grenouille est verte, donc la grenouille est", il soit possible de dire :

- "La grenouille est verte, elle est donc en tant qu'animal vert".

- Qu'il ait y des perroquets verts, ou éventuellement des grenouilles marrons ne change rien au fait que beaucoup de grenouille, vertes en l'occurrence, sont affirmées existantes en tant qu'elles sont des animaux verts. Il s'agit ici de déplacer l'accent qui était mis dans mon développement précédent sur l'existence du sujet, aux fins d'individuation, d'identification primitive, de déplacer la charge vers le prédicat. Ce qui compterait n'est pas que quelque chose, soit dit exister généralement en tant qu'individu si on peut lui attribuer quelque chose mais d'affirmer que l'existence d'une entité ou d'un individu se fasse par l'appréciation du "en tant que quoi on le fait exister". La référence à Aristote est ici immédiate.

- Je vais m'enfoncer ici un peu plus pour expliquer cela dans les thèses de David WIGGINS, dont j'ai eu le plus grand mal à me procurer *Sameness and Substance*, à tel point que je ne l'ai pas encore reçu, texte que je ne connais donc que par contrebande, en l'occurrence ce qu'ont pu en écrire ou en rapporter 2 ou 3 auteurs s'intéressant à lui.

- En effet, si on ne s'appuie pas sur ce que cet auteur appelle " le critère aortal " de l'identité on ne peut s'extraire des paradoxes de l'identité et du changement tels que celui du bateau de Thésée. Je le rappelle, Thésée commence son voyage sur un bateau qui est soumis à de tels accidents qu'au bout du compte toutes les planches sont remplacées. Qu'est-ce qu'on appelle alors le bateau de Thésée. Celui du départ ? Celui que l'on peut reconstituer avec les vieilles planches, ou le dernier avec lequel il achève son voyage ? Il y a là en fait 3 bateaux dont chacun est en partie le bateau de Thésée. Mais le bateau reconstitué, par le chercheur de reliques, avec les vieilles planches n'est certainement pas le bateau que choisirait celui qui veut célébrer Thésée et qui s'attacherait au bateau avec lequel il arrive à bon port. De même celui qui s'intéresse à la navigation en ces époques reculées choisirait plutôt le bateau du départ pour savoir comment à l'époque de Thésée on se lançait dans un tel voyage. Ainsi on a 3 bateaux, d'une certaine façon, opposés : A n'est pas B qui n'est pas C, même s'il y a une certaine relation entre A,B,C. Le fait que A ne soit pas identique à B et C n'implique d'ailleurs pas qu'il leur soit contradictoirement différents. mais si l'on veut individuer ces différences, il faut pour chaque bateau dire en tant que quoi on en vient à considérer que c'est celui-là qui est le vrai bateau de Thésée, (en tant qu'épure des bateaux de l'époque, en tant que relique, ou bien encore en tant que vestige et témoignage d'une épopée

victorieuse). A ce prix on peut individuer chaque bateau dans sa différence au regard des deux autres.

- Ceci permet peut-être de comprendre ce que WIGGINS appelle un critère sortal d'individuation ou d'existence. Si on rapproche cela du concept psychanalytique de trait identificatoire, je crois que cela a beaucoup d'intérêt. De plus on aperçoit ainsi la relation entre un trait identificatoire et la mise en péril de l'individuation.

- un critère sortal c'est au fond un prédicat particulier sans lequel on ne peut affirmer l'existence d'un individu. "La nécessité essentielle d'un t r a i t surgit à ce point d'altérité où l'existence même de son porteur est conditionnée sans restriction par le trait en question. Là, à ce point, une propriété est fixée à son porteur en vertu de l'inhérence à son individuation (..)", écrit WIGGINS.

- Je pourrais ici donner l'exemple de deux jumeaux dont on ne sait lequel naît le premier, pour lesquels les deux caractères physiques ou relationnels sont indistincts, au fond le critère sortal de la différenciation, cela pourrait bien être l'attribution d'un nom propre. Pour que l'on puisse sans restriction possible parler d'Octave et le différencier de Théodule son jumeau, il n'y a à certains moments que la ressource de la différenciation par le nom. En deçà ou au-delà du nom leur individuation respective s'abolit. C'est le t r a i t identificatoire qui devient le support de l'individuation.

- Il faut alors saisir comment cette formulation du rapport du trait d'identité et de l'Individuation peut être en jeu au regard du changement : c'est à dire de l'incorporation de nouveaux traits identificatoires, puisqu'il m'a semblé que c'était la question de FREUD à propos de la filiation, comment intégrer de nouveaux traits d'identification, surtout si ceux-ci sont plus impersonnels, moins liés aux traits parentaux.

- WIGGINS raconte l'histoire de la femme de Loth qui dans la Genèse fut transformée en statue de sel pour avoir contrevenu à un ordre de Jehova qui avait enjoint à Loth e t à sa femme de quitter Sodome sans avoir à se retourner, ni s'arrêter. La femme de Loth se retourna et fut transformée en statue de sel. Ou bien on accepte l'histoire et il faut bricoler, pour la femme de Loth, un concept sortal particulier qui permette de lui garantir une existence conforme à la Bible, tel que "femme-statue de sel" (ce qui est une sacrée question pour des psychanalystes) ou bien on pense qu'une femme particulière est à un certain moment "Femme" (premier concept sortal) et à un second moment "statue de sel" (second concept sortal). Il faut donc essayer de poser la question du changement p o u r ne pas en venir à la solution ridicule qui identifie la femme de Loth à "Femme-statue de sel".

- On en revient à des questions posées par Aristote qui distingue des changements naturels des particuliers et changements liés à la pratique d'un art spécifié

sur ces particuliers. Pour illustrer cela, par exemple, un arbre peut changer naturellement et fleurir, il reste toujours un arbre, il peut vieillir et mourir, il n'est plus un arbre. Mais un arbre peut être soumis au travail du jardinier, qui en coupe quelques branches, il reste toujours un arbre, st c'est un bûcheron qui s'en occupe, Il ne sera plus un arbre mais un tas de planches. Ce qui est individué comme particulier peut être soumis à un changement interne qui le porte s o i t à perdurer comme particulier, soit à disparaître. Mais la même chose peut arriver avec des interventions extérieures qui soit le laissent toujours existant, soit le soumettent à un changement tel qu'il devienne un autre particulier. Tout dépend de la nature de l'attribut supplémentaire qui est prédiqué pour le particulier : s'il s'agit d'être traité par un jardinier, ça n'est pas la même conséquence pour un arbre que d'être la proie du bûcheron. Pour la femme de Loth, il faut bien admettre que d'être dans le champ de la promesse faite à Jehova et d'y contrevenir a des conséquences telles qu'elle n'est plus finalement une femme, mais une statue de sel. En fonction d'une prédication supplémentaire (celle de Dieu s'ajoute ici à ce qui la définissait antérieurement comme femme de Loth) un individu peut abandonner ce qui le faisait exister antérieurement.

- C'est tout à fait un des problèmes de la filiation. Pour rester dans la Genèse on peut prendre l'histoire du sacrifice d'Abraham. Isaac est d'abord défini comme le fils d'Abraham. Dans ce rapport naturel, son seul destin est de mourir dans le sacrifice qu'Abraham a promis à Dieu. La main divine substitue à Isaac un bélier sur l'autel pour le sacrifice. Isaac est-il alors seulement le fils d'Abraham, pas tout à fait. Il est maintenant dans le champ de la parole de Dieu. Il est soumis à des prédications supplémentaires et cela a beaucoup de conséquences pour lui, un bélier lui est substitué. Il est devenu un autre, différent d'être seulement le fils d'Abraham, il est lié maintenant à la promesse de Dieu. L'opération de la filiation-mettrait en demeure de changer, au péril même de la vie, et d'accepter une parole qui ne soit pas seulement celle du père réel. Nous sommes très proches de la question de FREUD dans les *Nouvelles conférences* Dans la filiation il y a en jeu une opération d'identification au profit de traits d'identification moins naturels, plus personnels que les traits parentaux. Mais ici la polarité de la mort change, ce n'est plus Moïse qui est en péril, ce n'est plus le père qui risque de mourir, c'est le fils qui est introduit à son corps défendant dans ce risque et dans ce changement.

*

SAMEDI APRES-MIDI

Paul COTTA : Je passe sans plus attendre la parole à Olivier Grignon ...

UNE HONNETE FEMINISATION

Olivier GRIGNON

J'ai donné ce titre à mon travail d'aujourd'hui en hommage à Thomas MANN. Ce que je peux vous dire, c'est que j'aurais pu tout aussi bien en faire l'hommage à Léo Ferré, et alors j'aurais pu l'appeler " poète, vos papiers ! ... " Vous remarquerez qu'en disant que j'aurais pu le nommer ainsi, c'est justement ce que je suis en train de faire. Je vous dis que j'aurais pu le nommer ainsi, mais en vous disant que j'aurais pu le nommer ainsi, c'est ainsi que je le nomme. Et du coup, voilà qu'est suggéré cet événement fabuleux par lequel une signature se donne un nom - formule de DERRIDA¹ - et ce jeu qui tend à présenter des énoncés performatifs comme des énoncés constatifs.

Pour situer ce que je veux dire aujourd'hui, c'est tout à fait cadré, contraint je dirais, par l'air du temps. Je veux dire par là que ce dont je veux vous parler est contraint par ce qui, à mon sens, seraient des enjeux actuels de la pratique de la psychanalyse.

Il y a d'autres pratiques de l'inconscient que la pratique freudienne. Mais en tant que freudienne, cette pratique est orientée par quelque chose que nous pourrions énoncer ainsi : "Y a du père"., qui est à la fois le constat et l'exigence de la métaphore paternelle. Compter avec la structure...

Cependant, il convient de se garder de confondre ce qui oriente notre pratique avec notre pratique elle-même qui est, rappelons-le, une pratique de l'inconscient. " Pas sans le père " n'est pas coller du père ou sauver le père, ou pire encore, sauver le papa. Et c'est seulement à ce prix qu'on est conforté dans notre refus de mêler notre voix à ceux qui s'imaginent quitte de toute filiation et qui, sous ce prétexte, se tiennent en quelque sorte à couvert, autorisés par un père clandestin qu'ils ménagent en secret, s'évitant ainsi ce que FREUD a appelé " le meurtre du père ".

Or, je constate une dérive qui est un effet de l'analyse elle-même ou qui en singe les énoncés. Chacun semble plus concerné, voire crispé, sur des questions de filiation, de nomination, d'ordre - symbolique bien sûr, comme il se doit! - plutôt que de se prêter au dur travail d'écoute et d'invention de l'inconscient. Il n'est pas

¹ in *Otobiographie*

de synthèse, où que l'on travaille, où ne fleurisse ce nouveau mot d'ordre "rencontrer la loi". Évidemment, ça produit toutes sortes de catastrophes cliniques.

J'ai par exemple assisté à une synthèse où un thérapeute résumait a i n s i une pseudo-problématique œdipienne la souffrance d'un gamin. Il disait, pour commenter son travail et les difficultés de son travail, car il n'y arrivait pas : " il ne veut pas intégrer les consignes, il refuse la loi." Et évidemment, il s'appliquait à y mettre bon ordre. Alors c'est un comble, mais il a fallu que ce soit un pédiatre qui lui fasse modestement remarquer que cet enfant était en train de devenir sourd et qu'il était littéralement fou de terreur devant le chaos qui l'envahissait avec cette perte de reconnaissance sensorielle. Or, c'était évidemment justement là qu'il fallait faire porter une construction de symbolique.

D'une façon générale, ce genre de pratique orthopédique se méprend complètement sur les ressorts de la castration symboligène. C'est ce que j'avais tenté de dégager de la lecture du fragment de l'autobiographie d'Ithamar BEN AVI publié dans la revue *Jérusalem*: pour parler, il faut supposer une scène primitive réelle. Le corps à corps avec la mère vient donner chair au signifiant. Méconnaître ceci, c'est condamner sa pratique à la stérilité, au bavardage, puisque c'est croire que mettre des mots c'est symboliser.

De la loi, pas de transfert, voilà le mot d'ordre ! j'entends "transfert" comme LACAN l'énonce, au sens de mise en acte de l'inconscient.

Alors, par exemple, à un premier entretien, quand on voit dans la salle d'attente un enfant lové contre sa mère ou son père. eh bien on décide de le recevoir seul ; on fait de la séparation comme on fait un exemple.

Or, avant de faire exister, pour faire ek-sister, il faut faire consister, parce qu'il n'y a de vraie séparation qu'au lieu de la plus grande proximité. C'est cela qu'il faut faire venir dans la cure. Il faut faire passer la cure au cœur même de ce dont il s'agit, sinon, d'une façon plus ou moins insidieuse, c'est la fin de l'analyse elle-même, sous couvert d'effectuer ce qui l'oriente c'est la réduire à une orthopédie ou une pédagogie - en quelque sorte comme la chambre privée d'effectuation de la grande œuvre collective, du grand ordre social et culturel. Il y a là comme une sorte d'acharnement prophylactique qui en vient à énoncer sans humour : "tu es cela" - un fils, une fille, un père, une mère.

Je vous rappelle qu'il y a une époque qui paraît maintenant bien loin où nous chantions tous dans la rue "nous sommes tous des juifs allemands".

<>

Donc hommage à Thomas MANN pour son extraordinaire livre *Joseph et ses frères*. Un énorme roman, d'environ 1800 pages, en quatre tomes, dont le premier tome est paru en 1933 et le dernier en 1944. Je crois savoir que du reste c'était son œuvre préférée.

Joseph, c'est le fils de Jacob et de Rachel. En fait ce livre est une méditation sur l'élú, et Thomas MANN publiera un roman en 1951, beaucoup plus court que celui-là, qui porte ce titre *L'élú*.

En quelque sorte, Thomas MANN fait un roman de la Genèse, Genèse-roman. C'est assez culotté, puisque c'est à la fois une lecture et une réécriture de la Bible. Et pas seulement de la Bible, puisqu'on trouve dans son livre des passages qui ne se réfèrent qu'au Coran, à la douzième Sourate.

Cette œuvre d'imagination et d'images déplie, élucide ni plus ni moins que ce que nous appellerions une "généalogie du symbolique".

Avec la Genèse, une famille devient un peuple, tandis que se constitue un des premiers savoirs moderne sur la filiation – la question des questions, dit Pierre LEGENDRE². L'opérateur en sera la castration plutôt que le sacrifice.

A première vue, cette histoire de filiation est absolument dingue. Rebondissant de péripéties en péripéties, qui vont des plus émouvantes aux plus rocambolesques.

Ce qui est martelé à tous les étages et qui trouvera son achèvement dans l'histoire de Joseph, c'est une injustice constante et la haine des frères qui s'ensuit. Qu'il s'agisse de Cain dont l'oblation n'est pas agréée par Yahvé; qu'il s'agisse de la bénédiction d'Esau dérobée par son frère Jacob dans les conditions tragi-comiques que l'on sait - Jacob le boiteux, qui se heurte toute une nuit au Réel de l'Autre et en porte victorieusement une double marque : son nom révélé d'Israël, en même temps qu'une hanche déboîtée, marque sur son corps de cette nomination. Qu'il s'agisse de Joseph, enfin, le plus aimé de Jacob, le rêveur et déchiffreur de rêves, le porteur de la tunique. A son étage s'opère l'inscription première des tribus du peuple élu, c'est-à-dire ce qui régule l'identité sur la filiation.

Ici, la paradoxale iniquité primitive de l'ordre s'achève dans une confusion des générations.

D'une part va s'inscrire un *distinguo* de la transmission : à Joseph, l'élú, consacré entre ses frères, ira la bénédiction qui surpasse en fécondité; à Juda, le bâton de chef qui confère la suprématie à sa tribu.

D'autre part, et voilà bien le plus étrange, les deux enfants de Joseph deviennent en quelque sorte ses frères. "Tes deux fils, dit Jacob, ils seront miens. Les autres seront tiens"... Ainsi ils seront appelés du nom de leur frère pour leur héritage. Vos frères sont les fils de l'élú de mon cœur ; notre frère est le père de nos frères.

² L'inestimable objet de la transmission, p. 201

Et voilà bien la plus amère des pilules : ce que vous aviez bien du mal à accepter du père, il vous faudra, pour assurer la transmission, l'avaler de vos propres frères.

Alors que, d'autre part, se répète inlassablement la caractéristique commune, c'est-à-dire le fait que la bénédiction doit fatalement comporter un subterfuge, puisque Israël bénit de la main droite le cadet Ephraïm, dont le nom signifie "m'a fait fructifier", au dépens de l'aîné Manassé, dont le nom signifie "m'a fait oublier" – quoi ? Mes frères, mon père ? ...

Il y a donc un égarement structurel du père, une faiblesse obligée, qui le laisse inlassablement boiteux et décalé quant au principe séparateur et de raison que néanmoins il est.

Et c'est ainsi que la légitimité se construit contre la légalité, et s'en distingue. Ainsi se dessine un principe et non un ordre naturel.

Cette boiterie c'est la marque de l'autre sur le corps. Du sujet pubère. La castration en est l'opérateur.

<>

Quand on se propose de faire un roman du nouage du symbolique au réel, ça paraît logique de faire le roman de la Bible.

Ce que vise Thomas MANN, c'est l'obscur frontière entre l'histoire et le mythe. entre l'événement et le récit, pour montrer ce qu'il appelle "l'abolition du temps chiffrable".

L'abolition du temps chiffrable, c'est ce que suppose le rite par exemple ; un présent hors du temps. C'est ça l'essence même du mystère, dit-il.

Je vous précise que maintenant je m'en tiens strictement à la lecture du roman.

L'événement n'est toujours qu'une répétition. Mais la grande aventure, pour lui, n'est pas tant qu'un événement passé se répète, c'est qu'il devient actuel. Le non-temps emprunte alors la forme du présent. Quand le temps chiffrable s'abolit, jadis est à la fois passé et avenir.

A travers la Genèse se dessine donc le concept de filiation. Dans son principe, Thomas MANN montre qu'elle est strictement équivalente à la sublimation du divin. Ce terme de "sublimation" est en toutes lettres chez. Thomas MANN.

C'est cette effectuation de sublimation du divin qu'il va démontrer dans tous ses étages. Au bout du compte, "Dieu seul le peut".

Que peut bien vouloir dire "Dieu seul le peut"? Eh bien ça veut dire que le processus de symbolisation est orienté, qu'il va dans un seul sens, qu'on ne revient pas en arrière. Autrement dit, quelque chose est forclos, ça n'a plus cours. Ce Dieu-là ne tolère plus la voie rétrograde, il n'agrée plus ce qui est dépassé, et même

il s'en fâcherait. Au sacrifice du premier-né a succédé le sacrifice de l'agneau, et au sacrifice de sang a succédé la castration symbolique... et les séances manquées sont dues, peut-être, pourrait-on dire.

Bref, il y a un gradient de symbolisation qui fait que ce dieu-là, dieu le père, celui du parlêtre de notre culture, ne tolère pas la voie rétrograde. Ce qui ne se fait plus est la source de l'horreur, c'est l'épouvantable action originelle. C'est passer du symbole à la chose signifiée.

On trouve ici d'une façon déjà parfaitement explicite ce que l'on trouvera dans le Docteur Faustus qui est un roman de 1947, dont le personnage principal, Adrian LEVERKÜHN, est une sorte de combiné entre NIETZSCHE et SCHÖNBERG. Or, dans ce très extraordinaire roman, très clairement Thomas MANN situe l'apparition du démoniaque dans le passage, au moment du passage, de la musique tonale à la musique atonale.

Par là même, vous remarquez que la plus grande dignité de l'homme commande cet acte hautement sacrilège de défier le refoulement primaire, mais de la bonne façon - la voie rétrograde, mais comme assumption du symbolique; en quelque sorte, la grâce du symbolique est dans sa capacité à jouer contre lui-même.

Donc une fois la Genèse achevée, "dieu seul le peut". Autant dire que dieu seul est idolâtre. Lui seul peut, par exemple, choisir le cadet.

Mais c'était avant, dans la genèse ; aujourd'hui ça n'a plus cours. Je vous signale du reste, qu'au décours de ce tissu d'iniquité qui fait le récit fondateur, et pour résonner avec cette étonnante épopée, on ne trouve qu'une seule législation du droit d'aînesse dans la Bible. C'est dans le Deuteronome, dans le Cinquième Livre, qui énonce ceci : Si tu as deux femmes, une aimée et une haïe, et si l'aîné de tes enfants vient de la femme haïe, tu ne peux traiter en aîné le fils de l'aimée.

Voilà, tenez vous le pour dit ! Tout le reste, c'était avant.

Mais ça reviendra bien sûr, ça revient à chaque fois... Nous le savons comme psychanalystes : l'opération se répète à chaque génération pour qu'elle ait eu lieu une fois pour toutes !

Alors ça reviendra... quand tu seras père, inscrit dans la lignée, c'est-à-dire quand tu auras renoncé à en jouir ; quand l'enfant sera devenu fils. C'est pourquoi le père ne peut à peu près soutenir la fonction paternelle qu'à avoir porté dans ses plus hautes conséquences de s'être reconnu comme fils. Ce que j'énoncerai ainsi à l'adresse des papas : croyez en dieu tant que vous voulez, du moment que vous êtes au clair avec le dieu qui n'existe pas, c'est-à-dire le Nom-du-Père. Du coup, comme analystes, où devons-nous nous tenir, nous qui savons avec FREUD que rien dans le psychisme n'a totalement disparu.

Sur cette trame du non-temps, Thomas MANN lance un audacieux défi à l'impossible : faire vibrer entre les lignes une origine que le texte démontre ne pas exister.

Il nous en avertit non sans malice : à mesure qu'on remonte le temps, on verse dans le hors-temps. C'est que la butée dans le passé, c'est le corps de la langue lui-même.

Il dit, tout au début : Mais mon affaire est située ; pourquoi cette angoisse ? Regardez, nous sommes là auprès d'un puits, l'eau y est fraîche, près de ce puits se tient le jeune Joseph qui est assis ; la nuit est tiède, parfumée, les étoiles brillent à leur place habituelle ; et même Jacob, son père, s'approche prêt à avoir une tendre conversation avec son fils. Ce n'est pas l'avant d'avant, le monde des lémuriens qui jouissent dans le bruissement glauque et rythmé de leurs organes. Nous ne sommes pas là où la larve tourmentée de l'être humain se tr.r. : pour la première fois aux prises avec le rêve voluptueux et angoissé de la vie, dans une lutte désespérée avec des amas de chairs cuirassées d'écailles, des salamandres voraces et des sauriens ailés.

Mais déjà, nous ne le croyons pas complètement. S'agit-il de certains traits plutôt ambigus du comportement de Joseph ? Ou, plus sûrement encore, parce que nous sommes déjà avertis par un très long prélude au roman que Thomas MANN a intitulé "Descente aux enfers". Ainsi, la descente aux enfers, c'est le sens à donner à son entreprise. C'est là où nous mène la quête de l'origine. Vous croyez pouvoir situer l'Eden, vous cherchez sur les cartes : serait-ce au lieu de triangulation de ces trois fleuves, le Gange, l'Euphrate, etc. ? Trouve-t-on dans telle tablette ancienne la trace d'une gigantesque crue catastrophique de l'Euphrate ? Elle n'est relatée que comme répétition d'une autre crue. Et à mesure que vous cherchez, à mesure que vous reculez, à mesure que vous cherchez où localiser cet Eden, eh bien c'est sur la géhenne que l'on tombe.

<>

Parmi les nombreuses hypothèses de Thomas MANN, je voudrais vous en citer deux qui concernent le point où je veux en venir.

La première concerne un nouage explicitement posé par Thomas MANN : une chose n'existe que nommée, mais le mot n'est pas la chose. Alors si le primordial n'est jamais qu'une copie. Si l'original n'est jamais l'authentique, il faudra bien faire la part entre le faux-semblant - soit le fétiche sur le plan de l'auto-genèse et l'idole sur le plan de la phylogénèse - et le vrai semblant, c'est-à-dire un semblant conforme à la structure.

La seconde hypothèse est suggérée par l'extraordinaire travail qu'il fait sur le nom propre. Ça scande absolument tout le roman. Il construit minutieusement sa réponse anticipée à la question que posait LACAN dans le Séminaire sur

L'Identification³ : "Pourquoi un nom propre conserve-t-il sa structure sonore d'une langue à l'autre ?"

Je vous l'illustre par un exemple, un passage, qui est la question de l'épreuve du puits.

Chez Thomas MANN, Joseph c'est l' élu ; c'est l'aimé du père. car le fils de la femme aimée que le père voit dans les yeux du fils. A la fois dieu et déesse, Joseph est une divinité double, bisexuée : e n lui sont les dieux paternels et maternels, le jour et la nuit, la lune et le soleil - avant le nom de ce qui est double. Il faut vous dire que Thomas MANN fait du jeune Joseph ni plus ni moins qu'une espèce de ravissante petite pute, ce qu'on connaît dans les cours de récréation par exemple comme un sale rapporteur qui va tout cafeter à son père, et ses frères le lui envoient par dire !

Ce qu'il s'agit de mettre en scène pour Thomas MANN, c'est une ambiguïté entre le pervers et le sacré. Mais cette ambiguïté, c'est la marque des élus. L' élu, le saint, a côtoyé la région impure de l'âme - "*unheimlich*" dira-t-il plus loin.

Il y a réincarnation perverse chez le fils élu du don sacré du père, et ceci suppose donc un traitement ou une initiation. Ce traitement du pervers dans le sacré a dans le roman toujours la même structure, et elle est complexe, répétitive, mais en spirale : castration/circoncision, puits/prison, etc.

Vous savez donc que Joseph est jeté par ses frères dans un puits, ensuite vendu et emmené en Égypte. Donc voilà ce fameux puits ; c'est ça le traitement : un passage par la mort. Mais pas n'importe quelle mort. Du reste, il n'en meurt pas. Le puits fait communiquer avec le monde infernal. Cette mort, c'est celle dont parle Jean GENET dans *le Funambule*. Il dit du reste que c'est aussi celle des poètes.

Je vous lis un petit passage :

"La Mort - la Mort dont je te parle - n'est pas celle qui suivra ta chute, mais celle qui précède ton apparition sur le fil. C'est avant de l'escalader que tu meurs. Celui qui dansera sera mort - décidé à toutes les beautés, capable de tout". ... "Je te demande un peu d'attention. Vois : afin de mieux te livrer à la Mort, faire qu'elle t'habite avec la plus rigoureuse exactitude, il faudra te garder en parfaite santé"...

"C'est bien l'effroyable Mort. l'effroyable monstre qui te guette, qui sont vaincus par la mort dont je te parlais ... Ton maquillage ? Excessif. Outré. Qu'il t'allonge les yeux jusqu'aux cheveux. Tes ongles seront peints. Qui, s'il est normal et bienpensant, marche sur un fil ou s'exprime en vers? C'est trop fou. Homme ou femme ? Monstre à coup sûr. "

³ Séminaire du 20.XII.1961

Voyons maintenant le résultat de l'opération du puits. Dans cette épreuve qui frappe le père autant que le fils, Joseph apprend que dieu n'est pas que bonté ou soleil. Il perd la conviction qu'il est chéri de dieu autant que de son père Jacob. Cela pourrait s'énoncer ainsi : tuer le père que j'aime et qui m'aime, et renoncer à l'illusion que mon frère m'aime plus que lui-même.,

Par ailleurs, Joseph renonce à sa bisexualité. Par-delà le tombeau, il devient favori du père dans un sens nouveau. Ce lien nouveau avec le père s'affirme très exactement là où volonté et destin sont indiscernables : "Toute vie est un présent coulé dans des formes mythiques", ou encore : "Joseph plie son destin à la nécessité pure" - le semblant est devenu conforme à la structure: vérité concorde avec vraisemblance.

Voilà le résultat. Mais que sait-on de la structure de cette opération de passage par le puits ou le tombeau ? C'est là que Thomas MANN a une intuition géniale. A la sortie du puits Joseph change de nom. Mais pas vraiment, c'est le même nom, mais en égyptien : traduit si on veut, mais resté intraductible, du moins en partie; parce que l'essentiel demeure dans la structure sonore comme une marque, c o m m e une marque enclose. Joseph désormais s'appelle Ousarsiph. L'épreuve du puits vaut donc pour ceci: traverser la matérialité du signifiant en faisant l'épreuve d'un irréductible du signifiant dans la traductibilité du nom propre.

Nous devons ici faire une remarque : chaque machinerie, chaque opération de ce type, comporte irréductiblement dans la structure même ce dont elle est supposée vous débarrasser. C'est dans le puits boueux des démons qu'on va laver l'âme impure, et c'est à la castration qu'on demande de débarrasser le garçon de sa féminité encombrante. Mais ça, nous allons y revenir.

C'est là une constante tout à fait fondamentale. Ce que nous dépensons pour constituer du père, pour nous garantir des ténèbres maternelles, pourrait bien nous coûter trop cher, parfois plus cher encore que le mal initial. Alors il y a comme un malaise, un malaise dans la civilisation.

<>

Je reviens maintenant à cette première scène du roman, celle où il est question de l'"honnête féminisation".

Joseph est donc près du puits, dénudé à la suite de ses ablutions, et il est en extase sous le ciel. Thomas MANN dit qu'il caresse la lune de noms très doux. Il dit de lui qu'il est "la fiancée de Dieu". Je vais vous lire ce passage où Thomas Mann commente cette nudité mystique, qui est à mon sens absolument époustouflant, parce que son commentaire de ceci c'est ni plus ni moins qu'une considération sur la circoncision.

"N'oublions pas que dans la tribu et l'entourage de Joseph, la pratique extérieure de la circoncision importée d'Égypte, avait un sens mystique ; elle était

imposée par le Seigneur et représentait l'union de l'homme et de la divinité, réalisée sur la partie de la chair vers laquelle convergeaient les forces vitales de l'être et les vœux charnels : plus d'un homme portait le nom de Dieu sur son membre viril ou l'y inscrivait avant d'avoir possédé une femme. L'alliance avec Dieu avait un caractère sexuel et, étant conclue avec un Seigneur et Créateur exigeant et exclusif, le principe masculin en recevait une sorte d'honnête féminisation.

Le rite sanglant de la circoncision présente, avec la castration un lien bien plus spirituel que physique : la sanctification de la chair symbolisant à la fois la chasteté et l'offrande de la chasteté, se trouve donc revêtir une signification féminine. En outre, Joseph, comme il le savait et comme le lui disait chacun, était beau et charmant, état qui comportait une conscience presque féminine de ses mérites"⁴.

Si la circoncision assure une honnête féminisation, c'est peut-être possible qu'il peut y en avoir de malhonnêtes, qu'elle est du reste loin de pouvoir garantir, comme le suggère, mais à peine, certains comportements de Joseph.

On pourrait comparer ce passage de Thomas Mann à ce que dit FREUD à propos de l'identification. Quelque chose qui peut nous sembler tout à fait voisin quant à ce qui concerne le résultat et la structure même de l'opération, mais qui semble peut-être plus radical chez FREUD ou trop radical: "L'identification est connue de la psychanalyse comme la première manifestation d'un lien de sentiment à une autre personne. Elle joue un rôle dans la préhistoire du complexe d'Œdipe. Le petit garçon met à jour un intérêt particulier pour son père ; il voudrait devenir et être comme lui, sur tous les points prendre sa place. Disons-le tranquillement : il prend le père comme son idéal. Cette conduite n'a rien à faire avec une attitude passive ou féminine à l'égard du père (ou à l'égard de l'homme en général). Elle est au contraire électivement masculine"⁵.

Là, il faut que je fasse une incursion ailleurs. Et quand je dis ailleurs, c'est très ailleurs, puisque je voudrais vous emmener un petit peu en Nouvelle Guinée, avec le travail de Stéphane BRETON, un anthropologue qui a écrit sur la Nouvelle Guinée un livre intitulé *La mascarade des sexes*. Ailleurs, parce que c'est dans un endroit où l'identité n'est pas réglée par un système de filiation semblable au nôtre. Il montre que là-bas l'identité est comme une poupée gigogne à l'infini; le Même est rempli par l'Autre, le Même est un mode de l'Autre. Je vous cite là non pas des extraits de son livre, mais des extraits de l'interview qu'il a donnée dans la revue *L'Ane*, où il se faisait interviewer par Judith MILLER :

"Ce qui risque d'arriver au garçon, si on n'y prend garde, gorgé qu'il est de sang utérin et d'odieux poisons infusés par la mère, c'est de ne pouvoir affirmer son sexe, d'être débordé par la femme qui gît sournoisement en lui. A l'intérieur de son corps prend place un combat cosmique entre la

⁴ Tome I, Les histoires de Jacob, p. 66

⁵ Traduction E. Porge et E. Legroux, in *Lettres de l'E.F.P.* n° 17

substance féminine qui ne demande qu'à prospérer, et la substance masculine qu'il faut renforcer. Si l'on veut forcer le trait, l'homme en Nouvelle Guinée est androgyne, tandis que la femme est femme." Judith MILLER lui demande : "Comment l'individu masculin parvient-il à reconstruire sa virilité?". Réponse de Stéphane BRETON : "Par l'artifice social, puisque le principe de continuité de la substance mâle, contrairement à sa contrepartie féminine, est exogène. Cet artifice est celui du rituel initiatique de la circoncision qu'il impose, avec les saignées du nez, du pénis, de la langue – trois organes souillés par l'univers féminin - qui permettent de vidanger le sang de la mère ; petite physique amusante consistant à rétablir la hiérarchie des substances. Autres procédés, parfois brutaux, les rapports homosexuels, nourrissant le novice de sperme salvateur. S'il n'y avait pas d'état social, les hommes seraient des créatures hybrides, inachevées, vouées à la contradiction, tandis que les femmes, comme disent les Bakhtaman des hautes terres, chevaucheraient l'homme dans l'amour." Autre question : "Vous montrez cependant que si l'identité sexuelle commence avec le partage des substances, elle finit avec le travestissement ?" Réponse de Stéphane BRETON : "C'est là la grandeur des rituels. L'identité et ses signes ne se contentent pas d'exclure l'Autre d'une main. Il leur faut s'y soumettre dans le même mouvement et pour les mêmes raisons. Lorsque les hommes déambulent dans le village, nus et déguisés en femmes, faisant preuve d'une impudeur exorbitante, on peut être certain que la question de l'identité se pose à eux de manière brûlante. Constatant avec effarement leur infécondité, ils se mettent à imiter les processus féminins dans le seul but de renforcer leur virilité. La scène rituelle dans ce contexte n'est plus seulement un rejet de la femme, elle est aussi une menstruation masculine."

Donc peut-être est-on autorisé à dire que, quelle que soit la culture, quelque chose doit avoir lieu pour qu'un garçon devienne un homme socialisé.

Cette opération promet l'accès à la jouissance phallique et la limite. Le garçon n'est pas son pénis, il le porte, ou le supporte, plus ou moins bien. Il en est même affublé, dit LACAN.

Que s'est-il passé ? Comme le montre la circoncision, l'opération virilisante princeps vient oblitérer le pénis. Anneau de chair, alliance, appartenance. La marque posée là, à cet endroit du corps, représente la marque qui compte. Elle est effectuée sur le fils par le père, mais au nom du père, c'est-à-dire pas par un père paranoïde, pas par un père qui se prend pour le père.

Comportant dans ses origines violences de toutes sortes, scarifications, sodomisation par les patriarches, travestissement, l'opération métaphorisante est devenue elle-même une opération presque entièrement métaphorisée.

Mais si nous déplaçons cette opération, il y a une première boucle où une marque est posée par l'Autre sur le corps du garçon en signe d'appartenance. Voilà bien quelque chose d'étrange et de paradoxal ; pour un garçon, le rituel qui doit ouvrir et réguler la jouissance phallique passe par la jouissance de l'Autre. Donc,

cette boucle est constitutive d'une jouissance que par convention nous appelons celle de la femme. Dit grossièrement, la virilisation du garçon comporte un épisode féminisant. Il y aurait en quelque sorte une première boucle "féminisante", et une deuxième de renoncement, ou plutôt de sublimation de cette féminisation.

On pourrait alors en tirer deux enseignements : Tout d'abord en ce qui concerne la "malhonnête" féminisation du garçon, quand la deuxième boucle tarde un peu trop à venir. On pourrait observer différentes sortes de difficultés : autant qu'il y a de points d'arrêt différents du processus, en fonction de la strate il se bloque. Par exemple : soumission aveugle, ou un type de fixation homosexuelle

D'une façon générale, il me semble que les plus grandes difficultés cliniques ne tiennent pas à la question de l'amour de la mère. J'ai plutôt tendance à remarquer que ce qui fait les plus grandes difficultés pour le garçon, c'est la question de l'amour pour le père. Ça mériterait sûrement d'être développé, puisque c'est en contradiction au moins apparente avec ce que FREUD avance sur cette question, qu'il développe abondamment au moment où il parle de Mout et des statuette pseudo-hermaphrodites, dans Souvenir d'enfance de LEONARD DE VINCI.

Quoiqu'il en soit, s'étaler dans le processus est bien sûr une façon de le nier. L'amour de la castration est une façon d'en pervertir sa portée d'assomption symbolique. De la même façon, on aime la loi quand c'est de l'intégrer qu'il s'agit. Du coup, la formule lacanienne de père-version (en deux mots) me semble tout à fait justifiée, c'est la grève du zèle en quelque sorte !

Le deuxième enseignement, c'est qu'on peut remarquer que l'identité se construit par et avec un vacillement de l'identité sexuelle. C'est dire que si l'identité ne fait pas bon ménage avec les origines - ce dont nous a abondamment parlé ce matin Joël SIPOS - elle ne fait pas bon ménage non plus avec l'identité sexuelle. Ou, comme le dit Stéphane BRETON : l'identité sexuelle ne fait pas bon ménage f o r c é m : avec l'identité génitale.

Ce sont vraiment des banalités, mais je suis certain, si j'en me réfère à ce qui se dit ou à ce qui se pratique dans tous les lieux de soins où la psychanalyse a soi-disant pris le pouvoir, que ce genre de banalité ne fait plus référence.

Je vais vous lire un petit conseil de LACAN, qui est sa dernière phrase pour conclure les Journées de Deauville sur la Passe : "*Le sujet non-identifié tient beaucoup à son unité. Il faudrait quand même qu'on lui explique qu'il n'est pas Un, et c'est en ça que l'analyste pourrait servir à quelque chose.*"⁶

<>

Pour terminer, je fais une dernière petite boucle dans cette question qui a été évoquée à un moment, qui est celle de la sublimation. Elle a été évoquée tout à l'heure à propos de la sublimation du divin.

⁶ Lettres de l'E.F.P. n° 23, p. 181

C'est-à-dire que je voudrais interroger la création artistique et plus particulièrement la tauromachie – qui évidemment n'est pas tout à fait la création artistique, comme Michel LEIRIS l'a écrit dans un très très beau livre, *Miroir de la tauromachie*, où il développe dans une succession de trois chapitres : la tauromachie est plus qu'un art, est plus qu'un sport, est plus qu'un spectacle.

Ce repli de la castration permet de comprendre pourquoi l'art donne une importance irréductible à quelque chose qui se présente de façon paradoxale ou équivoque.

Comme me disait, en venant me demander une analyse, une patiente qui vient de ces pays de la corrida, "derrière la mantille, la barbe"!

Je vais vous raconter ce que m'a confié un torero qui voulait me faire comprendre ce qu'est la corrida. La première chose qu'il m'a dite c'est : "quand je rentre dans l'arène et que je déplie ma cape, c'est comme si j'étais une femme qui fait tourner sa robe." Or, au cours de cette conversation, il s'est beaucoup attaché à tenter de m'expliquer ce qu'est-ce qu'on appelle le toreo gitan. Pas besoin d'être gitan pour pratiquer le toreo gitan ; c'est un type, expliquait-il, de toreo très très particulier, et très très renommé. Or, ce toreo renommé et fameux, parmi les plus fameux, les plus légendaires, il est renommé alors que trois fois sur quatre la prestation vire au fiasco en raison, semble-t-il, principalement de leur trouille.

Donc, des toreros réputés non pas pour leur peur, mais avec leur peur ; parce que si le plus souvent c'est une furieuse bronca qu'ils déclenchent, la fois où ce torero - celui dont on dit "c'est un gitan" - donc la fois où cette peur le lâche, quelque chose d'extraordinaire, une beauté magique, se produit entre l'homme et le taureau ; quelque chose, m'a-t-il dit, qui ne se produirait pas avec les autres toreros. Il m'en parlait, semble-t-il, en connaissance de cause, puisque lui-même se considérait et était considéré comme un torero gitan ; et il m'a longuement parlé de sa peur abominable, une peur qui le cloue sur place ou qui l'amène si souvent à se sauver en courant aux yeux de tous. Mais c'est quelqu'un qui connaît très bien, et qui assume son rôle ordinaire dans le monde tauromachique, celui que l'on vient huer.

Alors qu'est-ce qui mérite qu'on consacre sa vie à quelque chose qui terrrise autant et qui fait de soi un sujet de dérision ?

Pourquoi un public avisé ménage une place à un tel ratage ? C'est plutôt exceptionnel qu'une foule croit en une sorte de dignité supérieure de ce qui pour l'instant déclenche ses quolibets. Il y a bien un souffle de sacré qui passe là.

A quoi tient cette énigmatique noblesse de la peur exhibée qui a sa place dans la mythologie de la tauromachie ?

Pour le comprendre, il faut réévoquer GENET. Son exigence de la paillette d'or : "elle doit côtoyer la sciure", dit-il. La définition de la paillette d'or est la première phrase de ce texte *Le Funambule*.

Il faut aussi rappeler l'habit de lumière qui moule et souligne le sexe, mais aussi les paillettes, les pompons, les rubans. Il faut évoquer les poses : d'une féminité d'autant plus provoquante que le courage devant la bête est plus manifeste. Regardez le danseur de flamenco, qui arbore d'autant plus d'insignes du féminin que sa danse mime une virilité exacerbée.

Le cirque, avec ses funambules et ses nains, sa difformité. ses clowns...

Ceci ne cesse d'affirmer qu'il y aurait une autre façon de dire, ou plutôt de formuler, qui est de montrer dans la marge d'une virilité triomphante son exact contraire. Ce qui est une formulation qui ne me convient pas tout à fait, parce que ça n'est justement pas l'exact contraire.

C'est que la virilité triomphante, elle ne fait pas preuve ; elle peut tout autant esquiver l'horreur de la castration, et même la conforter en l'occultant; et donc, à l'inverse, la peur exhibée peut à certaines occasions valoir pour une traversée au-delà de l'angoisse de castration.

Ici, la vraie (si ça a un sens, si même ça peut se dire) la vraie virilité est dite triomphante ou non - parce qu'elle se fiche du manque de l'Autre ou de sa castration. Très exactement, elle ne s'en fiche pas du tout, mais je dis qu'elle s'en fiche en ce sens qu'elle n'en a plus seulement horreur. C'est-à-dire qu'elle ne cherche pas à tout prix à conférer à l'Autre un organe en le faisant jouir.

C'est pourquoi ce n'est pas de sitôt que ça s'arrêtera que certaines personnes s'échinent à montrer

- qu'il y a de l'Autre,
- et qu'il y a de l'Autre barré.

<>

DISCUSSION

Jacques HASSOUN : Oui, Olivier, je voudrais simplement apporter deux petits renseignements qui t'intéresseront peut-être, et puis une réflexion, à propos de la circoncision. Tu sais sûrement que, jusqu'au moment où l'enfant est circoncis il n'a pas de nom.

Pendant 8 jours, il n'a pas de nom. Alors il peut être la proie de Lilith, de l'horreur... mais jusque-là le nom n'existe pas. Il est nommé, à ce moment-là, par un tiers, pas par le père. Le tiers se tourne vers le père et lui demande comment il veut le nommer.

Au passage, ça me rappelle un très très vieux texte que j'avais publié dans les *Lettres de l'École* en 70. Je signalais que dire de quelqu'un qu'il n'a pas accédé à la parole, ça veut dire qu'il est in-circoncis des lèvres ... Bon, parler c'est la circoncision des lèvres ...

Deuxième petite remarque : c'est à propos de l'aînesse. Alors tu as cité le Deutéronome. Mais après il y a eu autre chose, qui est venu par la suite et qui est très étrange, ce n'est que par la suite et c'est en vigueur jusqu'à aujourd'hui ... c'est l'aîné.

Chaque femme à son aîné. Je m'explique : supposons que nous soyons dans une situation comme dans certaines communautés du Sud de l'Afrique du Nord, ou du Moyen-Orient, où il y a bigamie. Chaque femme a un aîné. Alors, il y a une cérémonie, au 40^e jour de la naissance, où un homme vient et va dire à la femme qui vient de mettre au monde un enfant : "As-tu eu déjà un enfant ?" Elle lui dit " Non ", " Est-ce que tu as déjà fait un avortement ou une fausse couche ? " ; si elle lui dit "non", alors il dit "Bon, alors c'est un aîné et tu me le dois, tu le dois au service divin". Et il l'emmène. A ce moment-là le père court après lui et le lui rachète . Il donne cinq pièces d'argent - pas de l'or, parce que l'or est considéré comme une monnaie d'idolâtrie. Cinq pièces d'argent et il est nouveau nommé, à ce moment-là. Seul l'aîné subit cette cérémonie et moi ça me semble intéressant, dans la mesure où cette position de la mère qui accorde le droit d'ainesse et à qui on rapte l'enfant, racheté par le père, n'est pas loin de tourner autour de l'histoire de Joseph que tu nous rapportais.

Maintenant, sur un tout autre registre, à propos de l'homosexualité, alors ça c'est une question clinique que je te pose : "Est-ce que tu n'as pas rencontré, dans ta pratique clinique, deux formes d'homosexualité ? ...

- Une forme où il y a l'amour du père, un peu érotisé, c'est très étrange ... on peut entendre des fantasmes d'un homosexuel, à peine des fantasmes, des rêveries où il s' imagine faisant l'amour avec son père, aimer son père, caresser son père, aimer sentir l'odeur de son père, e t c . . . un père tout à fait érotisé.

- Et une autre forme d'homosexualité : c'est un tout autre cas de figure, où effectivement le schéma freudien s'applique et ce ne sont pas les mêmes, ce sont d'autres histoires ; et, je crois, une autre manière de considérer la place du père.

Dans le cas du père érotisé, c'est une place de père qui aurait pris sur lui tout ce qui s'est absenté de la féminité de la mère, pour l'enfant j'entends ...

Olivier GRIGNON : Je vais répondre ... ce n'est pas vraiment une réponse, je suis absolument d'accord avec toi. C'est bien pourquoi j'ai dit "un type" de fixation homosexuelle. Tu fais référence à la clinique, mais dernièrement j'écoutais un père me parler des difficultés de son enfant et de la mauvaise moralité de son enfant qu'il voulait ... lui extraire de lui, pour le protéger des menées d'une trop grande proximité avec sa mère ; et vraiment ce qui m'apparaissait à écouter ce père-là c'est que . . . enfin . . . il était presque prêt à sodomiser son fils, pour lui inculquer une saine virilité !

Jacques HASSOUN : Juste un mot à propos de ce que tu disais de la castration ... la Nouvelle Guinée ... et qu'on pourrait opposer... Alors ce qui est tout à fait intéressant c'est que dans le judaïsme, à partir du moment où il y a eu apparition de la castra ... de la circoncision, il y a eu interdiction des sacrifices, du travestissement et de la sodomisation : les lois sont mises les unes derrière les autres, alors, dans le lévitique, qui, simplement...

Marc-Léopold LEVY : Je voudrais essayer de revenir, Olivier, sur ce que tu as dit au commencement, c'est le cas de le dire ... Au commencement, c'est la Genèse, c'est ... et parce qu'un travail ... un exposé comme ça justement, je trouve qu'il y a trop de choses et ça manque de travail ...

Par exemple, quand tu parlais de féminité, qu'est-ce que c'est. Qu'est-ce que c'est que ... ? [*le reste de cette question n ' a pu être déchiffré*]

Bon... ça c'est une critique . . Mais je voudrais essayer de préciser, parce qu'il faut faire très attention, quand on parle de la Loi. Tu critiques effectivement, dans les institutions, des gens qui, sous prétexte de propédeutique, font la loi carrément, qui essaient de faire la loi à l'enfant, ce qui est pas du tout... qui croient qu'effectivement ... Bon, c'est de l'éducation quoi !

Alors que, quand même, on analyse au nom de la Loi, ce qui ne veut pas dire qu'on fait la loi. C'est-à-dire qu'on fait entendre, dans les signifiants propres à la personne, un accès à la Loi, la Loi avec un "L", pas à tel moment de sa structuration, etc. qu'il doit faire. Ça c'est très important. C'est effectivement la Loi, en tant que c'est le Nom du Père, en tant que c'est la parole, en tant que c'est quelque chose du Deutéronome, qui veut dire en Hébreu "paroles" (avec un "s") ; c'est ça que ça veut dire.

Ça permettrait de revenir sur un petit détail, c'est pas un détail d'ailleurs, c'est ce problème entre le roman, le mythe et, je dirais, le "roman familial", ce que tu essaies de ... toute ton introduction sur le livre de Thomas MANN. Parce que, effectivement, si la particularité du Judaïsme ... LACAN avait dit, dans *Radiophonie* : " C'est le seul peuple qui est l'ethnologue de son propre mythe". C'est que la traduction exacte de *berechit* et c'est : pour un des commencements. Ça c'est très important ... pour un des commencements, Dieu créa, etc... C'est pas au commencement, c'est pas ce commencement-là, c'est pour un des commencements. La traduction la plus littérale que je puisse te donner.

Ce qui veut dire que ce n'est pas un mythe, ça ne se prétend pas comme le commencement, c'est pas l'origine du monde, c'est pour un des commencements possibles, et c'est celui qui te concerne. C'est en ce sens que c'est une parole vraie et structurante, structurale, qui parle de ta structure ; et c'est pour ça qu'à la limite ça aurait le statut de vérité ; ça serait un roman familial qui serait vrai, au sens où il serait structural ; il serait juste, parce que c'est le roman familial qui concerne le

fait que tu sois bisexué, que tu parles, que tu es dans un engendrement ... Donc, ça concerne tout le monde. C'est-à-dire, ce n'e t ni un roman - au sens de Thomas MANN, un vrai roman - ce n'est ni un mythe, ce serait un roman familial qui serait juste, parce qu'il serait au temps présent. Quand tu parles de Jacob, de je ne sais pas quoi ... c'est toi : c'est "Je suis l'Eternel, ton Dieu, qui t'a fait sortir d'Égypte... "

Toi, pas ton grand-père, pas ton arrière-grand-père, toi-même ; c'est-à-dire, c'est de l'enfant, c'est de la fille, c'est du fils, c'est de toutes ces positions-là qui sont parlées dans l'actuel, dans le " sentant " de l'Inconscient ... Le sentant de l'Inconscient ... c'est pour ça que c'est un statut spécial ; c'est un statut de roman familial ... Juste parce qu'il parle de toi ; et c'est peut-être ça qu'a essayé de façon ... peut-être que ça vient de son nom ... dans une tentative effrénée, Thomas MANN, de redonner ce statut à ce roman familial. Et peut-être ça vient de son nom, je ne sais pas, et je vais arrêter là-dessus, quand tu parlais, par exemple, de LACAN qui disait que . . . un nom restait dans sa langue...

Olivier GRIGNON : ... ça conserve sa structure sonore.

Marc-Léopold LEVY : Oui ... ça me faisait penser, et je vais terminer là-dessus, à une petite histoire ... qui est un cas limite et qui ... en même temps ... bon : " C'est un Juif qui s'appelle M. KATZMAN et qui veut franciser son nom ; alors on francise le nom et ça fait ... " SHALOM " !

C'est tout.

Olivier GRIGNON : Écoute, Marc, j'apprécie tout à fait ce que tu précises sur la question du roman familial. Je ne crois pas que ce soit en contradiction avec ce que j'ai dit, bien au contraire. Par contre, sur la question de la Loi et des lois, c'est vrai que j'ai pris un risque, le risque évidemment d'une équivoque là-dessus, mais je l'ai pris sciemment et c'est pour ça que j'ai pris le soin de préciser que ce que je disais était contraint, contraint par ce qui me semble être les enjeux actuels, parce que c'est le paysage actuel de ce à quoi on assiste partout où on prétend s'occuper des enfants ou des fous, au nom de la psychanalyse et qui est une singerie de la psychanalyse ...

*

**

NAITRE ... AU DESIR

Nelly THIENPOND

Les questions réunies aujourd'hui avec le titre « Naître au désir » cheminent depuis longtemps et ont été... « tricotées » au fil des rencontres avec Françoise RENAN avec des amis belges parisiens, lillois bien sûr ...

Beaucoup sont présents dans la salle et je me réjouis doubler de leur présence : ils habitaient déjà ce texte ...

Catherine a fait parler la tragédie grecque ; je vais vous proposer d'écouter un court instant une femme du Nord Marceline DESBORDES-VALMORE, dans un poème que je vais vous lire.

Les roses de Saadi
J'ai voulu ce matin te rapporter des roses,
Mais j'en avais tant pris dans ma ceinture close
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.
Les nœuds ont éclaté,
Les roses envolées dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées,
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir
La vague en a paru rouge et comme enflammée.
Et ce soir, ma robe encore
en est toute embaumée.
Respire-s-en sur moi l'odorant souvenir ...

Marceline DESBORDES-VALMORE
(1786-1859), née à Douai. Fille d'un peintre
en armoiries



*" Connais le masculin en toi ... et ad-
hère au féminin en toi. "*

Lao Tseu - Philosophe Chinois

VIème ou Vème siècle avant J.C...

Jusqu'à ce jour, il faut, pour naître, un homme et une femme, et pour désirer que se creuse et reste ouvert l'espace du manque.

Ce poème parle, me semble-t-il, d'un rapport au manque en position féminine, nécessaire peut-être, quel que soit le sexe anatomique. Il propose de remplacer par quelque chose d'aussi évanescent que le parfum, déjà promis à l'absence, la perte de ce qu' "elle" voulait donner, en place de ce qu'elle n'a pas.

Il invite au passage de l'objet partiel au corps tout entier : " Respires-en sur moi ... ", non plus seulement corps physiologique, mais corps de jouissance : on "cores-pirt"¹ puisque le don des roses est avant tout message.

Pourrait-on dire que l'homme - pour qui le phallus n'est pas sans image, repérable sur lui - articule son discours dans une recherche de signification , de maintien d'une puissance et d'un ordre établi, une inlassable construction métaphorique conjurant la perte ? ... Et que la femme, inscrite dans le non-représentable, parle dans une plus grande proximité au refoulement originaire, au non-sens, à l'inadéquation de la parole et de la pensée ? "L'insignifiant" auquel elle peut paraître se vouer au quotidien serait alors écriture concrète, érotisée parfois, de la tragédie de l'absence ?

Le Larousse nous dit que la filiation peut être utérine, le plus souvent masculine, et que de nombreux compromis existent, dans la réalité, entre ces deux systèmes.

Ce compromis, entre deux systèmes, préside sans doute nécessairement dans la transmission, bien au-delà des gènes, du nom, de la culture et de l'héritage, à la transmission du manque, qui agencera singulièrement pour chaque sujet humain son ouverture à l'espace du désir.

Et la clinique laisse bien entendre comment cette ouverture peut être compromise, malaisée, selon la façon dont la mère et le père assument leur inscription dans l'ordre symbolique. Interroger dans l'analyse l'effectuation de cette inscription ouvre la voix aux avatars sur lesquels a achoppé, pour les parents, l'assomption à une position sexuée, régie par l'anatomie et le langage, c'est-à-dire le rapport au phallus symbolique. Qu'entend-on du côté de la clinique ?

¹ La mère intérieure" A.M. de VILAINÉ - Mercure de France (1982)

" Je n'imagine pas que mon père et ma mère aient pu faire l'amour ... surtout ma mère ... "

" Je n'ai jamais pensé à ma mère en tant que femme ... à mon père en tant qu'homme non plus d'ailleurs."

"Je ne peux pas me faire à l'idée que ma mère mourra un jour ... mon père, ce n'est pas pareil ... "

" Je ne veux pas que tu meures, jamais et d'aucune façon. "

" J'ai vraiment l'impression que les femmes ne manquent de rien. "

" Ma mère ? Elle se contente de ses enfants, de son travail, de sa maison ... (lui arrive-t-il parfois de se réjouir ?)

"Mon père, il va au café, jouer aux cartes avec les copains."

" J'ai toujours besoin de garantir une présence aux autres ... "-

"Quand je téléphone chez moi et que mon père décroche, il dit aussitôt " je te passe ta mère "

"Quand ma mère s'est retrouvée seule, j'aurais tellement voulu faire un enfant pour elle !"

On entend alors se dessiner une sorte de chemin parallèle où les parents, inscrits aux abonnés absents du désir, faute de se risquer dans la jouissance de ce qu'ils n'ont pas, se contentent, chacun à leur manière, de ce qu'ils croient avoir ou vont chercher ailleurs :

- Elle, dans une "euphorie pédophile" (J.Allouch) la mettant illusoirement à l'abri du manque.

- Lui, au café, dans le travail, dans les objets représentatifs de sa puissance virile. Faisant le père ou identifié à l'enfant (ce qui revient au même).

Est-il vrai qu'on peut entendre, de la même manière, des femmes parlant inlassablement d'enfants et des hommes parlant inlassablement de voitures ...

L'enfant se trouve alors assigné à une place d'écran, d'oblitération de ce qui ne se passe pas entre eux. Le fameux "y a pas de rapport sexuel " est comme mis en acte, dans l'esquive de l'inexorable inadéquation de la rencontre où vivre d'incomplétude fait appel au féminin de l'être parlant. La célèbre formulation lacanienne y perd bien sûr son sens éminemment symbolique donnant accès à la jouissance des corps dans l'amour.

Cette esquive de l'incomplétude ferait alors barrage au jeu dialectique nécessaire entre les parents, interpellant la femme en la mère et l'homme chez le père, pour que la filiation ne s'enlise pas dans le refus de la castration.

La revendication féministe des années 70 a forcément raté sa fonction subversive. Tentant de s'approprier dans la rivalité les objets qui peuvent, pour des

hommes, venir en place de phallus imaginaire, les femmes n'étaient manifestement pas prêtes à faire entendre autre chose. Par exemple, qu'en revendiquant la réappropriation de leur corps de jouissance, de leur fécondité, de leur maternité, elles les invitaient, eux, à une autre place ... place à partager entre un père de discours (celui qu'elles nomment) et un père de parole, celui auquel s'adresse, en tant qu'homme leur désir de femme (au risque parfois de provoquer ... la débandade !).

Ce qui pourrait se dire : donner du corps au père, et pas seulement du sexe ?

Si le Nom du Père est l'inscription pour l'enfant, du lien du manque dans la mère, de la place de son désir, s'il rend vaine la tentative de s'y installer comme ersatz d'un phallus imaginaire, le père comme Nom ne suffit pas. Encore faut-il qu'un homme supporte l'adresse de ce désir, qu'il privilégie dans le pénis dont il peut se prévaloir, sa fonction de représentation du phallus symbolique, en se révélant lui-même manquant puisqu'il jouit de la mère en tant que sa femme, cause de son désir à lui.

Si la femme, engloutie par la mère, reste sourde à son appel, que lui restait-il à dire ou à entendre ?

Voici quelques mois, une navigatrice, Isabelle AUTISSIER, préparait le tour du monde en solitaire à la voile. Au journaliste qui lui demandait : " Pourquoi faites-vous cela ? ", elle répondait laconiquement " Parce que je ne peux pas faire autrement ! " Réponse étrangement familière et frustrante à mes questions intérieures sur la pratique analytique notamment. Et je me demandais si l'on prend la parole comme on prend la mer, dans la nécessité constante d'être porté par elle et d'en avoir raison ? Face à la multiplicité des écueils, que de naufrages à éviter !

Dans cette problématique où filiation et langage se conjuguent pour le meilleur et pour le pire, comment se situe la psychanalyse :

Comment peut-elle être "opérante", c'est le cas de le dire ?

En 1977, les journées de l'ex-École Freudienne se tenaient à Lille. Deux souvenirs ont pour moi traversé le temps :

- Celui d'une intervention de Jenny AUBRY, intitulée "Une mère à tuer". Elle y soulignait l'importance accordée, dans la littérature analytique, au meurtre du père et parlait en termes de "meurtre de la mère" de la "mort" du représentant narcissique primaire : " l'enfant merveilleux de S. LECLAIRE " .

- Celui d'un conflit violemment exprimé en public entre S. LECLAIRE et LACAN, à propos... des femmes.

Faut-il ne faire de ces deux séquences qu'une rencontre de hasard ? Faut-il interroger la question dont elles étaient porteuses et qu'elles tentaient de faire entendre ? Faut-il interroger aussi la fonction de diversion que pourraient avoir certains versants privilégiés de la théorie ?

On sait depuis FREUD que la Gorge d'Irma ne se regarde pas sans effroi. Comment pourrait alors se perpétrer cette opération symbolique et jamais définitivement accomplie, peut-être abusivement désignée par "meurtre de la mère" puisque non référée à un mythe ?

F. DOLTO disait "chacun de nous, en naissant, est déjà un langage pour ses parents : un langage voué au silence. "

Comment donner parole à ce silence, marqué peut-être par l'insuffisance du tissage entre discours et parole pour chacun des parents et entre eux ? Silence mortifère de la femme en la mère, empêchant le repérage de l'homme chez le père et de la castration dans l'Autre. Comment faire naître une parole d'espoir sur le devenir homme ou femme du parlêtre ? Dans le travail analytique sans doute. Encore faut-il que les analystes ne tombent pas dans le piège tendu aux féministes. Piège qui, dans la réponse au "comment s'en sortir ?" si familier à leurs oreilles, tend à confondre un "comment sortir de la servitude" avec un "comment sortir de la toute-puissance ?" C'est-à-dire comment permettre, au moins dans des moments d'éclipse, à la femme trouée par le manque, de venir masquer mère pleine et triomphante, et fêtée, ô combien, nous sortons d'en prendre !

Travail combien irreprésentable, pour des Hercules au pied d'argile ! Et tant mieux si les bras leur en tombent : c'est l'enfant qui choit et sera amené à marcher de son pas !

On pourrait certainement objecter que ce "meurtre de la mère" n'est pas autre chose que le meurtre d'un père idéal, détenteur du phallus. Voire ... Dans la configuration œdipienne, ce meurtre du père conditionne l'accès à une mère interdite. Le pas de plus du "meurtre de la mère" ouvrirait l'horizon du désir, non plus sur la mère interdite, mais sur la femme, impossible à combler.

Lieu de deuil d'une Jouissance majuscule où s'accomplirait le passage de l'enfant au fils, alors à même de s'ouvrir aux bonheurs du jour qui jalonnent nos vies. [Bonheur du jour : meuble de dame du XVIIIème siècle, à la fois toilette, secrétaire et bureau !] (Il me plaît d'imaginer que l'estampille les authentifiant représentait ... un nœud borroméen !).

Si l'institution analytique que l'affiliation fait survivre et qui vient miroiter dans la problématique de filiation de l'impétrant(e) privilégie la transmission du discours d'un père idéal à des enfants merveilleux, ne peut-elle devenir une "mère à tuer" ? Ce meurtre ne peut bien sûr rester que dans l'ébauche, en regard des traces indélébiles de la relation archaïque mère-enfant. On constate que dans les tragédies les plus souvent évoquées par la théorie analytique - *Œdipe*, *Hamlet*, *Antigone* - les mères ne sont pas tuées, elles se donnent la mort. On pourrait interroger la place marginale occupée par *Electre*, où le matricide est effectif. On pourrait aussi remarquer que le moment où Œdipe s'aveugle n'est pas celui où il apprend la vérité, mais celui où il découvre le cadavre de Jocaste, qu'Hamlet ne tuera enfin Claudius qu'après la mort de Gertrude

Que dire enfin d'Antigone se donnant la mort de la même façon que sa mère ? Ce trait d'identification vient-il réunir celle qui avait imposé la maternité jusqu'à l'horreur et celle qui fit place à de la femme, au prix de sa propre jouissance, de sa fécondité, et de sa vie ?

En opposant, dans l'accomplissement des rites funéraires, sa parole au discours du Roi, discours organisateur de la cité – à défaut de parvenir à les tisser ensemble, c'est-à-dire se faire entendre, et être entendue- Antigone a permis que le corps de son frère ne soit pas réduit à un morceau de chair (phallus imaginaire de la mère), mais inscrit dans l'ordre symbolique et donc perdu pour la mère. Si Antigone avait pu se déprendre d'une identification mortifère à la toute-puissance maternelle, peut-être aurait-elle pu attendre, dans son tombeau, que le désir assumé d'un autre vienne à son tour transgresser l'ordre de Créon et la libérer ?

Antigone, lieu de réussite et de ratage d'inscription dans le symbolique et d'envahissement meurtrier d'une identification à l'image,

... lieu qui nous pointe la fragilité de nos acquis, la précarité de nos certitudes,

... La case " départ " où nous ramène tout voyage autour du monde . . .

Pour conclure cet essai sur une filiation de langage, tissage particulier d'un discours abstrait. et d'une parole concrète, dans un saut de plus de deux millénaires , après Lao-Tseu, je laisserai le dernier mot à l'écrivain Peter HANDKE, déclarant très récemment à la télévision :

" Je voulais devenir palpable. Sinon, on devient philosophe. "

C'était à propos d'un texte intitulé : *L'Absence*.

*

* *

FILIATION ET MATRICIDE : IPHIGENIE ET ELECTRE FACE A LEUR MERE

Catherine TERNYNCK

"Les mères, l e s mères, cela sonne de façon étrange ... où s'ouvre le chemin ?" Cette question posée par Faust est probablement de celles qui n'attendent pas de réponse - question par vocation introductive. Sur le chemin incertain de la filiation féminine je vais donc m'aventurer.

Mon propos sera d'éclairer, de mettre en perspective deux figures féminines de la tragédie grecque puis de me demander si la dialectique filiation/matricide peut constituer un fil de compréhension à la pathologie de certaines adolescentes.

Il nous faut pour cela rejoindre le théâtre des Atrides dans le texte d'EURIPIDE.

Au devant de la scène : une affaire d'état : la flotte Achéenne est retenue à AULIS par un calme durable. La colère de la Déesse ARTEMIS ne s'apaisera que si AGAMEMNON sacrifie sa fille IPHIGENIE.

En retrait, loin derrière les raisons de la cité qu'elles n'entendent pas, qui pourtant vont se jouer de leur destin trois femmes - trois femmes liées par la double filiation du sang et au meurtre : une mère, CLYTEMNESTRE, épouse d'AGAMEMNON et ses deux fi l l e s : IPHIGENIE, ELECTRE.

CLYTEMNESTRE, depuis longtemps, occupe une place de choix parmi les éléments générateurs de drame. Elle est celle par qui le meurtre advient. Elle tutoie le crime, elle le "chuchote"- est parfois l'instigatrice, jamais ne l'exécute seule. Cette fois encore, elle n'a su anticiper les projets meurtriers nourris à l'égard de sa fille. Elle n'a su les empêcher. La mort rôde en maître et CLYTEMNESTRE n'en sait rien.

Face à l a défaillance de sa mère impuissante à la protéger, IPHIGENIE se rend donc seule à AULIS. Là sur l'autel du sacrifice elle est sauvée par la Déesse ARTEMIS qui lui substitue une biche, l'emmène en TAURIDE et fait d'elle sa prêtresse.

IPHIGENIE se met donc sous la protection d'une instance maternelle supérieure. Ce passage de la mère - de - chair à la Déesse-mère, représentative d'une idéalisation de l'objet-mère, porte en germe le danger d'une infigurabilité de la haine éprouvée à son égard.

Pourtant même référée à cette image idéale, le lien d'attachement maternel demeure précaire, aléatoire. Il s'avère nécessaire de le renforcer, de l e réassurer

sans cesse. Au prix d'un étrange sacerdoce IPHIGENIE garde la vie sauve et les faveurs de la Déesse. Étrange sacerdoce : les navigateurs égarés sur le rivage de TAURIDE m'apparaissent une métaphore de ses manifestations pulsionnelles susceptibles de survenir et d'égarer la jeune fille qui se doit alors de les capturer - de les maîtriser - et de les sacrifier sur l'autel de la Déesse. Rites sacrificiels qui ne font que répéter compulsivement, faute de se le représenter, un autre sacrifice. La dévotion aveugle devient l'instance refoulante, l'exutoire d'une rancune impensable. Chez IPHIGENIE, l'identification narcissique à l'objet mère-idéale se double d'un constant renoncement pulsionnel. L'assujettissement, l'annexion au maternel maintient l'adolescente dans un monde virginal et homosexué, dans une " filiation de l'immaculée " " de corps céleste " - dirait GUYOTAT - c'est-à-dire régie par l'intemporalité narcissique. Mais, en même temps, il interdit l'accès à la genitalité et ruine tout espoir de procréation.

Dans l'histoire des ATRIDES, on ne connaît pas de descendance à la prêtresse d'ARTEMIS.

<>

Face au destin d'IPHIGENIE qui est de s'éloigner d'une mère défaillante et décevante pour se tourner vers une figure, une effigie maternelle idéale, celui d'ELECTRE, sa soeur est tout autre.

Entre ces deux synopsis de la tragédie, la contrainte au meurtre s'est renforcée. Pendant la guerre de TROIE et l'absence de son mari, CLITEMNESTRE succombe aux avances amoureuses d'EGISTHE qui devenu maître du palais assassine AGAMEMNON à son retour.

Après tant de sang versé, tant d'années passées, il faut un motif sérieux pour qu'ELECTRE et sa mère se rencontrent : la ruse utilisée par la jeune fille pour attirer la victime dans l'aire de vengeance est la fable de son accouchement, accouchement dont les suites requièrent la présence maternelle. Combien suggestive cette ruse face à une mère qui n'a su, n'a pu préserver du meurtre sacrificiel sa fille aînée, IPHIGENIE.

Dans l'annonce d'une nouvelle naissance, promesse réparatrice de vie, se tient le diktat de mort, ce qu'exprime ELECTRE par cette fantaisie (j'évoque ici la pensée d'André GREEN), c'est son propre désir d'enfant comme instrument de mort contre sa mère.

Cet enfant du rêve, cet enfant imaginaire m'apparaît comme le point nodal, le nœud du dénouement, le fils, le fil de la filiation féminine. Enfant tiers, certes pas "Infans", mais doué de parole et de symbole avant même d'être conçu.

La fable de l'enfant nouveau-né préfigure la descendance d'ELECTRE. De façon paradoxale le projet matricide contient donc et nourrit l'espoir de filiation .

Si IPHIGENIE nubile-on dirait aujourd'hui pubère – tourne le dos à sa mère, craignant comme jadis d'être "devinée", ELECTRE et CLITEMNESTRE se regardent, s'affrontent, s'interpellent. Mots et gestes se joignent dans une même rage matricide reconnue, figurable. Loin de l'indicible " haine blanche " d'IPHIGENIE, les flots d'une "colère noire" grondent et s'épanchent d'ELECTRE à sa mère. C'est entre elles un monde de rancune et de trahison qui se découvre.

Pour ELECTRE, la mère qui a trahi est celle qui laissa partir IPHIGENIE, sa fille, mais aussi celle qui laissa venir EGISTHE, son amant. La mère qui a trahi est celle qui sans mémoire pour l'époux absent et l'enfant mort préféra s'étourdir de ses sens plutôt que de se recueillir sous les crêpes du deuil.

Par cette double transgression, s'explique la détermination meurtrière de la jeune fille, détermination qui n'est peut-être que l'écho d'un vœu formulé pendant l'enfance. Là-dessus l'histoire se tait. Ce qu'elle suggère en revanche, c'est l'effet libérateur et fécond du scénario matricide. Si la culpabilité cherchait son crime, le crime d'ELECTRE n'engendre pas la culpabilité : la délivrance meurtrière amorce au contraire le désengagement maternel et ouvre la voie à la maternité : Après avoir tué sa mère, aidée de son frère ORESTE, ELECTRE épouse PYLADE dont elle aura deux enfants mâles. La lignée des ATRIDES échappe à la malédiction du meurtre et à l'extinction.

<>

Dans le sacrifice d'IPHIGENIE, dans le meurtre d'ELECTRE, l'acte de mort est classiquement subordonné à l'ordre paternel. Allégorie ou mémorial au "nom du père ". Mais il signe aussi – ce serait une autre lecture de la tragédie - une rupture irréversible avec la mère de l'enfance. Seul le meurtre d' ELECTRE permet le passage d'une filiation originaire à l'inscription dans une nouvelle génération. Il engage un réinvestissement libidinal de l'existence. Il met fin à la filiation du meurtre.

En ce point, la tragédie rejoint la clinique adolescente.

IPHIGENIE n'est pas morte, ou - ce qui serait plus exact - elle n'en finit pas de mourir. Dans l'asepsie, dans l'urgence des hôpitaux, elle a installé son aire de sacrifice. Elle y décharge ses "agonies pubertaires". Elle peut n'avoir que la peau sur les os, indomptable, dit-on, ou monter de réanimation, levant sur son passage cette euphorie légère qui succède aux actes suicidaires/Ersatz d'une renaissance. Elle se pique, se " flash ". Elle explique ou cache, selon les cas, " les angoisses sans nom " qui l'emplissent et la vident, la font vomir d'elle-même. Elle évoque quelques embryons de mort expulsés, avortés.

Pour ces IPHIGENIE contemporaines, exsangues et sanguinaires - bien souvent malades " d'idéalité " , le corps pulsionnel " saigné à blanc " ostente et occulte

l'impensable. Il est le signe inversé d'une hostilité infigurable car menaçant d'effondrer les assises d'un narcissisme précaire.

Qu'importe " cette misère de chair ", Mater vit, Admirabilis -magnificat - magma mater. C'est un corps pris en haine/une haine prise au corps qui, par voie d'offrande dans une complaisance quasi-victimaire lui est exposée - imposée.

Filiation sacrificielle, filiation persécutive se risque-t-on alors à penser devant la symptomatologie protéiforme, mouvante et souvent tapageuse de telles adolescentes – dont l'enjeu est pourtant d'importance car sous ce contexte bruyant, ce qui semble devoir être maintenu - telle serait ma proposition - c'est entre mère et fille un contrat tacite de filiation, pacte de l'invisible et de l'intouchable, destiné à préserver la crypte vivante, ce que Ph. GUTTON appelle " le silence vaginal ". Un tel déni en commun, sous couvert duquel a pu se structurer "une identification en creux " n'a pourtant plus cours. Mais pour des raisons qui appartiennent à un temps révolu, il continue à vouloir se porter garant de l'immuabilité du lien à la mère.

ELECTRE et sa mère ignorent un tel langage.

Il faut pour comprendre ce qui de l'une passe à l'autre, nous éloigner d'une lecture littérale de la tragédie. Il faut envisager le matricide non plus dans sa portée réelle, factuelle, non plus dans sa dimension imaginaire, mais comme un processus symbolique apte à rendre compte, (je cite ici Danièle BRUN) " du travail de séparation d'avec sa propre mère que toute adolescente en quête de son identité sexuelle se doit d'accomplir pour ne pas rester hantée par l'image de sa mère réelle" .

Par sa valeur symbolique, le matricide - tel que nous le figurons - ne saurait donc se confondre avec l'actualisation de ruptures ou d'hostilités dirigées contre la mère - processus, travail de remaniement psychique qui participe de la vie et dans le meilleur des cas, se déroule, se promeut en quelque sorte de lui-même.

Si meurtre symbolique il y a, ce qui est à tuer, à "mettre en pièces", c'est le corps étreinte - corps enveloppe autant qu'orifice. "Le creux - sexuel - féminin - de - la - mère " éprouvé, convoité, à partir de modèles pré-génitaux devenus par fait pubertaire périmés.

C'est pour dire les choses autrement, cette imago de " la-femme-en-la-mère", ce personnage de "l'amante" décrit par Michel FAIN, que l'adolescente se voit contrainte de retrouver, remanier pour parvenir à s'en dégager. Il s'agira pour elle de rompre ce lointain contrat de filiation, de déchirer cet hymen éprouvé commun. Il s'agira de se "décrypter" de sa mère, encore de renoncer à en être le " cryptophore " pour que soit " trouvé/retrouvé " l'accès, la complémentarité des sexes et la voie qui mène au symbolique. La filiation féminine se refuse à un destin linéaire. Elle s'inscrit dans la triangulation.

L'audace d'ELECTRE fut d'oser ce " trajet - hors-la-mère " sauvegarde " d'un hors-la-loi ". Sa sagesse fut de savoir, sans pourtant l'avoir appris, que la féminité s'acquiert à rebours de la mère, qu'en préalable à toute filiation féminine se pose, s'impose un nécessaire mouvement d'insoumission filiale.

A ce point d'achoppement, devant ce roc incontournable surgi d'une terre-mère, IPHIGENIE trébucha.

La fin de cet ex-cursus me confronte à quelques interrogations cliniques que je laisse surgir :

Le couple sororal IPHIGENIE-ELECTRE que l'on ne saurait assimiler à une logique binaire, du type "l'une ou l'autre " ne s'offre-t-il pas pourtant comme métaphore d'un couple antithétique présent à des degrés divers chez toute adolescente en voie, en "passe" de devenir femme ? Le renoncement à la mère libidinale et son corolaire obligé dans la sauvegarde de l'objet narcissique - processus auquel nous reconnaissons la valeur de matricide ne serait-il pas "le tribut à payer" pour qu'une adolescente puisse se filier à sa mère ?

Si c'était le cas, CLYTEMNESTRE, pénétrant dans la chambre d'ELECTRE, pouvait-elle ignorer l'issue de sa visite ? Ici peut-être en réponse à la question de Faust, s'est perdu, s'est ouvert ce chemin étrange qui toujours cherche la mère.

<>

BIBLIOGRAPHIE

BRUN .D. - La maternité et le féminin *Denoël - 1990.*

- Les Aléas de la féminité
Rev. Franc. de Psychanalyse, 6, 1987.

GREEN A. - Un œil en trop *Ed. de Minuit, 1969.*

GUTTON Ph. - Le commencement d'une femme dans la fin d'un enfant
Adolescence, 1983, 2, 2.

GUYOTAT J. - Mort/naissance et filiation *Masson, 1980.*

<><><>

APRÈS-COUP

Pascale HASSOUN

Dans l'après-coup de la rencontre j'ai tenu à reprendre les grandes lignes de mon intervention en les articulant d'une manière qui me semble plus explicite. Je tente aussi d'engager une discussion à partir des exposés qui m'avaient précédés : ceux de Catherine TERNYNCK et de Nelly THIENPOND.

Que fait entendre la femme lorsqu'on l'invoque à propos de la filiation, notion qui a priori fait intervenir plutôt le père et la mère, la fonction paternelle et la fonction maternelle, la lignée ? La femme est invoquée pour faire entendre l'Envers. En particulier l'Envers du processus normal d'engendrement fondé sur le désir. Ce que la psychanalyse met en évidence, ce sur quoi FREUD tombe au cœur même de son exploration du désir sexuel, c'est qu'il y a une valeur autre que celle du désir : celle de la jouissance qui irait à l'envers du désir : vers la répétition et vers la mort.

On va à l'envers du désir, et c'est la répétition. Mais qu'est-ce que c'est la répétition se demande LACAN ? Ce qui nécessite la répétition, dit-il, c'est la jouissance. "*C'est pour autant qu'il y a recherche de la jouissance en tant que répétition que se produit ce qui est en jeu dans le pas du franchissement freudien*"¹. C'est alors que LACAN, après FREUD, évoque ce qui va contre la vie.

LACAN dit ensuite que la jouissance déborde le principe de plaisir ; que ce que le principe de plaisir maintient, c'est une limite à la jouissance. "*Comme tout nous l'indique dans les faits, l'expérience, la clinique c'est que la répétition est fondée sur un retour de la jouissance... et ce qui est par là articulé est que dans la répétition même se produit quelque chose qui est défaut, échec.*" Ce qui se répète ne saurait être autre chose qu'en perte. Dans la répétition même il y a déperdition de jouissance. "C'est là, ajoute LACAN, que prend origine dans le discours freudien la fonction de l'objet perdu... Vient ici ce qu'apporte LACAN – dit LACAN de lui-même - cela concerne cette répétition, cette identification de la jouissance : la fonction du trait unaire : comme savoir." LACAN explique ensuite que la jouissance prend statut non pas d'une transgression, d'une irruption dans un champ interdit mais dans la déperdition de jouissance que suppose la répétition : c'est-à-dire dans un effet d'entropie (entropie : dégradation d'énergie liée à une augmentation du désordre consécutif à l'évolution d'un système).

Voici comment LACAN introduit la jouissance : " En suppléance de l'interdit de la jouissance phallique, est apporté quelque chose dont nous avons défini l'origine d'une tout autre chose que de la jouissance phallique, celle qui est située, et. Si l'on

¹Jacques LACAN, L'envers de la psychanalyse, éd. du Seuil, 1991

peut dire, quadrillée, de la fonction du plus-de-jouir" (c'est-à-dire celle qui est du côté de la perte, ce qui ne sera jamais saisi). Cette fonction du plus-de-jouir FREUD la pointe dans Au-delà du plaisir de plaisir avec la répétition "d'un trait en tant qu'il commémore une irruption de jouissance".

Que nous dit LACAN à propos plus précisément de la filiation ?

"C'est ici que l'insertion de la génération, du génital, du génésique, dans le désir, se montre tout à fait distincte de la maturité sexuelle... Il ne s'agit pas seulement de parler des interdits mais simplement d'une dominance. de la femme en tant que mère, et mère qui dit, mère à qui l'on demande, mère qui ordonne et qui institue du même coup la dépendance du petit homme. La femme donne à la jouissance d'oser le masque de la répétition. Elle se présente ici en ce qu'elle est, comme institution de la mascarade. Elle apprend à son petit à parader. Elle porte vers le plus-de-jouir, parce qu'elle plonge ses racines, elle, la femme, comme la fleur, dans la jouissance elle-même. Les moyens de la jouissance sont ouverts au principe de ceci, qu'il ait renoncé à la jouissance close, et étrangère, à la mère"².

LACAN pose donc nettement deux positions en ce qui concerne la femme :

En tant que mère, elle ouvre au champ de l'Autre, c'est-à-dire à la dialectique du sujet et de l'Autre, à partir de la différence entre le besoin, la demande et le désir. Se trouve donc constitué à jamais le champ de l'aliénation.

En tant que femme, elle "ose le masque de la répétition". La répétition dans ses deux sens: premièrement dans son sens théâtral : elle ouvre donc son enfant à la scène phallique. Deuxièmement, la répétition dans son sens de retour : retour du traumatisme, retour de ce qui a marqué comme perte et comme jouissance.

LACAN termine sur une précision: le moyen de la jouissance, dit-il, c'est-à-dire le savoir dont cette jouissance est porteuse est obtenu par un renoncement: c e t t e jouissance du plus-de-jouir n'est accessible que si le sujet a "renoncé à la jouissance close, et étrangère, à la mère."

Donc, dès 1969 on concernant la mère et la jouissance: remarque plusieurs différenciations La mère ou le grand Autre est

- soit comme barrée A, le lieu de la dialectique du sujet et de l'autre
- soit comme non barrée A, cette jouissance close et étrangère.

La jouissance s'appelle "plus de jouir" et elle est à distinguer à la fois de la jouissance phallique fondée et fondant le discours : l'inter-dit et à la fois de la jouissance de l'Autre.

Quelques années plus tard LACAN dans le Séminaire *Encore* et dans *l'Etourdit* l'appellera l'Autre jouissance.

²Jacques LACAN, L'envers de la psychanalyse, éd. du Seuil, p. 89



A partir de cela que penser du matricide dont il vient d'être question dans les interventions de Catherine TERNYNCK et Nelly THIENPONDY.

Remarquons d'abord que le matricide a été défini de plusieurs façons:

1. Il a été question de rage matricide : le projet matricide nourrissant l'espoir de filiation, ouvrant la voie à la maternité : il s'agit de tuer la mère qui n'a pas su s'opposer au père sacrificateur de la fille, qui n'a pas su s'opposer au désir du père sur la fille, qui, bien plus, semble être capable de sacrifier ses enfants à son amant. Il a été dit que seul le matricide permettrait le passage à une nouvelle génération, mettrait fin à la génération du meurtre.

Première remarque : il s'agit de tuer la mère meurtrière. On notera au passage que FREUD parle lui aussi de rage concernant le pénis : le *Penisneid* : la rage du pénis.

2. Il a été ensuite question de matricide comme processus symbolique de séparation d'avec sa propre mère. Processus visant à se "décrypter de sa mère" pour rendre possible le vécu d'un manque puisqu'il s'agit alors de pouvoir se tourner vers l'autre sexe qui serait complémentaire.

Deuxième remarque : le matricide c o m m e p r o c e s s u s de séparation.

3. Il a été encore question de ne pas occulter le manque par un retour sur la mère. Cette fois-ci pour l'homme aussi. Ce n'est que si le désir de l'homme s'adresse vraiment à une femme qu'il pourra se révéler comme lui-même manquant. Si dans la mère la femme se tait, si la femme fait silence en la mère, ce silence peut être mortifère empêchant le repérage pour l'homme de sa castration dans l'Autre.

Troisième remarque : le matricide comme processus de sexualité.

4. Enfin il a été question d'un paradoxe : il y aurait nécessité à être porté par la mère et d'avoir à avoir raison d'elle.

Quatrième remarque : le matricide, certes, mais déjà largement remis en question.



Quelles sont les questions qui sont amenées avec cette notion du matricide ?

1. Celle d'une différenciation qui pourrait se passer d'un opérateur tiers en l'occurrence le Nom-du-Père.

2. Qu'est-ce que la séparation ? LACAN définit la séparation comme étant la deuxième opération de subjectivation du sujet (la première étant l'aliénation). Pour lui la séparation est le fait que le sujet interroge le désir de l'Autre et qu'il se fait objet non séparé pour en savoir quelque chose. Ce n'est pas pour se séparer de sa mère que l'enfant produit telle position mais pour interroger son désir. Donc jusqu'où est-on libre de ne plus interroger le désir de l'Autre?

3. Un meurtre contre un meurtre n'opère rien. Mettre à mort la mère meurtrière n'est qu'un agir de la toute-puissance infantile, toute-puissance qui a déjà produit elle-même la mère meurtrière.

Il serait préférable de reprendre la problématique de la mère meurtrière à l'intérieur de la problématique plus vaste de l'envie, de l'identification projective : cet espace projectif dans lequel l'enfant identifie comme venant de l'Autre ce qui vient en fait de lui. Vouloir tuer la mère meurtrière c'est donc rester dans le champ de la mère que justement on voulait quitter. LACAN ne parle pas d'un meurtre mais d'un renoncement : renoncer à la "jouissance close, et étrangère, à la mère".

4 : La filiation en plus du même suppose de l'écart. C'est à se séparer de la matrice que la différenciation se fait. Un des moyens de se séparer de la matrice c'est de prendre appui sur la sexuation. Mais jusqu'où la sexuation sépare-t-elle de la matrice ? Pas totalement. Il y a de l'inséparable. Comment gère-t-on cet inséparable ? Sous quelles formes cet inséparable revient-il ?

Prenons des exemples : Dans la jouissance elle-même : sous la forme de larmes. Dans la structure : sous la forme d'un reste de mélancolie. Dans l'enfant : la difficulté des enfants adoptés de ne pas porter cet inséparable.

Les cures nous montrent à quel point le corps de l'analyste peut être important pour se séparer de la mère tout en gardant sa sensorialité. Paradoxalement c'est "l'homosexualité" qui semble être le support de cette tentative de renoncement à "la jouissance close, et étrangère, à la mère."



En me "filant" dans la voix des textes qui m'ont précédée, c'est-à-dire dans le style de C. TERNYNCK et dans le poème ouvrant le propos de N. THIENPOND, j'aimerais conclure sur une dimension qui me semble fondamentale de "l'opération" réalisée par la mère lorsqu'elle est femme (c'est-à-dire manquante) : celle de la sublimation.

La sublimation non pas prise comme aspect final du développement libidinal : le détournement de la sexualité, mais prise dans ce qu'elle est dès le commencement, dès le moment où la mère donne à l'enfant le sein et plus que le sein : sa parole, le plaisir, la lecture de ses émotions, etc. Ce serait la sublimation comme transformation (du fait de l'amour³) de l'objet pulsionnel en autre chose. Ce faisant, la mère se donne et donne à son enfant le statut d'orphelin (ce qui ne veut pas dire abandonné) et annonce ainsi une Autre filiation. Ou pour le dire autrement : c'est à être orphelin du corps maternel que l'autre corps, celui que j'appellerai la corporéité du lieu est produit par l'enfant⁴.

³ François Baudry, *L'Intime* : chapitre "Les transformations de l'amour", Éditions de l'Éclat.

⁴ C'est à Chantal Mailet que je dois cette expression de corporéité du lieu que je développerai dans un texte à venir.

DISCUSSION

Mars. Léopold LEVY : Je voudrais dire en gros trois choses. Juste un point d'histoire, qui me paraît important parce qu'il ne faut pas faire du révisionnisme sans le savoir. Je dis ça pour N. THIENPOND. C'est pour l'histoire de S. LECLAIRE et tout cela ... à Lille, au congrès, il n'a pas parlé avec les femmes, il a parlé avec une femme, c'était " le pas de deux ". Quand il a parlé avec les femmes, c'était à Confrontation, c'était un autre problème. Et si LACAN n'a pas toléré ça, à juste titre, c'est que ce n'était pas n'importe quelle femme, c'était Antoinette FOUQUE, justement pas comme vous dites une féministe, mais une représentante du M.L.F. déposé, c'est-à-dire une fille de Luce IRIGARAY, alors que les féministes sont filles de Simone de BEAUVOIR ; et ça, les mélanges, c'est à peu près comme mélanger les " Bolchéviks " et les " Mencheviks " ; c'est quand même pas du tout le même ordre, ce sont des positions justement inverses sur la féminité ; il y en a qui soutiennent qu'il y a un " en soi " ; ' une femme, etc. enfin, ce sont des positions absolument inverses. C'est quand même important ça, mais c'est juste un p o i n t d'histoire.

Autre chose... Catherine, à chaque fois que vous parliez de Clytemnestre et d'Electre, vous parliez en fait d'Antigone. J'entendais ça comme ça. Parce que toutes ces révoltées-là, ces femmes, etc. ce n'est pas le problème de Clytemnestre ... Je veux dire, ces femmes qui prennent quelque part ... qui contrent la loi de la cité, mettent plus haut, comme des " passionaria ", comme tout ce que vous voulez, les lois de la vie, contre les lois des hommes de la cité ; c'est ça qui fait ... attendez ... je vais finir ...

Pour répondre au troisième point, c'est le problème soulevé par Pascale, de la différenciation et tout ça... Il faudrait dire quand même, pour comprendre quelque chose à ce problème de filiation, parce que je ne pense pas qu'il y ait une filiation... sauf écologique, si vous voulez, c'est une filiation de société comme ça... Ce n'est pas une vraie filiation qui relève du sujet de l'Inconscient. Il ne faut pas oublier qu'on a conscience de la mère parce qu'elle s'absente. Elle s'absente de nous et c'est cette séparation qui fait exister de la mère, alors qu'on a conscience du père parce qu'il surgit. Ce n'est pas du tout pareil quand même. Ça fait une très grande différence dans la structuration psychique du Sujet. Parce que le père, on appelle ça le père, mais je dirais plutôt : « l'homme que désire la mère », parce qu'il y a d'abord de l'homme et du père ensuite. Ce n'est pas le père qui est homme, comme on dit toujours, c'est de l'homme qui devient père. Ce n'est quand même pas la même chose ... Et si on en a conscience, c'est parce qu'il y a déjà une place du désir de la mère et qu'on s'aperçoit qu'on n'y répond pas et q u ' i l y a quelqu'un qui l'occupe, qui se présente dans son corps, qui est un homme et qui s'avère être de temps en temps le père.

Ça donne une structuration psychique complètement différente et ça fait que le meurtre du père, je le dirai comme ceci, en reprenant un poète chinois qui s'appelle LIEOU, qui disait ceci :

*" Hier, je me promenais dans la forêt de bambous,
Aujourd'hui j'ai rencontré un homme qui n'était pas là.
J'aimerais qu'il s'en aille. "*

Pour moi, ça , ça illustre la fonction paternelle et ça illustre aussi le fait que ... Parce que le problème, c'est que c'est pas une fonction justement, la mère, c'est un état. Le père, c'est une fonction, la mère c'est un état. L'homme c'est l'attribution et la femme c'est une position. Ce sont des trucs qui sont complètement ... des positions structurelles, c'est pas pareil.

Ce qui fait que pour la mère il s'agit de la destituer, c'est pas du tout un meurtre ; c'est que la mère a un excès de légitimation.

C'est ça l'horreur de la mère, c'est qu'elle est légitime ; comme dirait l'histoire belge, je m'excuse, hein ... elle est dite belge et je n'y peux rien ... C'est une mère qui déclare, à la clinique où elle vient d'avoir un enfant, son enfant comme "né de mère inconnue" ! C'est ça qui n'est pas possible, c'est ça l'horreur, c'est ça l'implacable d'une certaine loi dont parlait GRIGNON ce matin ; la loi qui n'est pas reprenable comme sujet quelque part, la loi mécanique, qui fait cohésion quand elle manque d'écart entre l'état justement : il y a quelque chose qui est collé complètement au véritable, qui fait que la seule position, c'est qu'il faut essayer, comme le disait Pascale, de faire en sorte que ça ne marche pas jusqu'au bout. De rendre la mère un peu ... Parce que si on la renvoie à la t o u t e puissance, ça conserve le truc - un peu moins légitime- avec un peu moins de légitimation. C'est tout le problème. Voilà ! C'est en très gros ce que je voulais dire ...

Pascale HASSOUN : Je voudrais répondre à Marc tout de suite, sur la question de la légitimation. Parce que, d'une certaine manière, c'est l'enfant qui légitime la mère ; parce que la mère, d'une certaine manière, je pense que toutes les mères ont presque fait cette expérience, elles savent bien qu'elles ne sont pas à l'origine de l'enfant. C'est du côté de l'enfant qu'il y a une sur-légitimation de la mère.

Nelly THIENPOND : Je voudrais simplement dire que si une "filiation de l'écologie " ça consisterait à recueillir l'écho de quelque chose pour en faire quelque chose en soi ... ça me plairait ! Ça me plairait assez ! La deuxième chose, c'est que je suis tout à fait d'accord avec vous quand vous utilisez le terme " destituer " la mère, plutôt que le terme de meurtre, que je n'ai fait que reprendre ; je pense qu'il y a en effet quelque chose de cet ordre-là, pour ce que j'en ai compris, dans la fameuse destitution du Sujet-Supposé-Savoir ... je pense que c'est la même opération.

Catherine TERNYNCK : Electre et Antigone... Electre a eu des enfants et elle a permis qu'une nouvelle génération s'inscrive. Antigone est morte. Je crois que tout est là. Si elles sont sœurs, en tout cas, elles sont sœurs ennemies pour moi. C'est-à-dire que je verrais plus Iphigénie du côté d'Antigone et Electre du côté de la vie.

Yann BOGOPOLSKI : Lorsque j'ai entendu dire que la femme, pour qui le désir d'enfant est un instrument de mort contre la mère ... j'ai pensé au mythe de la horde primitive... [...] * de la mort et du désir.

C'est comme si, d'un côté, la femme qui a un enfant dans son ventre, enfant instrument de mort contre la mère, d'un autre côté, ce père fondateur pour qui le désir de tuer l'enfant transcende, ou fait émerger au fond, l'instrument de désir pour l'autre, femme. Je me disais que dans cette intrication, c'est peut-être la place du père qui peut s'augurer, ou encore comme si c'était par le sacrifice de la génération à advenir, dans le sacrifice d'une filiation, qu'émergerait la femme.

[Quelques seulement problèmes "d'entendement" à cette question sans doute pas uniquement techniques, et qui la laissent, momentanément sans réponse]

Jean-Loup POISSON-QUINTON : Juste une sorte de point d'orgue là ... C'est sur l'histoire d'Electre ... Le mythe a quand même un autre sens pour moi. Il ne faut pas oublier que Clytemnestre est une prise de guerre pour Agamemnon ; il tue son père, son mari, son fils, et l'arrache à sa terre pour en faire sa femme ... Il ne faut pas oublier non plus. Il y a quelque chose de l'ordre de la position hystérique là, que vous n'avez pas ... Ce n'était pas vraiment mis en avant : c'est-à-dire qu'Iphigénie se sacrifie au nom du Père. Electre, elle, n'est pas matricide. C'est Oreste qui est le matricide. Elle, elle peut faire des enfants, c'est Oreste qui en bave après, c'est lui qui est accusé de matricide. Electre, c'est au nom du Père aussi. Elles n'arrêtent pas de le répéter, ni Iphigénie, ni Electre. Quand Oreste est accusé de matricide et qu'il y a le fameux jugement à Athènes (à Athæna), le tribunal est partagé, et c'est Athæna qui fait le poids et elle dit très précisément que c'est au nom du père qu'elle parle, au nom de Zeus, au nom de son père. Au nom du Père qu'elle parle ... c'est-à-dire que là on rentre effectivement dans un mode d'être au féminin, qui est le mode hystérique d'être au féminin : ce n'est pas le seul. Et donc je ne pense pas qu'effectivement ... ce n'est pas la seule position féminine possible, par rapport au problème de la filiation du côté du maternel. D'autant plus que ce mythe-là éclaire quelque chose qui est même historiquement daté, qui est l'invasion des Noèmes en Grèce, la deuxième vague d'invasion grecque et c'est le passage de la civilisation matrilineaire à la civilisation

* Ce qui est latent c'est le désir infanticide auquel la mère ne peut faire développer son enfant.

patrilinéaire ; c'est-à-dire, effectivement, la suprématie de Zeus qui est confirmée sur la déesse-mère en gros.

C'est pour ça que j'ai senti tout le temps un décalage dans le développement que vous avez fait de ce mythe.

Catherine TEBNYNCK : Oui, tant mieux si vous avez senti ce décalage, parce que c'est celui que je cherchais. Je crois que la version plus classique c'est, en effet, celle que vous proposez, c'est-à-dire Iphigénie sacrifiée au désir hystérique de son père ; c'est comme ça que souvent sont présentées les choses ... Bon, moi j'ai lu, entendu, autrement ; mais ce n'est pas forcément contradictoire. On pourrait dire que le théâtre des Atrides est entre nous. Vous êtes à un côté des gradins, et moi de l'autre, mais nous regardons la même scène.

Et les personnages sont simplement un peu décalés ... Enfin, je crois qu'il n'y a pas une alternative des lectures de la tragédie ou du mythe. D'autre part, je me suis référée uniquement au texte d'Euripide qui me paraît être le plus près des trois - c'est-à-dire Eschyle, Sophocle et lui - qui me paraît être le plus proche du psychisme féminin ... enfin, ça c'est tout à fait subjectif. C'est-à-dire, par exemple, cette ruse qu'utilise Electre pour faire venir sa mère, qui est lourde de sens, qui est très symbolique : " Je vais avoir un enfant, j'ai besoin de toi " ... et je vais te tuer en même temps " : elle n'existe pas dans la version d'Eschyle et de Sophocle. ... C'est un exemple ... Il y a des variantes, en effet, selon les trois. Je crois qu'il y a plusieurs versions. En effet, c'est une lecture. J'ai eu l'impression, quand j'ai lu le texte d'Euripide, qu'au fond, Iphigénie et Electre je les connaissais, parce que je les rencontrais dans la clinique, simplement je leur mettais des noms, si vous voulez ...

Jean-Loup POISSON-QUINTON ... le nom du Père ?

Jacques HASSOUN : Oui ... C'est à propos de l'image. Je voulais simplement poser une question concernant l'exposé de Nelly Thienpondt, qui disait " Comment sortir de la servitude, comment sortir de la toute-puissance ? ". Vous avez successivement posé cette double question, en l'appelant un double piège, d'ailleurs, je crois, vous avez ajouté en terminant. Vous avez rappelé, mais enfin ... Vous avez fait savoir que les mères, dans la tragédie, ne sont pas tuées. Elles se donnent la mort. Bon ... alors ce qui est frappant quand même, et je crois que LACAN aussi a dit, nous a fait savoir ce que nous connaissions déjà : c'est que les caractères sexuels secondaires de la femme, les dits " caractères sexuels de la femme ", sont de la mère, sont à mettre au compte du maternel. Alors, la question qui se pose concernant les petites filles, les femmes, est ce que dans les questions de l'identification à cette femme qui est la mère et à l'image de cette femme dont

les caractères sexuels secondaires sont de la mère, qu'est-ce qui permet ... enfin, quel est le trajet, le chemin qui fait qu'une femme puisse s'identifier comme femme et non comme mère... Hein, quels sont les pièges ? C'est un peu une question qui ... bon, évidemment, il y a peut-être quelques petites réponses ... Mais j'aimerais bien savoir ce que vous pourriez m'en dire, si c'est possible ...

Nelly THIENPONDI : Eh bien ... ce que j'appelais le piège, c'est je crois avant tout en référence à des expériences personnelles, avec des patients, que je situe, parce que ça me rassure, au début de ma pratique, mais enfin ... où il me semble que ... en tous les cas, en parlant pour moi, je peux dire ça. Où j'étais plus attentive, plus sensible à ce qui faisait barrage à l'indépendance, à l'autonomie. Enfin, bon ... pour le dire comme ça, avec des mots simples, sans que quelque chose du côté de la toute-puissance, qui était le propre de la mère, soit réellement questionné par mes interventions. Je crois que c'est un peu ça que j'ai voulu dire et il me semble que ça peut se faire ... Je pense en effet nécessaire, dans un travail analytique, de retrouver de la femme manquante en cette mère-là, dont on parlait dans les exemples que j'ai donnés tout à l'heure, et il me semble que c'est un piège ... insidieux.

Il y avait un autre côté à votre question, dont j'ai un peu perdu le fil ... Bon ... Ce que je vais dire, qui n'a rien à voir avec ce que vous venez de dire ... enfin, du moins je pense ! ... c'était par rapport à une intervention qui était faite avant, à propos d'Electre. La remarque de Yann m'avait laissée un peu coite, tout à l'heure, parce que je ne voyais pas comme ça dans l'immédiat comment lui répondre. Mais Yann soulignait le vœu d'infanticide. Bon, je ne vais pas en dire plus que ce qui a été dit, déjà, à propos d'Electre, mais si c'est vrai, que le sacrifice d'Iphigénie, on peut dire qu'il est au nom du Père, le sacrifice a été demandé par une Déesse, dont Catherine nous a parlé comme d'une image de mère idéalisée, mais que c'est aussi elle qui avait réclamé le meurtre d'Iphigénie. Est-ce pour mieux la sauver après et l'asservir ? Je n'en sais rien ... Je crois qu'on peut comme ça chacun entendre des choses différentes...

*

CLAUDE RABANT

Je n'avais, je n'ai toujours pas l'intention de vous faire un exposé. Seulement de divaguer quelques instants devant vous, de glisser quelques mots, quelques éléments dans ce qui a été dit dans toutes sortes de directions de recherche depuis ce matin. J'ai plutôt l'intention d'errer oui tramer en essayant de me faufiler dans les fils entrecroisés de cette journée, afin de vous glisser ou passer quelques idées en contrebande. " Contrebande ", d'ailleurs, quelqu'un ce matin l'a dit en prononçant le mot de telle sorte qu'un fugitif instant j'ai cru entendre mon nom. Ce qui prouve entre parenthèses que les noms peuvent parfaitement se traduire, sans même avoir à changer de langue. (En revanche, non seulement il est très difficile d'écrire ces glissements, mais il y aura forcément de l'intranscriptible)

Donc, pour glisser en contrebande quelques idées, ce qu'on appelle de nos jours un peu vite des "signifiants", au sens large - jadis cela s'appelait des idées, du temps de Kant par exemple, maintenant il n'y a plus d'idées, il n'y a plus que des signifiants, mais auxquels on confère à peu près la même fonction : la fonction, je dirai de ce dont on n'est pas le père. Car on n'est pas le père du signifiant, on n'est pas le père de ses signifiants. Les signifiants n'ont pas de père. Si on remplace signifiants par idées, ce fut d'ailleurs tout un travail d'élaboration personnelle, un travail de FREUD lui-même pour élaborer le fait qu'il n'était pas le père des idées de la psychanalyse. Il n'était pas le père des idées originales de la psychanalyse - des signifiants de la psychanalyse. En revanche, à mesure même qu'il se dépossédait de cette fausse paternité, de cette fausse originalité, de cette fausse position d'origine, il assumait la paternité de son discours et de son objet. Donc, à mon avis, il n'y a pas de père du signifiant ni des signifiants - au passage, c'est une des questions perpétuelles de la traduction des séminaires de LACAN en langue mil-lérienne : la perpétuelle réduction de la pluralité à l'unicité, des signifiants au signifiant ou à un signifiant au singulier, ce qui change pas mal de choses. S'il n'y a pas de paternité du signifiant, en revanche il y a une paternité du discours On est le père de son discours. Et du coup, nous pouvons aussi en être, du discours, les *fili* et les *filiae* - c'est plus facile de le dire en latin, car il y a moins de différence entre les *fili* et les *filiae* qu'en français. En outre, en français, il n'y a pas de neutre. En allemand, toute une partie de la filiation est placée sous la rubrique du meutre, et spécialement la partie féminine : des *Madchen*, das *Weib* – *dās Khabchen* (gamin, gosse) aussi bien sûr. Dans une langue comme le français, c'est gênant de ne pas avoir de neutre, car du coup il se faufile bien plus qu'on ne pense.

S'il y a pour les analystes une question de filiation, ce n'est pas par rapport à des hommes, mais par rapport à des discours. Ce qui est assez différent. Moi, je ne me sens pas le fils de FREUD ! En revanche, je suis passé par ses idées. Je suis passé par les idées de LACAN - non pas tant par ses signifiants que par leur

organisation discursive, leur engendrement de formes, de mises en scène, d'actes. Il y a une filiation des discours, une filiation par les discours. A mon avis (c'est là-dessus qu'il peut y avoir discussion, certainement), c'est dans la mesure même où il y a filiation discursive, dans la mesure même où on se reconnaît comme étant engendré par un discours, par une série de discours, que précisément on n'a pas besoin de se placer dans une position de filiation par rapport à des hommes. Personnellement, je ne connais rien de plus emmerdant que de s'interroger sur les petites histoires de la vie de FREUD. Comme le disait Feydeau : *Et allez donc, c'est pas mon père!* Ce sont les femmes qui disent ça, à chaque fois qu'elles s'envoient en l'air : *Et allez donc, c'est par mon père!* Tout analyste devrait pouvoir le dire, à chaque fois qu'il s'envoie en l'air avec un signifiant : *Et allez donc, c'est pas mon père!*

Cela dit, je voudrais prendre un fil qui est justement en français l'ambiguïté insurmontable de la formule "le meurtre du père". est impossible, sauf si on fait des phrases autour, que le "meurtre du père" ne soit pas "le meurtre du père" en même temps. Le sens objectif et le sens subjectif ne peuvent se distinguer sans un contexte. C'est pourquoi j'en suis venu à l'idée simple et qui éclaire beaucoup de choses, que le meurtre originaire est double. Je suis content que certains intervenants soient revenus à cette bonne Iphigénie, et à quelques autres, parce que le filicide, dans ces structures mytho-tragiques, est montré comme l'origine, le lieu géométrique de notre "filicité" - de notre félicité sociale coïncidant avec notre filialité. A l'occasion de la discussion d'ailleurs, j'aimerais revenir à une partie de la remarque de Jacques HASSOUN tout à l'heure, à la deuxième partie de l'alternative qu'il a laissée dans l'ombre : quand on demande à une femme si elle n'a pas avorté, si elle n'a pas eu de fausses-couches, bon très bien, si elle répond non, on lui prend son enfant, que le père ensuite doit racheter. Mais que se passe-t-il si elle dit oui ? Qu'advient-il de cette trace primaire, première - primipare - qui est, comme on sait, tellement fréquente, et qui fait jouer à toutes sortes de niveaux, de l'anatomie à la culture, la question du meurtre du premier né, du sacrifice de la primogéniture ? Iphigénie, c'est aussi ce meurtre primipare.

Parmi les interprétations que l'on peut donner de l'Iphigénie d'Euripide, il y a celle que vient de donner Ariane MNOUCHKINE à la Cartoucherie de Vincennes à partir de la traduction de Jean BOLLACK, à savoir qu'Iphigénie, c'est l'héroïne nationale, celle qui chante l'hymne à la liberté en appelant les Grecs à l'unité. Autrement dit, c'est la sortie du groupe familial en même temps que l'héroïsme assuré et transcendé par la représentation. En quoi Iphigénie est isomorphe au sacrifice d'Isaac ou d'Abraham - là aussi on dit, toujours l'un à la place de l'autre - le sacrifice marche dans les deux sens. Cette isomorphie indique un point tournant, constitutif de la structure : le dernier des sacrifices humains de la nuit des temps, le (mythiquement) dernier sacrifice d'un premier né est l'ultime et fondateur filicide, celui où s'origine une cité à la fois **filicide** par sa mémoire et **fillicite** par ses actes - la félicité licite d'une cité filiale engendrée par le dernier des filicides - ici la fille parée comme pour ses noces et placée mythiquement

auprès de la déesse (Artémis), qui n'est pas la mère mais seulement son image, la déesse faite image par les fils, rois et prêtres. Autrement dit, par inversion, le sacrifice nuptial lui-même, le mythe fondateur de la loi qui permet aux générations d'engendrer les générations et vaincre les ennemis, autrement dit le chaos par l'ordre institué de la Cité.

C'est donc bien le sacrifice du sacrifice ou le renoncement définitif, rituel, au sacrifice humain, mais en même temps l'ultime trace du filicide fondateur du groupe social (et sa transformation en représentation). On pourrait chercher plus loin, étendre les recherches, vraisemblablement, il n'y a pas de fondation sociale sans filicide, sa mémoire, son inscription et son renoncement. Éventuellement, on se demandera quelle importance il y a à ce que ce soit un garçon ou une fille, selon les cas (et quelle différence alors est engendrée par la différence des mythes). En tout cas, concernant le meurtre du père – le meurtre exercé par le père, il faut se demander en quoi il est nécessaire à la fondation de la cité, en quoi est nécessaire son inscription au revers du meurtre du père (dit primitif), sur l'autre face de la mémé monnaie sociale. Ceci plutôt dans une répétition croisée avec lui que dans un temps ultérieur, car le père "primitif", pour autant qu'on l'imagine sur le modèle de nos tyrans ordinaires, ne se gênait sûrement pas pour exercer sur quiconque un droit de vie et de mort. Et c'est sans doute ce droit sauvage qui se subsume dans la mise en scène rituelle du dernier filicide. Mais voyons d'un peu plus près.

Je me suis efforcé de reprendre, de façon plus systématique, dans les textes freudiens, les différentes séries qui ont l'air de ne pas concorder du tout, on peut se demander pourquoi : si nous considérons d'un côté la fondation historico-mythique de la métaphore paternelle, c'est à dire la grande généalogie de la métaphore paternelle qui part de *Totem et Tabou* et qui est reprise dans les derniers textes de *Moïse et le monothéisme*, jusqu'à quel point les textes de cette série concordent-ils ou discordent-ils avec les textes sur la féminité, dont a priori on devrait pouvoir penser qu'ils coïncident - et de fait, ils coïncident sur certains points, mais ces points sont assez peu triviaux, assez peu évidents. Par exemple, pourquoi (je le dis, car cette question recoupe certaines de celles posées à cette même tribune), dans la déduction historico-mythique, y a-t-il une sorte de grand trou, de grand blanc, dans l'utilisation même des mythes, concernant le rôle des filles – le rôle des filles dans le passage à la culture ? Or, très étrangement, je vais vous le dire à titre d'indice, pour que vous puissiez aller fouiller vous-mêmes, dans la constitution de la position "fils", tel qu'elle est développée dans la déduction historico-mythique, les fils trouvent leur position à partir du moment - dans une sorte d'entrelacs, peut-être pas borroméen, mais avec des strates qui s'entrecroisent, passent par dessus et par-dessous - les fils sont mis en position, d'abord d'avoir tué le père comme on sait, mais une fois qu'ils ont tué le père, il y a un premier clivage qu'on pourrait sans doute traduire en terme de *Verleugnung*, à savoir que dès que le père est tué, à la fois on sait qu'il est tué et on ne veut pas le savoir. Là il y a un premier clivage

réel, qui se traduit dans la religion, dans l'émergence de la première forme de la religion, sous la forme du culte de l'animal. Ce qui est intéressant, c'est que la manière dont FREUD construit les choses montre que le pouvoir des mères, le *Mutterrecht*, se partage originellement avec le règne de l'animal. Les fils naissent comme tels à un moment où ils rendent un double culte, à la mère et à l'animal. Il n'y a donc jamais de temps où les mères soient seules en piste. Elles sont toujours doublées par l'animal, qui lui-même est l'héritier (comme valeur symbolique) de la première grande division du tohu-tohu, de la première grande séparation entre jour et nuit, gauche et droite, etc. et par conséquent, dans la grande marée humaine (la houle qui peut devenir la foule), de la division entre tous les fils (les mâles) d'un côté et tous les êtres femelles ou féminins de l'autre. C'est le premier geste de partage des eaux, l'opération constitutive de la division originale, confiée dans la déduction freudienne au symbole zéro dit "Urvater" (père primitif).

A partir de là, déjà, les mères ne sont pas si toutes- puissantes que ça. Elles partagent avec l'animal. Elles en ont quand même une bonne part, la bonne part du père primitif sur le dos, comme une dépouille de guerre. Ce qu'en d'autres termes on appelle "mana" Ensuite, c'est là où je veux en venir, les fils détrônent les mères. A cette place, on peut dire qu'il y a un trou concernant le rôle des filles, mais l'indice donné par les textes est que le verbe indiquant cette opération de dématricisation, la forme verbale (la racine et la tournure) désignant la destitution des mères, apparaît identique dans les textes sur la féminité : *die zurückgesetzten Mutter* dans un cas - *die jetzt tsugesetzte Mutter* dans l'autre. Rendons ici hommage, pour une fois, à la traductrice, Anne BERMAN, d'avoir choisi en français le même verbe "détrôner" pour ces deux occurrences freudiennes d'un même geste et d'une même tournure verbale d'un texte à l'autre.

C'est seulement là, dans ce geste de détrôner les mères, et pour les dédommager de leur chute, qu'on fait les déesses-mères, qu'on fait les images - "Il est probable que les divinités maternelles sont apparues lors de la limitation du matriarcat en dédommagement des mères détrônées (*Zur Entschädigung der zurückgesetzten Mütter*)"¹: On fabrique les images des déesses-mères, qui ne sont donc plus les *Frauen*, les Dames, ce qu'on appelle en langage lacanien les "La Femme" ', celles qui sont depuis toujours daris la langue les Dames, les *Frauen*, les Maîtresses, etc. Déjà les maitresses ne sont plus les maitresses quand on en fait des deesses, quand on en fait des images. Car déjà les déesses se divisent, etc'est là qu'il y a un trou curieux dans le texte de FREUD, parce qu'en fait les déesses se divisent en déesses mères et en vierges, ou filles, qui ne sont plus neutralisées en *Madchen* (petites filles) : ce sont les **Magd**, les servantes - les servantes de la déesse. Ce que je veux vous signaler, c'est que ce terme de détrôner, ce geste de destitution qui s'applique à l'opération qu'effectuent les fils sur les mères, est le seul indice qui permettent de

¹ S. FREUD, *Moïse et le monothéisme*, traduction Anne BERMAN, Gallimard 1948, *Les essais* XXVI, p. 121. Réédition Idées NEF, p. 110. L'homme Moïse et la religion monothéiste, traduction Cornélius HEIM, Gallimard 1986, p. 171

recouper la série historico-mythique avec les textes sur la féminité. Dieu sait si les textes de FREUD sur la féminité font preuve d'une espèce de grossièreté forcée, d'impudeur gênée. Le seul point de recoupement précis, c'est ce verbe-là, à savoir que les mères sont détronées par les filles aussi, éjectées de leur place : "... la fillette est en proie à une violente lutte intérieure ; s'attribuant, pour ainsi dire, le rôle de sa mère maintenant détronée (das Mädchen gleichsam die Rolle der jetzt abgesetzten Mutter selbst aufnimmt), elle manifeste, par une réaction contre le plaisir que le clitoris lui permet d'éprouver, tout son mécontentement d'avoir un organe aussi médiocre"². Est-ce que cela signifierait que, à la différence des fils, les filles ne dédommagent pas les mères ? Que, cherchant à recréer le plaisir perdu plutôt que les images de la puissance déchue, elles ne se trouvent pas dès lors, en effet, dans la même relation au pouvoir ni à ses insignes ? Dans les deux cas pourtant, c'est le passage à la structure, le passage au patriarcat qui s'effectue. Mais le patriarcat, c'est quoi ? Le patriarcat n'est pas encore tout à fait le nom-du-père. Le patriarcat, FREUD le désigne sous le sceau d'une très belle formule dont on n'évalue pas à quel point nous l'avons réutilisée : ce sont les nouveaux pères. En fait, dans le monde où nous vivons, il n'y a que des nouveaux pères. Les nouveaux pères, ce sont ceux qui transmettent le matriarcat. Vous voyez que lorsqu'on réduit les choses à leur os, ce n'est pas tellement compliqué. Le père primitif a refilé son *mens* aux mères, qui déjà sont obligées d'en donner un bout, pour le coup un os, à l'animal, lequel os fait facilement un fétiche, c'est évident. Du coup, les fils sont libres de vaquer à leurs rêves, de fabriquer des images, de faire des déesses, des représentations. Dès qu'on fait les déesses, du même coup, les mères sont détronées. Vous voyez alors apparaître là un trou qu'il n'est pas très difficile de reconstituer : le trou, c'est qu'il y a bien un moment où les *filii* et les *tflliae* se donnent la main. Il faut bien qu'il y ait un moment où ils opèrent dans une certaine, sinon concertation, du moins concordance. Ensuite, on leur dit : Allez ! les garçons d'un côté, les filles de l'autre, séparez-vous, allez ! distinguez-vous ! Mais il y a bien un moment où ils fonctionnent ensemble, une concordance des temps dans la dématricisation - à moins que la discorde ne soit, en ce point même, déjà de règle. Mais alors, il faut démontrer en quoi.

Ensuite, les nouveaux pères. Ensuite viennent les nouveaux pères, le patriarcat, c'est à dire aussi les dieux, le polythéisme, les idées. La **filisidée** - la félicité des idées (la croyance à la paternité des idées). Pendant ce temps-là, pendant que les fils vaquent à leurs idées, les filles sont au temple à servir la déesse, elles sont encore vierges, elles ne vaquent pas. C'est là que nous touchons sans doute à un point crucial de nos problèmes de "société" - et d'association, de socialisation, entre la **filisidée** et la place des filles dans la cité. Pendant que les fils vaquent, elles ne vaquent pas, elles sont encore au temple, vierges ou vestales. Cela

² S. FREUD, Nouvelles conférences sur la psychanalyse, Traduction Anne BERMAN. Gallimard, 1956, Réédition Idées NRF, 1971. p. 156 C& FREUD, GW XV, p.155

ne veut pas dire qu'elles ne puissent emprunter quelque couloir secret pour communiquer avec les moinillons voisins et prendre quelque plaisir à la dérobee, elles n'en sont pas moins vierges, vestales de la déesse. Toute la présence, la force mytho-poétique, mytho-langagière de cette face des choses est tellement grande qu'on se demande comment FREUD a pu faire pour la passer sous silence, pour l'effacer sous la question anatomique, pour traiter la féminité simplement comme la question de la minoration clitoridienne. Fallait-il qu'il soit inféodé lui-même à "nos Damnes" - *unsere Damen* - le trio des *Frauen* de la psychanalyse : auquel il s'efforce de répondre dans ses articles successifs sur la féminité³

Il y a donc un échangeur, un point de transition, unemédiation. Une médiation qui est sans doute - c'est une hypothèse – ce moment presque, non pas sans trace, mais sans cerne, sans contour, moment "anémique" qui serait à proprement parler celui de la féminité, dont on voit bien alors en quel sens on peut dire qu'elle n'a pas de sexe, qu'elle n'est pas un sexe. Elle n'appartient en effet en propre ni aux mères ni aux femmes, ni aux filles ni aux garçons, mais elle est en quelque sorte le lieu d'échange. C'est le lieu où les mères détronées vont passer leur pouvoir, où les fils deviennent des nouveaux pères, où les filles, après avoir été un temps, vierges, vont devenir femmes. Il reste une question, que j'ai commencé à aborder dans mon dernier texte sur LACAN⁴, à savoir : bien sûr, on a une sorte de tresse, de chapelet avec toutes sortes de noms - les noms de la mère (les déesses), les noms des (nouveaux) pères, et, entre eux, tressés, tramés, les filles et les fils. Certes, des noms, on peut en créer des quantités, dès qu'on fait un tour d'oreille, c'est ce qu'on appelle des onomatopées. Ce n'est pas le nom du père. FREUD suggère que le nom du père serait le moment où le monothéisme reviendrait se boucler sur le père primitif. Autrement dit, ce serait le moment où toute la tresse parviendrait à se boucler sur elle-même. Ce qui est assez fantastique. Qu'est-ce que cela voudrait dire ? Est-ce que cela voudrait dire, selon une des formules d'Olivier Grignon tout à l'heure, que l'opération métaphorisante pourrait finir par se métaphoriser elle-même ? Que la métaphore paternelle pourrait, soit se métaphoriser complètement dans la féminité, soit métaphoriser complètement la féminité ? C'est évidemment là qu'on en arrive à une sorte d'absurdité ou d'impossibilité qui a été, en quelque manière, assumée historiquement par le monothéisme, comme limite - une limite dont tout le travail de FREUD, à la fin de sa vie, a été de montrer, de commencer à montrer l'existence et démontrer la nature pour en démontrer les effets.

Vous me direz que je n'ai pas parlé de la forclusion. Mais si ! Mais si, puisque tout cela, c'est de la structure. Bien sûr, on peut traduire toute cette généalogie dans des registres imaginatifs différents, dans des domaines d'application et d'illustration divers (disons de l'histoire mythique à l'anatomie). Mais il y a des points nodaux, des points de concepts. Or, à travers cette démonstration effectuée par

³ FREUD, GW XV, D. 140. Nouvelles conférences...

⁴ C. RABANT *L'onomaturge*, in "Esquisses psychanalytiques", n° 15, printemps 1991.0211-226

l'histoire du monothéisme, à la sortie de cette grande boucle, à l'extrémité de cette grande tresse auto-référente qui tente de rabouter la métaphore paternelle avec le père primitif, sur quoi débouchons-nous? Vraisemblablement, sur le problème que Joël SIPOS évoquait ce matin sous la forme de l'auto-désignation de quelque proto-sujet. Or, avec tout ce que je viens de développer rapidement devant, vous depuis une demi-heure, vous avez de quoi apercevoir suffisamment ce que j'ai derrière la tête à ce propos, à savoir que tout ce qui est du registre des noms - et vous voyez que cela va presque d'un bout à l'autre de la tresse - fonctionne dans le refoulement. Cela fait fonctionner le refoulement. Mais en même temps, la généalogie de la métaphore paternelle, ou sa transcription mythique, montre que cela ne suffit pas. Pourquoi ? Cela ne suffit pas, à cause de la *Verleugung*, à cause du fait qu'il y a de la *Verleugnung* originaire, redondante et répétitive. Donc, cela ne suffit pas, parce que - Olivier Grignon disait encore tout à l'heure que le symbolique était orienté : oui, c'est vrai, et en même temps, ce n'est pas vrai, puisqu'il est orienté simultanément à l'envers. Si vous considérez la manière dont Freud a construit son appareil psychique, c'est à dire le symbolique, vous voyez qu'il pose d'abord une orientation, et ensuite, lorsqu'il fait fonctionner son appareil, il montre que tout est fait pour qu'il fonctionne à l'envers, à rebrousse-poil. Le fonctionnement de cet appareil remonte vers la jouissance. Il est supposé nous faire décoller, grâce à ce qu'on appelle l'inconscient. L'inconscient, ce serait le décollement de la jouissance, l'envol vers la félisidée, la félicité du signifiant et de la signification. Mais en fait l'inconscient, dans l'appareil freudien, est une couche superficielle, une peau, un derme, bien qu'il ait passé son temps à oublier le reste. Par dessous, il y a des affaires qui ne sont pas du tout civilisées.

Et non seulement, elles ne sont pas civilisées, mais tout notre "appareil" symbolique est construit de manière à nous y faire retourner sans cesse, à nous faire retomber dans la nuit, anhistorique, référentielle. Je ne parle pas seulement des pulsions, mais des inscriptions sauvages, des graffitis illisibles, des graphes innommables, des griffures sans qualités dont nous sommes faits au fond de nous-mêmes. Les pulsions ne sont qu'une manière de tenter d'amener au jour, au cri, ces traces désespérées, de les fixer dans une manière de sens, d'entre-deux à partir de leur arrière-monde.

Je dirai pour terminer - car on m'a dit d'arrêter à sept heures, et cela me paraît une excellente chose - que la forclusion n'est pas univoque. Je laisserai de côté ici la question de la forclusion du nom du père, parce que ce serait trop compliqué pour ce soir, mais je dirai que ce qui touche à une forclusion qui s'approche de ce que Lacan a désigné comme "la forclusion du sens par le réel", constitue ni plus ni moins ce qui fait que nous avons quelque rapport avec un réel. Or, même à ce niveau-là, la forclusion est à double sens: à la fois, c'est, comme Olivier GRIGNON l'évoquait tout à l'heure, cette espèce de taquet qui fait que l'appareil ne revient quand même pas tout le temps en arrière, donc quelque chose qui fonctionne en couplage avec la *Bejahung*, c'est-à-dire avec le refoulement originaire.

Mais ce n'est pas que ça. Le refoulement originaire est, au mieux, une sorte de soupape, même si on ne passe pas identiquement dans les deux sens, le passage n'est pas clos, et heureusement, sinon il n'y aurait pas d'analystes ! Il n'y en a déjà pas beaucoup : à peine avons-nous la chance d'en attraper un petit bout, parfois, de ce qui fait un analyste ! Je crois que la forclusion c'est aussi ce qui fait que le bouclage n'a pas lieu, bien qu'il se tente. Et je vous laisserai, pour finir, rêver sur ce paradoxe : jusqu'à quel point les deux forclusions ne se rejoignent-elles pas ? Après tout, si la boucle ultime du nom du père se produisait, nous serions sans doute encore plus fous que nous ne le sommes - les mathématiques le démontrent. Il y a donc un certain écart, un certain impossible qui demeure et qui insiste à faire rater nos tentatives de bouclage. La légèreté du nom du père au regard de l'être nous renvoie sans doute, quoi que nous en ayons, à la nécessaire forclusion première, celle qui fait que nous sommes nés un jour du chaos pour naître au non-sens. Après tout, ce sont bien les psychotiques qui nous apprennent, à travers tous les ratés de leurs tentatives pour boucler la métaphore paternelle, à comprendre ce vers quoi nous tendons depuis les origines, et notamment à nous orienter sur cette plaque de la dématricisation, cette plaque naissante d'une féminité fugitive, où chacun prend comme il peut les sources de sa créativité et de son sexe, pères compris. Car dieu merci, oui, dieu merci, il y a quand même – quelques fils et quelques filles qui finissent, par - se rencontrer.

*

* *

SEANCE DE NUIT



J'ai choisi, ce soir dans un entre-deux, de me
faire entendre autrement, ce qui pourrait en être
de la transmission.

Vous allez entendre une musique, celle de Zinebo Smith
considérée comme le père du blues noir.

Par un pianiste de blues qui ne s'insère dans sa
filiation.

Sa technique, son phrasé, son obsession du thème répétitif,
son génie pianistique continuent à être étudiés et
questionnés.

Voilà pourquoi, ce morceau retransmis par un second
pianiste lui-même nommé par ses pairs "Pinetop" Perkins,
est la trame musicale sur laquelle j'ai composé le:

Blues du divan

Curieusement, personne jusqu'à ce jour n'a essayé de comprendre
pourquoi n'a jamais retranscrit les annotations dont Freud,
compulsivement, émaillait ses textes, lettres, manuscrits, carnets, ne
d'épicerie, factures diverses, voire maquettes de chemise, dans le
cas les plus extrêmes. C7 - Am - G7 - D7 - Fm.

Mais tout s'éclaircit quand dans une lettre à Flier, il évoque
avec émotion le souvenir d'une de ses Nanies, Rosetta Hui-
nora Américaine venue de Memphis Tennessee, jusqu'à
Freiberg pour y trouver un emploi de bonne d'enfant.

"Chaque soir, comme je tardais à m'endormir, la
Nanie me chantait la air de son pays boogie-woogie, gossyp
blues. Oh! Gee! Quand plus tard, j'annonçai à mes par-
ents mon intention de créer une formation de bluesmen, ce fut l'
effondrement. Ils me supplèrent de renoncer à mon projet. Cela
avait fait jagger les voisins. J'obtempérai, par pitié
filiale, mais la mort dans l'âme."

Bon saup, mais c'est bien sûr!

C7 = do septième

Am = les mineurs

La chaîne signifiante s'inscrit dans toute la puissance
sonore, roulant le rythme lancinant des accords de blues
dans la théorie freudienne.

"Absolument pas musicien". Superbe dénégation, dont on mes-
sure toute la portée... Surtout quand on apprend que
l'œuvre écrite de Freud se double d'une féconde
œuvre musicale tenue secrète jusqu'à présent, mais
dont on nous assure la parution prochaine.

Quand pourrons-nous entendre le merveilleux:

" Little Hans boogie-woogie "
le pétillant " Schrock Rag-Time "
ou le trouble et néanmoins glauque
" Irma's injection Blues " ?
Quant à nous, Jean-Luc et moi, nous sommes
les premiers à vous proposer ce soir le " Blues
de l'homme aux loupes "
Wolfman Blues

Wolf on blues -

Cent

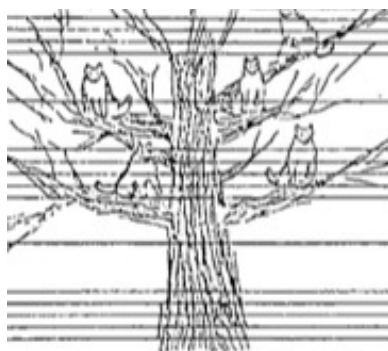
Handwritten musical score for "Wolf on blues" in 4/4 time. The score consists of 12 staves. The first staff has a "Cent" marking and a 4/4 time signature. The music is written in treble and bass clefs. Chords are indicated by letters (A, E, D, F, B) and some have superscripts (A⁷, E⁷, D⁷, F⁷, B⁷). There are various musical notations including eighth notes, quarter notes, and rests. The score ends with a double bar line and the word "Fin" written below it.



"Wolfman Blues"

Spoken:

You know, a long time ago
Somewhere in Austria, I guess
Lived a man called Sergei So and so
But he was famous the world over
By the name of Wolfman
When a kid, he saw something he didn't have to see,
You know, something crime-like, hard to tell what exactly
Something with his dad and sister
You know what I mean....
And the sub with that boy is that
His Mum told him he didn't see what he really saw
What would you feel if your Mum told you that
You didn't see what you really saw?
I wonder
Then he had a nightmare, with six white wolves
Big tailed ones, sitting on tree-branches
Not moving but looking at him, you know
Got his mind - how should I put it
Confused, yeah, that's the right term
So, he went to the shrink's you know
The most famous of them all. It was in Vienna
And it lasted something like five long years
Next, he went to see another shrink
A woman for a change
But the funniest thing is that he got money
From his shrinkers! Incredible! Every month!
A big lot of money, a big lot of dough
But I've been told his shrink number one
Never was the same again when he left him



He used to sit down and sing the blues
And now I'm gonna tell you what he said

(Sung)

You told me buddy
Your transfer for me was strong
Though you gave it up
I wonder why it went wrong
That's all right
I don't care a bag of beans, now
That's all right
But Lord, I've got the blues
I've got the Wolfman Blues

Went down to the alley
Thought I heard somebody moan
Went down to the alley
I heard somebody moan
Lawdy, I've got the blues
I've got the Wolfman Blues

You don't know, buddy
What your case meant to me
That strange dream of yours
Has changed my theory
But that's all right
It's time for me to write it down, now
That's all right
Oh! Lawd, I've got the blues
I've got the loony Wolfman Blues!

Nicole Bednarek
At piano Jean Luc Drim

EN REVENANT DE MARQUETTE

Chanson réaliste

(Texte en chtimi établi par Christian LELONG
Traduction en langue lacanienne : Daniel WEISS)

En en r'venant d'Marquette domino-minette domino-mino
En en r'venant d'Marquette domino
J'ai rencontré Toinette...
C'est un' sacrée Maguette...

Cette chanson réaliste nous raconte l'histoire d'un personnage qui en sortant de sa séance tombe en arrêt devant une image de nature à présentifier son Idéal et à mettre en jeu son fantasme...

Belles fesses et puis belle tête...

Le héros explique ici combien cette image est porteuse pour lui d'une profusion d'objets a....

J'lui d'mande de faire quequette...
J'lui dis qu'ce s'ra s'fiète....

Surmontant le fading et sa position de sujet barré, le personnage, tout à son enflure imaginaire, et plein de présomption, promet à son interlocutrice l'accès au plus de jouir....

Elle m'dit pourri, sale biète...
Et elle m'tire en languette...

Mais son interlocutrice cherchant hystériquement à maintenir le désir insatisfait, commence par se situer dans la non-réponse...

Elle commence à m'faire risette....

Cependant dans la logique du discours hystérique elle fait bientôt volte-face...

J'l'avos comme un'gayette...

Le personnage nous explique ici comment se met en application l'équation permettant de passer de moins phi à grand Phi...

Elle me l'prend din m'braguette...

Nous est décrit ici un acting relevant sans aucun doute de l'envie jalouse...

Me v'la en pleine cueillette...
J'craignos pour mes burettes....
J'etos bin din m'nassiette...

Il est soudain saisi d'une angoisse de castration, mais sa compagne ne cédant pas sur son désir, l'amène à faire l'épreuve de l'absence de rapport sexuel....

J'la ressors comme un'lavette....
Plus ptit qu'en alumette....

Notre personnage, en plein désêtre, fait ici l'épreuve de la chute du sujet supposé savoir....

Elle riot d'vir ma tiête...

Tout cela n'est cependant pas de nature à troubler outre mesure sa compagne qui s'emploie à dédramatiser la situation.

J'rinfile ma raspette....

Le voilà qui retrouve bientôt sa prestance narcissique....

M'v'la r'parti à Marquette....
J'vas d'voir payer layette....

Mis en demeure d'assumer la fonction paternelle il se sent dès lors étroitement concerné par la question de la filiation. Il s'empresse de s'inscrire au colloque le plus proche.

*
* *

DIMANCHE MATIN

Claude RABANT

" Je vous donne la règle du jeu, qui est très simple "

LA FILIATION DES ANALYSTES

TEXTES RÉDIGÉS ET ENVOYÉS AVANT LA TABLE RONDE

<><><><>

FILIATION LACANIENNE OU FILIATION TOUT COURT

Pour en finir une fois pour toutes avec la filiation

Iréna ANDRUCOVICI

Filiation en psychanalyse est un mot emprunté et qui répond à quelques exigences :

- la nomination et la validation de l'analyste
- l'autorisation de l'analyste
- en fait, la formation d'un analyste

L'histoire de l'être humain est une histoire de filiation : l'histoire des descendes de père en fils. Pour avoir une identité parmi les autres il faut une inscription dans cette histoire.

<>

FREUD a été son premier analysant et son appui extérieur (son point dans un espace analytique) n'a pas été un analyste mais un témoin : FLIESS. On ne discute pas la formation de FREUD parce que c'est lui qui a fondé la psychanalyse. La première génération d'analystes s'est formée à partir du moment où certains analysants de FREUD ont pris la psychanalyse à leur compte.

On dirait que Freud a provoqué chez eux. le désir d'analyste :

- il leur a transmis la découverte de l'inconscient ;

- il leur a transmis la possibilité d'un travail avec/sur l'inconscient.

FREUD n'a pas inventé le désir d'analyste. Si on prend l'histoire pour de vrai, les premiers futurs analystes ont eu des transferts très forts sur FREUD ; positifs ou négatifs, mais forts. Peut-être la conséquence la plus expressive de ce que ces transferts sont devenus est l'œuvre écrite par chacun au nom du père les descendants ont sublimé l'amour et la haine ; ils se sont autorisés à assumer leur désir d'analyste, c'est-à-dire la fonction paternelle.

<>

Dans le registre familial : le père donne son nom à son descendant.

Le père concret, si on parle de la filiation est (comme tout personnage dans une famille) un support qui soutient et manifeste à la fois un certain nombre de fantasmes, c'est en relation avec ses propres parents (père et mère), avec ses frères et sœurs, avec sa femme et ses enfants, qu'il soutient et qu'il manifeste ses fantasmes. Dans chaque famille les phantasmes de chacun circulent plus ou moins libres. et ils sont le produit d'une fantasmagorie de la famille.

L'idée d'un inconscient familial n'est pas si dépourvue de sens. Il y a un imaginaire de la famille, un imaginaire qui reste toujours actif, qui est presque incontrôlable, et c'est dans cette généalogie que l'individu est pris depuis sa naissance. L'enfant supporte la généalogie familiale fantasmagorie : il est à une place que les autres lui accordent, que cela lui convienne ou non. Il est obligé de l'accepter, surtout au début. D'habitude, les grands lui donnent la place la plus convenable pour eux. C'est comme cela que l'enfant est très vite encombré par l'imaginaire de la famille. Ce qui se joue ici ce sont les disponibilités transférentielles libres des uns envers les autres. Les déformations ou les formations symptomatiques viennent du fait que, dans le jeu des valences transférentielles libres, entre les places officiellement reconnues et les places intimement revendiquées il y a souvent une grande différence : la place enviable, soutenue par les contenus imaginaires, est beaucoup plus forte que la place de droit, conforme au cadre. Les descendants seront toujours concernés par les deux places et ils deviendront, à leur tour, le support et le transmetteur de cet héritage familial. Donc, à l'intérieur de la reconnaissance assignée, inscrite dans le cadre, il y a la transmission de la généalogie non-inscrite, non-assumée.

<>

Le père naturel devrait être capable, lui aussi, de soutenir la fonction paternelle, pour que la nomination ne soit pas seulement faite dans le concret formel mais aussi dans l'imaginaire : pour que quelqu'un se sente le fils ou le descendant d'un autre il faut que cet autre soit capable de soutenir la fonction paternelle (s'autoriser comme père : admettre la castration symbolique et résoudre la castration imaginaire).

<>

Qu'est-ce que cette affaire de généalogie donne dans la psychanalyse ? " Filiation psychanalytique " est une expression qui fait référence à la descendance des analystes, une descendance formatrice qui paraîtrait rassurante pour la pratique de la psychanalyse. Et normalement, la formation devrait assurer une pratique.

Nous sommes bien d'accord jusqu'à présent que le rôle du père est de nommer. Mais le père lui-même est supposé nommé par un autre père. La descendance de père en fils devient une descendance de père en père.

Le drame de la reconnaissance est double :

- de la part d'un père ;
- de la part de soi-même

<>

Des questions à poser :

- Qu'est-ce qu'elle assure, la filiation, quant à la formation des analystes ?
- Dans quelle mesure le fait d'avoir une filiation et pas une autre se manifeste dans les cures que mènent les analystes avec leurs analysants ?
- Est-ce qu'on peut parler du style d'un analyste en fonction de sa filiation ou, autrement formulé, est-ce que le style d'un analyste porte la marque de sa filiation ? (la filiation est-elle inscrite dans une spécificité du travail analytique ou bien, au-delà de la filiation, ce qui soutient une cure c'est ce qui se passe dans le transfert, en relation avec le désir de l'analyste ?
- Qu'est-ce qu'il transmet l'analyste, à son analysant (futur analyste) et qu'est-ce qu'elle devient, cette transmission du point de vue de la pratique analytique, c'est-à-dire de l'autorisation comme analyste ?
- Qu'est-ce qui se passe avec le désir de l'analyste à travers l'histoire de sa formation ?

<>

La formation de LACAN n'a pas du tout été classique. Et si LACAN a interrompu la filiation qu'est-ce que ça a donné :

- au niveau de la psychanalyse comme théorie ?
- au niveau de la pratique analytique ?

Au niveau de la théorie l'expression lacanienne a repris d'une manière choquante la théorie de FREUD. LACAN a compris et a découvert la psychanalyse. Il s'est placé au-delà de toute filiation possible pour lui à ce moment-là. Il s'est autorisé de lui-même comme si c'était lui la psychanalyse.

Alors, dans l'histoire de la filiation, comment se comporte-t-il le désir de l'analyste ? On dirait que LACAN s'est autorisé comme s'il descendait directement de FREUD. N'est-elle pas, cette position (toutes proportions gardées), la position de tout analysant qui deviendra analyste ?

Au niveau de la pratique il n'y a que la répétition de l'histoire : enchaînement de divans célèbres substitué à un autre enchaînement de divans célèbres ; les cures analytiques, y compris la formation des analystes, sont devenues très longues et l'autonomie du désir de l'analyste de plus en plus autorisée par ... quelqu'un d'autre.

<>

Au lieu de conclure (ou pour en finir une fois pour toutes avec la filiation) :

Le désir d'analyste est un désir qui implique, essentiellement, la position de fondateur. La position de fondateur revient à l'exercice de la fonction paternelle ce qui signifie : la séparation, la rupture, la référence. Pour que la filiation puisse se conserver il faut rompre avec la filiation. Pour assumer le nom du père il faut se dégager du père.

Le danger qui menace la filiation des analystes c'est de rester dans l'imaginaire de cette filiation (ne pas pouvoir se dégager de son maître ou rester bloqué dans le transfert, bloqué par le nom du père : LACAN, KLEIN etc.). L'agitation autour de la filiation a été créée par les analystes ; cette agitation est le symptôme d'une résistance de transfert. La tendance à éterniser les cures et la formation des analystes revient à une déformation du désir de l'analyste dans le sens d'une difficulté à assumer la fonction paternelle. En se prenant pour des jungiens, des lacaniens, des kleiniens et autres, les psychanalystes ont apporté de l'eau au moulin de la résistance envers la psychanalyse.

La formation d'un analyste c'est la découverte de la formation de son désir d'analyste : dégager ce désir de l'emprise de l'imaginaire et le rendre opérant comme fonction paternelle.

*

DÉ-FILIATION

Jean COOREN

L'origine n'est pas dans notre " passé ". Elle est devant nous, dans l'après-coup d'origines successives. L'origine est dans l'après-coup, dans le présent et dans le futur. Par la psychanalyse, l' on ne revient pas aux " origines " de la vie psychique, à jamais inaccessibles, mais l'on avance vers l'après-coup de son commencement. Car " Soi " n'a pas d'origine " pleine et entière et unique ", repérable en tant que telle dans le passé : "Soi" se conjugue surtout au futur, dans des filiations successives reconnues et déconstruites.

C'est par un balbutiement de paroles à tâtons, d'approximations successives, de tours répétitifs de spires, que le "Sujet" émergera dans la cure vers une certaine vérité de son passé recomposé, sur l'authenticité duquel il n'aura jamais aucune garantie (histoire remodelable à l'infini), certitudes intérieures, souvent vacillantes. Il émergera vers des origines multiples et véridiques, en tant que Sujet divisé reconnaissant cette division.

Si l'on métaphorise le chemin de la pensée et de la parole par une " fente " dont les pulsions exploreraient les bords, les limites, il est essentiel de noter que la finalité de la cure n'est pas de " s'enfoncer " toujours plus profondément dans la fente vers une origine hypothétique (comme la régression, les angoisses et défenses archaïques porteraient à le croire), mais " d'émerger " un peu à la fois de cette fente, de par la force du Désir, et dans un inventaire toujours à venir, vers une constitution diachronique soi-même, jamais totalement acquise ni close : l'exil est notre destin ...

Cette émergence définit progressivement un " axe " singulier fictif avec des points de repère (mots, phonèmes, lambeaux de phrase, souvenirs, rêves, tics de langage, actes manqués, passages à l'acte, somatisations, retours au symptôme ...). La précision et la régularité de ces retrouvailles ne constitueront jamais une preuve de la matérialité de cet axe, mais lui donneront une consistance opposable au doute du jugement réflexif. Elles seront aussi autant d'indices de filiations (cryptiques ou non) pour un "Je" en devenir.

" L'inconscient " est donc devant nous. Il s'explore dans la cure et par la vie. Il est filiatif par nature. Il s'invente à mesure, au sens où l'on " invente " un trésor. Il ne s'invente jamais à partir de rien ni de personne : cet inconscient est déjà constitué, on le découvre ; il parle ou il écrit. Mais ce " trésor " a la particularité d'être à la fois déjà constitué et extensif à l'infini de par la barre du refoulement

qui n'est la propriété de quiconque. L'origine, aussi, est dans ce rapport à établir avec l'inconscient à venir.

La vie est ce lieu où l'inconscient se déploie dans la répétition, souvent à notre insu, sans limites repérables, dès lors qu'il y a du Désir, c'est-à-dire en fait partout. Mais l'analyse est probablement le seul lieu où, par la rigueur des énoncés théoriques et du cadre, l'on se donne les moyens d'explorer l'intime de ce transfert, le Sexuel, afin de dénouer les impasses conflictuelles qui sont déjà elles-mêmes résistances organisées contre l'effacement du Sexuel par le mortifère, ou encore identifications "congelées " à déconstruire, y compris dans les mots eux-mêmes, dans les mots cryptés de la mère ou du père, dans le nom propre ...

A chaque séance d'analyse, théoriquement, les cartes sont redistribuées ; Dans cette partie, il importe que l'analyste ne devienne pour l'analysant ni un partenaire, ni un adversaire, qu'il laisse le joueur mener sa partie à son gré, à ses risques et périls, qu'il ne découvre les cartes de l'analysant que dans la mesure où celui-ci les lui montre. Alors, dans la cure, l'analyste et l'analysant reconnaissent par l biais du transfert, du cadre et de l'oreille, que ces cartes ont plusieurs faces dont certaines sont invisibles, et que ce sont ces faces-ci qui mènent le jeu et mènent la danse, dans une filiation interactive.

Si l'on admet que ces faces invisibles ne sont audibles que dans l'après-coup et par deux oreilles, celle de l'analyste et celle de l'analysant, que chacune de ces oreilles est elle-même constituée par une histoire en devenir, un savoir extensif, et une expérience, l'on conçoit combien il est urgent pour l'analyste de garder le silence afin de ne pas brouiller les fils du jeu, et quels risques il fait courir à l'analyse à chacune de ses interventions. A ce prix du silence se démasque dans la cure, dans un déroulement discontinu, une filiation complexe, dans sa texture et dans sa nature, où s'entremêlent paroles constitutives et "mots qui tuent", événements et traumatismes fonctionnant comme une écriture de la mémoire, regards successifs introduisant dans la vie comme autant de judas aux portes. Au prix de ce silence, l'exil intérieur permettra le dénouement de ces fils, la prise en compte des liens mortifères qui maintiennent un pouvoir imaginaire du père et de la mère, et le règlement de la dette symbolique dans l'émergence d'une Parole. L'origine est donc devant soi, et la filiation toujours en devenir de reconnaissance d'elle-même et de déconstitution. La pensée, dans son exigence de maîtrise, cherche toujours l'origine dans le passé révolu, alors que la parole et l'écriture l'inventent dans un futur permanent.

Dans la cure, il arrive toujours un moment où la partie s'immobilise, lorsque l'inconscient de l'analysant, par la force répétitive du transfert, pose l'analyste comme partenaire ou adversaire. Si l'analyste ne saisit pas l'opportunité de l'interprétation du transfert et si, dans le transfert, il se laisse installer comme "père" et/ou "mère" imaginaires ou réels, idéalisés et terrifiants, le pulsionnel de la pulsion, c'est-à-dire la pulsion de mort dans ses effets mortifères, s'empare du corpus mental de l'analyste qui choisit alors de sa place d'analyste et devient un lieu

identificatoire permanent dont l'analysant adopte regard, langage, théories, ceci définitivement ou dans l'attente (hypothétique) d'une autre cure. Aucune analyse, sans doute, n'échappe entièrement à ce risque, mais il y va de la "responsabilité" de l'analyste d'en limiter l'étendue en poussant l'analyse de son contre-transfert à travers cures personnelles, supervisions, séminaires théoriques et cliniques. Sinon se mettent en place des néo-filiations que langages et théories communes viendront conforter, l'analyste se complaisant dans une identification aux fils et aux filles qu'il a engendrés in situ et in petto.

Il est vrai que par FREUD s'est passé ce qui se passe aussi avec chaque théoricien. FREUD a déroulé devant lui une bande théorique inaugurale particulièrement originale et féconde. Mais, aux prises avec ses propres plages de surdité tenant à son histoire personnelle et à son refus d'engager une cure destituante, il a généré, notamment de son ombilic, une nouvelle descendance, confiant même par anticipation à des notaires internationaux le soin d'en assurer la légitimation et de confirmer l'usufruit de l'héritage. Le cadre mis en place et tout l'appareillage théorico-pratique ont eu un effet d'auto-engendrement identificatoire asséchant. Il y a lieu de considérer ce phénomène comme "pervers" et de sauvegarder dans la cure l'axe de créativité. L'origine de la psychanalyse est devant nous, dans une déconstruction de ces filiations qui sont nécessaires mais aussi aliénantes. Cette déconstruction devrait s'opérer dans la cure elle-même, du moins en partie, jusqu'à un certain point ; cette limite tenant à l'analysant, à l'analyste, à ce qui est propre à toute aventure humaine même de très longue durée et de qualité. Elle doit se faire aussi par une mise en communication de l'œuvre de FREUD avec son " Secret ".

La chance de la psychanalyse e s t devant nous, non pas dans une unification des théories, des langages, des pratiques, mais dans des opérations de "traduction" qui exposent à la fois l'auteur et Le "traducteur". Chaque bande théorique, si pertinente et originale soit-elle, doit livrer son secret, payer sa dette, supporter la différence, accepter la confrontation avec sa marge, y compris hors psychanalyse. C'est une chance supplémentaire pour découvrir ce que l'enfermement théorique recèle de notre propre clôture identificatoire.

<>

[Ce texte ne saurait préciser tout ce qu'il doit à des auteurs aussi différents que Freud, Lacan, Aulagnier, Bion, Winnicott, Granoff, Rosolato, Major, Torok ou Zaltzman ... mais aussi Derrida, Blanchot ... Ou même Joyce et Faulkner ! ... et bien d'autres encore, sans que chacun s'y reconnaisse, dans le clair-obscur de mes filiations : histoire de paroles et de silences, événementielle ou traumatique, rencontres inaugurales, analyses personnelles, supervisions, séminaires ... Ce texte est né de tout cela et a désormais sa vie propre. D'origines successives toujours au travail et toujours à déconstruire, dans un futur renouvelable. Quand serai(s)-je

donc né ? Qui m'a fait naître, et quand naîtraï-je encore ? Comment communiquer en moi ces auteurs-ci et les autres ? L'origine est aussi et toujours devant moi. La mort creuse in(dé)finiment devant soi l'espace de la vie. En rééditions successives.]

*

LA FILIATION N'EST-ELLE PAS UNE QUESTION QUI NOUS FAIT HORREUR ?

Françoise DELBARY

Soutenir que nous ne sommes pas du tout prêts à aborder la question de la filiation peut sembler relever du paradoxe, puisque ce colloque s'est constitué autour de cette question, et par son existence même semble bien témoigner que nous prenons acte de l'importance qu'elle doit avoir pour nous.

Pourtant, on peut penser que rien, par là, ne se prouve, et que c'est aussi la forme d'un colloque qui est inadéquate pour prendre vraiment au sérieux cette question. Il faudrait d'ailleurs nous interroger sur nos façons de " travailler ", et tout autant sur les thèmes que nous mettons à l'honneur. Par exemple : pourquoi l'émergence actuellement du problème de la filiation ?

L'enjeu de nos rencontres est loin d'être évident. Sans doute tient-il beaucoup plus à la nécessité de nous " donner du corps ", à l'institution même de la psychanalyse (voire à sa théâtralisation), qu'à l'objet même qui nous réunit : la filiation des analystes.

La filiation se prête bien sûr à des usages métaphoriques mais en tant qu'elle est d'abord, dans l'espace occidental " la descendance de père en fils en ligne directe " (définition du Littré), elle résonne sur le fond d'horreur et de meurtre qui spécifie la famille.

La famille constitue une sphère impossible, inhabitable. Elle est le lieu même du despotisme, et elle entrelace avec cruauté la vie et la mort. Son geste spécifique est le crime. Surtout les crimes qui ne laissent aucune trace visible au premier abord : le meurtre d'âme. Des tragédies grecques *au Totem et Tabou* de FREUD, tout est là pour ne pas nous faire oublier. Mais tout aussi bien l'histoire familiale des analysants, ou la nôtre propre, dans lesquelles vient toujours s'inscrire cette loi implacable : une mort pour une vie.

Il n'y a donc pas à nous étonner que la filiation puisse vraiment nous inspirer de l'effroi.

Détourner le regard, refouler la question et ses avatars sont les effets qu'on peut en attendre. Mais ce n'est pas tout. Il y a aussi les formations de compromis qui conduisent à en parler pour ne pas en parler ou pour viser à exténuer la question , de façon à " en finir une fois pour toutes avec la filiation "

Mais c'est précisément ce qui est impossible. Nous n'en finirons jamais avec elle, tout simplement parce qu'elle n'est pas à notre disposition, et que son insistance, sa pérennité montrent bien qu'elle excède les formes de nos décisions.

C'est aussi pourquoi toute " inscription " dans une filiation n'est jamais que la réponse singulière ou l'écho que nous apportons à l'inscription en nous, d'une filiation qui nous traverse et demeure longtemps inconnue.

Tout aussi vaines seraient l'illusion et la prétention de pouvoir réduire les formes d'horreur qu'elle comporte.

Alors, puisque horreur il y a et que celle-ci produit souvent l'éloignement, il s'agit peut-être de se laisser porter par ce mouvement, et de se laisser éloigner des profils les plus insupportables qu'elle peut avoir pris pour nous.

" Le regard éloigné ", tel serait le plus nécessaire dès lors que nous sommes aux prises avec la filiation. Non pas bien sûr pour quitter la question elle-même, mais seulement le champ dans lequel elle se présente d'abord.

Laisser nos points de repère les plus habituels FREUD, LACAN, son psychanalyste, s'effacer, devenir imperceptibles, cela nous permettrait de ne plus arrêter la recherche de nos antécédents et de constituer de plus vastes lignées.

C'est d'un ailleurs qu'il faudrait partir, nous expatrier en quelque sorte.

C'est dire que la filiation, si nous la laissons prendre l'ampleur 'elle exige, serait susceptible de mettre fin à nos pratiques les plus habituelles : faire défiler toute chose et toute forme de pensée devant le tribunal suprême de la psychanalyse, et tout passer à la moulinette des concepts fondamentaux de celle-ci.

Il n'y a rien à attendre, selon moi, d'un tel anéantissement de toute altérité, qui n'est que l'effet pervers d'une psychanalyse "appliquée". Seule peut en résulter le renforcement de notre résistance à la psychanalyse, pour reprendre une formulation de Serge LECLAIRE.

L'une de ses formes consistant précisément dans la production d'une métonymie imaginaire : prendre la partie qu'est la psychanalyse, pour le tout des questions et des voies que la vie nous impose.

Éloigner, déplacer notre regard aurait l'effet de transformer notre question initiale. Ce n'est plus la filiation des analystes ou entre analystes, mais la filiation de la psychanalyse elle-même qui s'imposerait comme essentielle ; essentielle parce qu'elle viendrait opérer un premier décentrement.

Au lieu de nous demander si nous sommes et comment, freudiens, lacaniens, etc. ce qui revient à faire de FREUD, LACAN (ou d'autres encore) des pères fondateurs, surgiraient les questions différentes de savoir de qui, et sur quels modes, FREUD et LACAN sont les fils. Et, questions annexes ; quels liens ils ont noué, et pourquoi, avec d'autres fils de leurs générations.

Sur ce dernier point, un exemple : l'alliance de la psychanalyse et du structuralisme ; le mariage de la version althusserienne du marxisme et de la psychanalyse, que nous ont-ils légué en héritage ?

A n'en pas douter au moins certaines défiances dont il y a bien des contreparties. Par exemple une approche réductrice de la problématique de l'interprétation ...

Mais porter plus loin la question de la filiation c'est aussi accepter de se demander à quelle place, dans l'histoire de cette petite partie du monde que nous appelons l'Occident, la psychanalyse vient se loger et aussi quelle fonction de répétition elle assure, pour nous les "tard-venus" ou comme on dit, " les modernes ".

Ces dernières questions sont celles même que Pierre LEGENDRE ne cesse d'affronter à partir du champ qui est le sien et sur les voies que lui ont ouvert les Canonistes.

Mais qu'avons-nous à faire avec les Canonistes et le droit romain, dont ils ont été les incroyables restaurateurs ?

Beaucoup plus que nous ne pourrions l'imaginer ! Car, aujourd'hui, à l'ère de la technique, nous sommes tous, pour une large part, héritiers en ligne directe des élaborations juridiques et politiques des Romains, puis des juristes théologiens du Moyen-Âge. Et tout simplement parce que le monde quotidien dans lequel nous vivons, le monde de l'industrie, de la communication et de la publicité trouve là son fondement et la source de son efficace.

Mais il y a une héritière privilégiée : la psychanalyse. Car c'est elle qui, aujourd'hui, est bien forcée de reprendre les questions indépassables qui se transmettent de génération en génération : qu'est-ce qui fait loi ? Qu'est-ce qu'un interprète ? Qu'est-ce qu'une institution ? Qu'est-ce qu'une image ? Qu'est-ce qu'un sexe ?

La rupture affichée par la psychanalyse à l'égard du cartésianisme (je pense là où je ne suis pas ; je ne suis pas là où je pense) n'abolit en rien la filiation de DESCARTES à FREUD et à LACAN. La présence même pour nous de la question du sujet (supposé " avoir " un corps) en est la marque la plus manifeste.

De même la rupture affichée par DESCARTES à l'égard de ses prédécesseurs, parmi lesquels ARISTOTE, ne l'empêche pas d'en être l'héritier privilégié, (et nous avec).

Cela démontre, une fois de plus, que la contestation, la rupture argumentée, sont un des modes privilégiés de la filiation.

Accepter de nous aventurer jusqu'à ce Moyen-Âge que la plupart du temps nous nous entêtons à rejeter, sous le prétexte (illusoire) de son irrationalisme, de sa religiosité, pourrait avoir l'heureux effet de nous aider à élucider tout spécialement la question de l'institution de la psychanalyse ; de moins nous effrayer de ses points de butée, et tout d'abord de ne pas la réduire à ces lieux de soins gérés par l'Etat, et qui sont eux aussi appelés " institutions ".

Il faudrait nous souhaiter l'audace de l'hétéroclite, et nous donner la liberté de procéder à d'inhabituels "montages".

Monter ensemble, par exemple, le *Séminaire sur les Psychoses*, ou *Malaise dans la civilisation* et *Les deux corps du Roi* de KANTOROWICZ (à la manière dont on a pu rassembler GENET et HEGEL).

Du coup, l'image nous apparaîtrait comme le texte qu'elle est, c'est-à-dire dans sa dimension symbolique ; et le corps des analysants que nous écoutons, comme le nôtre propre, dans leur rapport à une secrète gémellité et comme l'effet de montages complexes, qui sont inséparables des modes d'institutionnalité qui nous ont été transmis.

Ces questions me semblent venir faire incidence en un point particulièrement important, dans le champ de la psychanalyse : celui de la formation et au passage à l'exercice de l'analyse. En d'autres termes, incidence sur la question de savoir ce qui institue comme tel le psychanalyste.

Pour éviter les impasses d'une " validation " ou d'une " habilitation " officielle, il nous est devenu coutumier de penser et répéter : " l'analyste ne s'autorise que de lui-même".

Les difficultés de la formule ont, ces derniers temps, conduit à mettre l'accent sur ce que Lacan avait ajouté : "et de quelques autres ".

Mais cela suffit-il ?

La reprise mimétique de la formule, isolée des circonstances particulières qui l'avaient induite et en manifestaient la légitimité, est devenue caricaturale, et trop souvent elle est mise au service du fantasme d'auto-fondation et prétexte à n'importe quoi.

N'est-elle pas devenue aujourd'hui, le symptôme même de l'horreur que nous fait la filiation ?

Ce qui nous constitue " auteur " de l'acte que dans l'analyse, nous sommes amenés à poser, c'est autant les analysants que nous recevons, ceux qui les ont orientés vers nous, que l'institution du rituel particulier que constitue une séance, et tout ce que cette "scène" a auparavant rendu possible pour nous.

Peut-être alors serait-il préférable de laisser cet énoncé fameux dormir, et renoncer à faire usage du slogan qu'il est devenu.

A tel point que les indispensables distinctions entre le sujet et le moi qui en constituaient le ressort ne suffisent plus et qu'elles échouent à nous préserver d'une psychanalyse imaginaire qui a plus d'un tour dans son sac.

*

CAÏN ET ABEL : FILIATION ET RIVALITE FRATERNELLE

Jean-Loup POISSON-QUINTON

Ce texte remplace une intervention qui faute de place, n'a pu s'inscrire dans le déroulement du colloque. Les organisateurs m'ont demandé de maintenir ce texte, d'autant plus qu'il touche aussi à la problématique de la filiation des analystes, thème de la " table Ronde" de Dimanche matin.

L'histoire d'Abel et Cain n'est pas neutre pour moi. Elle s'inscrit en particulier dans mon histoire au Cercle freudien.

Lors des Journées sur la formation au Moulin d'Andé en mai 1986, j'avais écrit un texte sur la Fraternité reprenant une réflexion de Montrelay sur la nécessité pour le Cercle freudien d'analyser cette question.

Chose qui n'a pas été souhaitée en ce temps et qui est restée à la réponse que m'avait faite Jacques HASSOUN, à peu près en ces termes : la fraternité, c'est Abel et Caïn, c'est le meurtre du frère.

Depuis, je gardais en réserve cette " interprétation "

Je me garderai ici de parler des conséquences institutionnelles, des avatars de la " fraternité " au sein du C e r c l e freudien – que l'on sache seulement que cela reste pour moi un mode de lecture qui s'y passe. Que l'on sache aussi que le Cercle est peut-être la seule institution neo-lacanienne qui ait été créée hors le regard , hors la présence des analystes des membres fondateurs.

Ce qui m'a relancé du côté d'Abel et Cain, a été la rencontre avec des versions peu connues de ce mythe qui recoupaient mes préoccupations. J'avais travaillé sur le mythe de Lilith, il y a quelques années, ce qui m'avait familiarisé avec la Genèse.

Bien entendu, il n'est pas facile de faire " travailler " ce texte qui a longtemps été du domaine du Sacré dans notre culture et dont les commentaires sont si vastes.

L'exemple de FREUD, q u i a pu faire t r a v a i l l e r si bien la mythologie grecque alors qu'il a mis tant de temps à "s'attaquer" à la Bible - est là pour nous le rappeler.

Ce que je vais donc développer là est aussi à la mesure de mes difficultés et de mon ignorance.

HISTOIRES

Je ne vais pas vous répéter l'histoire d'Abel et de Caïn de la Bible. Je vous conseille de la lire - ou de la relire - dans la traduction de CHOURAQUI.

Entre autres versions, qui sont fort nombreuses et dont on peut trouver un résumé dans les "Mythes Hébreux" de Robert GRAVES, je vais vous conter celle-ci.

On dit que tout arriva par la faute de Lilith, la première femme qui refusa d'être la femme d'Adam et qui devint la rivale d'Eve. D'autres disent que c'est par l'intermédiaire de Samaël, l'archange déchu en Satan, " l'Ennemi ". Déguisé, il va voir Caïn, et il lui souffle - là aussi le souffle, mais ce n'est pas le même que celui qui donna la vie à Adam - il lui souffle le secret, ce qui était caché, " *Unheimlich* " caché au cœur même du texte de la Genèse - du récit de l'Eden : son père n'est pas Adam, mais Dieu lui-même, sous la forme du serpent et il lui rapporte l'exclamation d'Eve, son aveu " j'ai acquis un petit d'homme de Yahvé ". Il souffle, souffle sur la braise - car Caïn et Abel étaient dans la rivalité. Le partage de la Terre-Mère, le partage des femmes, le partage de l'amour de Dieu. Il voulait épouser sa sœur jumelle, qui était plus belle que la sœur jumelle d'Abel.

Contrairement à l'avis d'Adam, et dans le sacrifice à D i e u, ses offrandes avaient été rejetées et " ses faces en étaient tombées " et le feu de la passion le dévorait.

Alors, la révélation de Samaël rend littéralement fou. Il tue Abel et se présente à Dieu et l'appelle. Il l'appelle car Dieu n'était pas vraiment là, préoccupé qu'il était par le bordel que Samaël avait fait dans le monde du ciel et après les histoires que lui avaient faites Lilith, puis Eve qui lui avaient cassé sa baraque, son Eden.

Vraiment, le Monde n'était pas ce qu'il avait voulu et rêvé !

Et là, Dieu met un moment à comprendre ce que lui dit Cain :

- " j'ai fait ce que tu m'as demandé, j'ai accompli ma mission "

- " Qu'as-tu fait ? Où est ton frère Abel ? Du sol, la voix des sangs de ton frère clame vers moi ! "

Cain reprend conscience. L'horreur de son acte s'ouvre devant lui. Ce n'était pas la voix de Dieu qui lui avait demandé de donner un coup à Abel :

Mais il s'accroche, lui qui avait déjà blasphémé, " il n'y a ni loi, ni juge ".

Il répond " Suis-je le gardien de mon frère ? " Pourquoi celui qui voit toutes les créatures me demande-t-il cela, à moins d'avoir lui-même projeté ce meurtre ? Si tu n'avais pas préféré son offrande à la mienne je ne l'aurais pas envié.... M'as-tu seulement prévenu que si je le frappais, il mourrait. ? ".

Alors Dicu le maudit : " Maintenant, tu es honni plus que la glèbe dont la bouche a bécé pour prendre les sangs de ton frère ... Tu seras sur la terre, errant, mouvant "

Le fardeau de la faute, le poids de la culpabilité tombent sur Caïn. Mon tort est trop grand pour être porté ... Je me voilerai la face à toi ... celui qui me trouvera me tuera ". "Pas question " lui dit Dieu, et. il met un signe à Cain pour que ceux qui le trouvent ne le frappent pas.

Ce n'est qu'après beaucoup d'errances que Cain peut s'établir, pénétrer la femme qui lui était destinée, et devenir père.,.

COMMENTAIRES

Commençons par Abel

Dans ce passage, dans cette opération paternelle que l'on pourrait appeler le passage de l'enfant au fils (ou aussi de celui qui ne sait pas à celui qui n'est pas sans savoir), Abel reste sur le carreau. On peut noter que pour lui, il n'y a pas de Satan. Il n' y a que la Lumière de Yahvé, c'est son amour pour lui qui lui fait donner le plus beau sacrifice. Daniel DESTOMBES m'avait signalé, à ce propos, le récit de l'Enfant prodigue commenté par DOLTO : ce qui comptait pour cet enfant à devenir fils, en face de son frère aîné resté soumis au père, c'était l'amour pour le père. Peut-être, dans une exégèse catholique ...

Ici, c'est l'amour sans partage pour "Un" Père qui conduit Abel à sa perte, qui le fait retourner dans la "bouche" de la Mère, (ce qui n'est pas dans le " ventre de la Mère").

Il meurt et sans descendance - exit Abel ...

Le NON de Caïn

Contrairement à l'enfant qui aime, Cain, " L'enfant qui haine " l'enfant " caché " de Yahvé, déplace le " Un " mortifère - Yahvé et Adam, Yahvé et Satan. Il devient fils - Il pourra devenir père – à travers la folie, le meurtre, la culpabilité, enfin à travers la loi qu'il crée avec et contre son Père. " Yahvé " devient-il ainsi " Adonai ", Dieu-le-Père, après le Dieu-mère de l'Eden. Ce Dieu-père serait-il ainsi le représentant du Père primordial de l'Eden ? Du père-déjà-mort, de la partie déjà morte de Yahvé ? Du Père " moins-un-Père " rendu possible par la transgression d'Eve ?

Eden, Eden

Revenons un instant à ce "paradis", car c'est là que naît l'humain. Eve qui n'est encore que l'Isha-femelle provoque par son acte l'expulsion de l'Éden,

métaphore de la matrice originelle. Il fallait bien en sortir, j'ai du mal à y entendre un "péché". D'autant plus que vivre " côte à côte " éternellement avec Adam dont la seule passion était de nommer les choses (et comme le note LACAN, Yahvé s'était bien gardé de lui donner le Verbe !).

Et, pour en sortir - comme c'est bizarre, ça passe par la transgression (déjà Lilith ...).

On peut tout de même noter qu'il s'agit d'un interdit oral : " Tu ne mangeras pas ... ", que la conséquence de la transgression est le partage : vie et mort, et aussi le partage humain - animal : " Ta semence et la semence de la femme ne se mélangeront plus ", dit Yahvé au Serpent.

Séparations primordiales, accompagnées de l'interdit de retourner d'où l'on est sorti - comme du ventre de la Mère.

Enfin, cette promesse, plus que cette punition, faite à Isha : " tu enfanteras ... " Adam d'ailleurs en profite pour lui donner son nom " Hawa mère de toute vie " et ensuite la pénètre. Au sujet de l'Eden, on peut consulter les élaborations de Marie BALMARY - chapitre " En Eden ", in *Le Sacrifice interdit*.

Serpent

Je passe rapidement sur la thématique du serpent - phallus que l'on retrouve dans beaucoup de mythologies (à noter juste qu'on ne souligne guère que la signification première de Phallus n'est pas le pénis, mais le pénis en tant qu'il est en érection).

Ce serpent-là est celui qui provoque la parole - première parole de Isha - en tant qu'il provoque son désir et sa demande.

Qu'il soit représentant de Satan déjà ou Phallus clivé de Yahvé, ou l'entre-deux du Père - Mère (A) qui se dissocie, peu importe pour notre histoire. Ce que je voudrais souligner ici, c'est l'importance de l'aspect séducteur du serpent .

Il est courant de dire qu'en cas d'inceste entre un père et sa fille, le Père de la fonction paternelle " disparaît " . Horreur rejouée de l'opération paternelle.

C'est ce qui m'autorise à parler du Père " Moins-Un-Père " et c'est du côté du féminin qu'il apparaît ...

Il n'est pas impossible que l'on puisse raccrocher cela au mythe de la Horde primitive, et à des conséquences lacaniennes sur la sexualité. Question à piocher, et je ne doute pas qu'il y ait des savants pour y répondre ...

Voir

Pour en finir avec l'Eden, je souligne l'importance de la pulsion scopique dans ce processus séparateur. En effet quand Adam et Isha eurent "mangé", il est dit que leurs yeux se "dessillèrent" et qu'ils se virent nus, dans la honte de leur nudité.

Horreur de la différence des sexes ... Ils se regardaient nus, sans honte, maintenant ils se voient ... Effet de miroir pourrait-on penser. Stade du miroir, élaboré LACAN.

"L'image scopique est refoulante de l'image inconsciente du corps", a dit DOLTO.

Entendre

Mais il est question de Cain. Et là ce n'est plus le scopique qui est en jeu pour lui, c'est du côté de l'oreille que ça se passe. Et s'il est question de pulsion, c'est de pulsion invoquante qu'il s'agit.

Question qui n'a guère été "travaillée" me semble-t-il. Serait-ce que le signifiant "entendre" a trop de connotations du côté des analystes ?

Cain hallucine, donc il entend des voix. Chose banale chez les psychotiques me direz-vous. Jacques a dit : "Ce qui est forclos ...".

"Vérité, sœur de jouissance"

Nous y voilà, le réel.

Jacques a dit aussi "le fantasme protégé du réel", et "derrière le fantasme, la face grimaçante du réel".

Et justement, Cain n'y est pas encore dans le fantasme. Au réel de ses voix va répondre le réel de son acte, coïncé qu'il est entre Samael et Yahve.

Les psychotiques nous apprennent que l'hallucination est le réel d'une pénétration. Pénétration paternelle reprise toujours par le fantasme hystérique. Encore heureux s'il y a un trou pour ce trauma, trou de l'oseille ou d'ailleurs. Nous voici donc devant une autre jouissance horreur de l'opération "paternelle : trouer, faire trou. Car n'oublions pas la forclusion n'est pas une absence du symbolique, elle est une opération psychique où joue le symbolique.

Cette opération serait-elle la condition nécessaire pour que "pur" symbolique puisse faire du symbolique pour un sujet ? Pour que S1 puisse faire essaim ? Pour que puisse consister le registre imaginaire ?

Le psychotique y resterait-il bloqué parce qu'il ne pourrait se dégager de "l'Un-Père" primordial ? Ou encore, garder "Un-père" dans le registre du réel, n'est-

ce-pas le garder " vivant dans l'impossibilité de le mettre à mort ? De se protéger ainsi d'un autre réel plus menaçant, le mortifère dévorant du côté maternel ? Un Toi au moins dans la Maison du Père où il est enfermé ? Est-ce ce Père-là qui n'en finit pas de rester " vivant ", increvable, pour chacun de nous en tant qu'il nous " charge " de mission ?

Cain m'interroge ...

La Face cachée du Père

C'est pour le Meurtre , puis dans l'appel à Yahvé que Cain peut se reconnaître , dans l'horreur de la Faute, de sa faute. ... et non plus dans celle du Père, ce qui fait lien de filiation.

Car Cain " enfant " ne se reconnaît plus, " ses faces étaient tombées ", devant la Face de Yahvé qu'il refuse de reconnaître. Il ne savait littéralement plus.

Ce qu'il sait, et qui peut-être le sauve, c'est qu'il y a par Samaël ou d'autres Noms-du-Père, une autre face du Père, qui fait de l'ombre, voire des Ténèbres, ombres nécessaires pour que l'humain prenne racine dans la lumière de Yahvé.

Ce que FREUD a dénommé la Face cachée du Père.

Diaboliques

L'équivalence chrétienne démon = diable, nous a fait perdre de vue deux notions distinctes Le démon, c'est l'esprit, la voie intérieure, la racine pulsionnelle. Le diabolique, c'est ce qui désunit, sépare. Il rend compte de l'aspect contradictoire de la fonction paternelle, qui est à la fois de délier et de lier ou de re-lie.

Au diable donc notre culture réserve, ce qui serait la "mauvaise" part de la fonction paternelle : fonction séparatrice, mais prise du côté dit diabolique, qui renvoie à la Père-Version. Satan, c'est la part de Dieu qui tombe, chute sur terre.

Remarquons, par rapport à notre mythe, que la fonction de désunion du " souffle " de Samael ouvre toute grande la porte de l'hallucination. Nous sommes aussi habitués à analyser cette situation : ce que Cain entend, et c'est ce qu'il lui renvoie, c'est le désir inconscient de Yahvé.

S' é t r a n g e r

Il ne serait pas inintéressant de reprendre là la question du clivage de l'image paternelle, scindée par l'ambivalence infantile, couple de pères comme l'énonce FREUD dans *L'inquiétante étrangeté*, et qui fait pendant à l'image du double de l'autre sexe portant l'amour narcissique = son retour sous une forme étrangère marque l'" *Unheimlich* " .le familier refoulé sort de l'ombre sous la forme de l'étrangeté. inquiétant. Tabou narcissique, comme l'appellent certains. Évidemment, à revoir aussi ce qu'a fait LACAN de cette question-là.

D'autant plus que j'ai trouvé trace de Cain dans la question de l'identification (Séminaire sur le transfert) = détruire l'image de son incomplétude dans le miroir, pour le tout petit enfant, c'est avoir le geste de Cain : la main qui se tend vers la figure de son semblable est armée d'une pierre.

Les meurtres emboîtés

A propos du mythe, LACALN remarque que la vérité ne se supporte que dans le mi-dire, et qu'elle se montre dans une alternance de choses strictement opposées, qu'il faut faire tourner autour l'une de l'autre (*L'envers de la psychanalyse* - page 127).

J'en arrive donc à ma conclusion.

Le meurtre du frère et en tant qu'il est peut-être le meurtre du double, et son renvoi au maternel, contient en puissance deux meurtres strictement opposés

Si je tourne la boîte d'un quart de tour, apparaît le meurtre du Père. Désir inconscient du Fils, meurtre du Frère à la place du Père, c'est élémentaire, mon cher Watson ...

Mais le quart de tour opposé est moins évident = meurtre du Fils en l'occurrence Abel. C'est ce que la suite de l'histoire biblique s'emploie à montrer, ne serait-ce que dans le sacrifice d'Abraham, et à la version catholique du Christ.

J'en reste là, en soulignant tout de même qu'il n'y a pas d'équivalent entre Meurtre du Père et Meurtre du Fils : ils sont littéralement à l'opposé.

"Alors, mon f r è r e ... "

*

NOTES POUR LA TABLE RONDE*

La Psychanalyse nous apprend que la défaillance du père fait trou dans le symbolique. Au point que l'arrimage du sujet peut être compromis, ça repart à l'origine.

La défaillance du père, nous connaissons, c'est celle de LACAN à la fin de sa vie. Michel FENNETAUX en fait une analyse dans *La Psychanalyse, Chemin des Lumières*. LACAN serait venu pour toute une génération d'analystes, combler le trou qu'à constituer la défaillance de la génération des Pères pour les « Enfants de la Guerre », dans l'illusion.

Cette illusion tombée, les " charmes " rompus, pour une partie des « enfants » (faut-il dire Fils / Fille) de LACAN, il semble que ce soit reparti à l'origine.

A l'origine, était aussi la Fraternité.

Je vous renvoie à E. ROUDINESCO, dans sa description du 1er groupe d'analystes autour de FREUD. Le cercle du mercredi soir, le premier cartel, qui fonctionnera jusqu'à la fondation de la première « Société » où FREUD occupera dans l'ambivalence la position du " Maître ", de Père fondateur des fonctions paternelles dont il essaiera de charger les uns et les autres de ses « Frères », ou de ses « Fils », distribuant les droits d'ainesse, se destituant lui-même pour mieux instituer etc.

A ce sujet on peut aussi consulter le livre de P. SABOURIN sur FERENCZI, et sa place de Fils - Père. La Fraternité peut tenir un moment, elle met de l'ordre après le meurtre du père. Au loin FLIESS, puis FREUD, plus près LACAN.

Comme dans le mythe Freudien, les frères inventent l'ordre de la loi autour de l'interdit de l'inceste et de l'interdit du meurtre. L'échange fonctionne (corps de femme, corps du discours et de la théorie) dans une circulation non conflictuelle, dans la sublimation homosexuelle.

Évidemment cette thématique horizontale nourrie symboliquement du père mort et de ses restes ne dure qu'un temps, jusqu'à ce que la problématique verticale de la paternité se pose.

C'est en tant que le problème de la transmission, de la formation, de la reproduction des analystes se pose que la fraternité éclate et devient meurtrière. Chaque « frère », au nom de la filiation, au nom du père, qui là redevient non seulement imaginaire, mais réel, argue de la demande des enfants à être reconnus,

* Par un malencontreux concours de circonstances, le nom de l'auteur de ces notes n'a pas pu être retrouvé [note de la rédaction]

à devenir Fils ou Fille pour remettre en cause le partage de la fratrie, et remettre la cruauté au goût du jour.

Freud à cette curieuse phrase pour dire cette thématique : « *Le rapport du fils au père est réel, le tuer, le châtrer, ce sont là des événements qui ont eu lieu; par contre le rapport du père au fils relève du fantasme* ».

Et c'est reparti pour un tour...

*

FILIATION, TRANSFERT. PERE-VERSION

Daniel WEISS

Dans notre discipline, un maître se reconnaît au pouvoir particulier que possèdent certains de ses énoncés et qui consiste à produire de l'embarras. C'est cet embarras - cette dette si l'on préfère - qui invite les élèves à la lecture (la leur). et, dans le meilleur des cas. à l'invention. Quant à savoir si. se choisissant des maîtres, l'analyste s'inscrit de ce fait même dans une filiation. c'est une tout autre affaire...

Pour ce qui est de nous mettre dans l'embarras, LACAN avec son " L'analyste ne saurait s'autoriser que de lui-même ... et de quelques autres a, il faut le reconnaître. bien réussi. Une manière de poser le problème qui nous intéresse. serait de nous demander si les " quelques autres " dont je m'autorise - dans la mesure où cela m'arrive - constituent par là-même, pour moi une " filiation analytique ". C'est, comme il se doit " de biais " que cette question peut être abordée ; ici par un détour rapide du côté de la pratique ordinaire.



Il serait peut-être intéressant d'user du concept de filiation comme d'une " clé " permettant la lecture de ce qui se déroule dans une analyse (plutôt d'ailleurs la re-lecture) : considérer l'inscription dans la filiation comme un point de bascule essentiel, enjeu tout à fait crucial d'une cure. On trouvera une confirmation de ce point de vue dans ce qui s'observe fréquemment aux premiers temps du processus : l'effet apaisant, libérateur, produit chez un analysant lorsque celui-ci reconstruit sa généalogie familiale ...

Il s'agit par là, renonçant à ce que l'on pourrait nommer " un état d'enfant " d'accéder à une place. une place de fils. Dans chaque demande d'analyse, pourrait se lire, me semble-t-il, un tel souhait, informulé, et bien sûr le plus ambivalent qui soit, souhait de passer de l'enfant au fils. Ne vient-on pas à l'analyse poussé par ce qui, non subjectivé en soi, relève du toujours enfant, du non encore fils, c'est-à-dire du non encore inscrit dans une filiation instituée ? N'est-ce pas ainsi qu'il faut interpréter le vœu, si souvent entendu - peut-être toujours présent - souhait de naître enfin ! chez celui qui, enfanté, est encore pour une part au moins. en attente d'engendrement ?

Opposer ainsi l'état d'enfant à la place de fils c'est, bien sûr, opposer le représentant narcissique immortel dont nous parle FREUD (thème amplifié par LECLAIRE) au sujet, en tant qu'il est inscrit dans l'ordre symbolique, soumis à la dette et promis à la mort. Il y a cependant lieu de tempérer le caractère tranché de cette opposition, de préciser que dans la plupart des cas ceux qui viennent nous

voir ont déjà, pour une part, eu accès à la place de fils : ce qui fait leur plainte c'est ce qui, dans cette opération, est resté en suspens, en souffrance.

Les avatars dans la vie de tout un chacun, de ce passage difficile, parfois impossible, à une place de fils de " l'un ou l'autre sexe " (je laisse de côté ce " l'un ou l'autre ... ", qui fait l'objet d'un autre débat), seraient à développer, à commenter et à illustrer. La question à poser est celle des conditions requises, et ordinairement plus ou moins opérantes, pour que se produise effectivement ce passage. Celui-ci n'est possible qu'à une condition, absolument nécessaire : que la place de fils soit cédée par ceux qui précèdent immédiatement dans la lignée, les parents. Mais cette cession ne peut se produire que si eux-mêmes sont en mesure de venir occuper une place de fils. La place que l'on cède est celle-là même à laquelle on accède. Rien là qui doive nous étonner. Du point de vue de la filiation symbolique, celui qui transmet effectivement le Nom-du-Père est un fils. Être fils c'est être dépositaire du pouvoir nommant du Nom-du-Père, mais sans aucun droit de propriété.

Il y aurait lieu, parallèlement, de s'interroger sur ce qui empêche, ou qui du moins gêne le passage. Si l'accès à une place de fils est ouvert par un (ou des) fils, ce qui, à la génération des parents, ferme cet accès, ce qui assure cet état *d'enfant non fils*, c'est, on l'aura deviné, UN Père. On pensera, bien entendu, au cas du président SCHREBER en tant qu'il montre ce qui arrive quand l'accès à une place de fils est rendu radicalement impossible par un père qui " se prend pour le Père ". Mais peut-être n'est-ce là qu'un exemple extrême. Chacun ne doit-il pas se débattre avec ce qui, à la génération précédente, résiste à céder la place ? Là où il se refuse à céder la place, un parent produit, en une duplication imaginaire (auto-enfantement plutôt qu'auto-engendrement) de l'enfant, chez celui (ou celle) qu'il a la charge de faire accéder à une place de fils. Il le fait en donnant de la présence au Père, c'est-à-dire en donnant un contenu positif à ce qui n'est, au départ, que séparation, absence, pure négativité.

On notera au passage que cette part " a-filiative " elle aussi se transmet. ce que nos analysants n'ignorent pas : la demande, si souvent entendue, de ne pas " faire comme ", de ne pas " reproduire " avec ses enfants ce que l'on a connu soi-même, relève de ce savoir. Et ce n'est pas sans désagrément que chacun se surprend à avoir avec ses enfants des exigences analogues à celles dont il a été l'objet et dont il ne cesse de se plaindre. On ne sera pas surpris de ce que cette transmission s'opère ici à la manière d'une " inclusion étrangère " échappant à la subjectivation, comme un énoncé du Surmoi, noyau autour duquel l'image du Père viendra se constituer.

Resteraient à développer les raisons pour lesquelles cette présence qui s'oppose à l'inscription dans une filiation instituée est désignée comme Père, " Père de l'un ou l'autre sexe " serait-on tenté d'ajouter. Disons, pour aller vite que c'est parce qu'elle se pose toujours comme incarnation de l'instance dont dépend une nomination, et surtout parce que celui (ou celle) qui vient - ne fût-ce

qu'occasionnellement - au nom de ce qu'il vit comme une pseudo-filiation " dépendant de sa juridiction " et qu'il serait en son pouvoir d'assurer. *Faire le père* (au double sens de " fabriquer " et de " se prendre pour ") c'est chercher à faire jouer à l'étage individuel, une incarnation personnifiée, concrète, et positivée de la " négativité séparatrice " qui à l'étage institutionnel de la filiation joue dans le registre d'un discours fictif, représenté mythiquement (J'emprunte cette présentation de la filiation en deux étages - comme bien d'autres formulations, ou reformulations - à Pierre LEGENDRE) . On assiste ici à la conjonction de deux catégories distinctes, situées en principe à des échelons différents mais qui, en l'occurrence se télescopent. C'est l'échec d'une transmission au niveau familial qui produit cette présence incarnée.



On pourrait ainsi que je l'avais en commençant, considérer le parcours d'une analyse comme celui, plus ou moins accidenté, qui, de l'état d'enfant, mène à une place de fils. Ce parcours, ne s'accomplit pas sans que les figures qui ont donné lieu à l'imposition du Père ne perdent de leur consistance. Est-ce cela qui explique la " réconciliation " avec les parents fréquemment observée au cours des analyses, et qui en marque un temps privilégié ?

Cependant cette perte de consistance qui se produit à la mesure de l'assomption de la filiation symbolique, ne signifie pas pour autant que l'analysant en a nécessairement terminé avec la figure du père. Dans un certain nombre de cas celle-ci sera allé trouver refuge là d'où il n'est pas si facile de la déloger. Loin qu'elle ait disparu, elle aura seulement été ... transférée. L'inscription dans la filiation instituée ne se fait jamais intégralement, en quoi nous sommes condamnés à la *père-version*

Ce qui, en chacun, se refuse à cette inscription, n'est-ce pas cela même qui résiste à la terminaison de l'analyse ? La difficulté à se passer du Père, à s'en passer après s'en être servi - si l'on me permet de paraphraser ainsi LACAN – ne s'incarne-t-elle pas dans ce qui apparaît comme *reste transférentiel* difficile, voire impossible à analyser ? Il est un certain nombre de situations cliniques où cela s'illustre avec une particulière netteté. On peut se demander si, dans ces situations où le transfert " positif " (mais faut-il vraiment le désigner ainsi ?) résiste à l'analyse, il ne s'agit pas de préserver de toute atteinte ce *état d'enfant* en maintenant et confortant *du Père*. Mais ce que dévoilent sans ambiguïtés certaines cures, ne se laisse-t-il pas deviner dans tous les cas ? : la persistance, quoi qu'il arrive, d'une *Père-version transférentielle résiduelle*, lien de dépendance à une image de toute éternité increvable. Increvable parce que déjà morte comme le dit SAFOUAN (cf. " La figure du père idéal " in *Études sur l'Œdipe*), ou increvable parce qu'effet de ce qui n'est jamais advenu à la naissance, effet de l'impossible à engendrer.

FREUD considérerait sans ambages le transfert paternel comme étant, pour la poursuite de l'analyse et pour la persistance de ses effets, un facteur favorable,

et donc à favoriser. Nombreux sont d'ailleurs dans son œuvre les passages où il identifie transfert paternel et transfert positif, on ne saurait trop revenir sur ce point ... afin de le discuter. Posant cette question, serait-ce avec FREUD, on se doit de souligner, si besoin en était, que si l'on parle d'une présence du Père comme résistance à l'analyse, cette dernière est, comme de juste, à mettre en évidence d'abord et avant tout du côté de l'analyste.



Prendre appui. là où il est question de " la filiation des analystes " sur le conflit entre *place de fils* cédée par un fils et *état d'enfant* maintenant le Père, se demander de quelle façon ce conflit joue dans l'espace même de la cure, c'est poser les questions dans une perspective qui se laisse aisément deviner et que l'on pourrait brièvement résumer ainsi : notre ardeur filiative et affiliative ne témoigne-t-elle pas de ce qui, chez nous comme chez tout un chacun, fait précisément obstacle à l'inscription dans la filiation instituée ?

Quel que soit le registre auquel on se réfère : filiation freudienne [= inscription dans la perspective ouverte par la (re)découverte de l'inconscient), affiliation référentielle (prédilection pour telle ou telle théorie). ou généalogie du parcours [inscription dans la " lignée " de tel ou tel(s) - analyste(s), contrôleur(s), maître(s)] on ne peut que se demander pourquoi c'est si spontanément la filiation qui se propose. et qui s'impose comme concept de référence. S'agit-il seulement d'une analogie, d'une métaphore ? Quand bien même cela serait quel est le gain de sens créé par cette métaphore-là ?

L'organisation en une filiation d'une succession d'individus, exige, et donc implique. l'existence d'une référence ayant pour fonction de fonder et de légitimer cet ordre, peut-être faut-il dire de l'instituer. Parler de filiation des analystes n'est-ce pas inférer l'existence pour ceux-ci, d'une référence qui fonde et qui légitime ? N'est-ce pas très précisément le gain qu'il s'agit d'obtenir par l'usage de ce concept ?

Il n'est, dès lors, pas très compliqué de comprendre pourquoi nous sommes à ce point en mal de filiation. N'est-il pas, en effet, intenable de n'être légitimé que par le seul transfert ? N'est-ce pas, entre autres choses, ce qui fait de l'analyse un métier impossible, pour autant que ce transfert est destiné à être analysé (autrement dit qu'est destinée à être sciée la branche sur laquelle l'analyste assoit sa légitimité) ? Croire en l'existence d'une filiation des analystes, quel qu'en soit le mode, c'est inférer l'existence d'un lieu légitimant et nommant, c'est-à-dire, on l'aura compris, en rajouter du côté du sujet-supposé-savoir, autre manière d'énoncer ce que j'évoquais plus haut à propos du Père en tant qu'il est transféré). Cette croyance contribue à renforcer les résistances à l'analyse du transfert, à l'analyse du transfert ... à la psychanalyse, par exemple.

L'investissement de la " filiation analytique " procède sans doute, chez chacun de nous d'une résistance à l'inscription filiative effective, elle fonctionne

comme un " roman familial " ; cette résistance est peut-être une des modalités de ce qui s'oppose, toujours, au passage de l'analysant à l'analyste.

On pourrait d'ailleurs, à ce sujet s'attarder quelques instants sur la facilité avec laquelle nous recourons à l'emploi des noms propres. L'adjectivation d'un patronyme, et son écriture sans majuscule (freudien, kleinien, lacanien etc.), ne relève pas forcément du passage au " signifiant quelconque " dont parle LACAN. L'usage qui consiste à adopter le patronyme d'un autre, patronyme sous l'égide duquel s'organise un lien (une *Religio* ?) procède plutôt du désir de se faire " nommer par " : nommer et légitimer, en donnant nom et consistance au lieu nommant. Pour en rester au premier registre évoqué plus haut, celui qui apparaît comme le moins contestable, on peut se demander si le dire freudien, ce n'est pas, aussi chercher à se faire nommer par FREUD. *Se faire nommer par ...* ce n'est pas la même chose que ce qui est censé se produire dans une analyse : renommer l'inconscient.

Reste la question essentielle : dans quelle mesure est-il possible de se passer de la filiation, s'il s'agit de parler de ce qui organise la succession des analystes. Du prix de quelle invention, encore à faire, cette économie sera-t-elle à payer ? Sommes-nous en mesure de nommer autrement cette succession, ou doit-on se rendre aux raisons de FERENCZI - celui que LACAN désignait justement comme " fils-père " - lorsqu'il affirmait au congrès de Nüremberg en 1910 :

... L'homme ne peut guère échapper à ses caractéristiques familiales ... il finit toujours par rétablir l'ordre ancien ... Une preuve parmi d'autres en est fournie par la régularité avec laquelle même nous, analystes sauvages et inorganisés, condensons dans nos rêves la figure paternelle avec celle de notre chef spirituel ... Il semble donc que nous ferions violence à la nature humaine si, au nom de la liberté, nous voulions à tout prix éviter l'organisation familiale ...

Sommes-nous, " par nature ", condamnés à " l'ordre ancien " ?

*

LA FILIATION DES ANALYSTES

Table ronde

(I. ANDRUCOVICI, J. COOREN, F. DELBARY.

J-L. POISSON-QUINTON, D. WEISS)

Coordination : C. RABANT

Claude RABANT : Je vous donne la règle du jeu qui est très simple : les personnes qui sont ici et qui participent à cette table ronde vous ont communiqué des petits arguments, ou, dans certains cas, des textes un peu développés. Donc on peut faire fond de cette lecture que vous avez des textes. Chacun va reprendre l'angle vif de sa question, mais en l'adressant sous forme de question à l'un des autres participants de cette table ronde de manière à ce qu'il y ait une sorte de dialogue, sinon de dialectique. D'autre part vous êtes conviés à intervenir dès que vous voulez. Les interruptions sont aussi bienvenues de votre part.

Comme hier nous avons déjà fait un " pré-tour " de table, nous avons déjà un peu imaginé un ordre d'entrée en scène et c'est donc Iréna ANDRUCOVICI qui va ouvrir le feu si elle veut bien

Iréna ANDRUCOVICI : En laissant de côté toute histoire généalogique, je voudrais reprendre quelques questions que j'ai dégagées ou que j'ai essayé de dégager de cette histoire de filiation en ce qui concerne la filiation des analystes, et surtout la formation des analystes : peut-être aussi l'influence et la manière dont la filiation des analystes vient marquer leur formation.

Les questions que j'aimerais que l'on discute, et que l'on a beaucoup discutées dans les séances de préparation pour ce colloque sont les suivantes :

- Qu'est-ce qu'assure la filiation quant à la formation des analystes ?
- Dans quelle mesure le fait d'avoir une filiation plutôt qu'une autre se manifeste dans les cures que les analystes mènent avec leurs analysants ?
- Est-ce qu'on peut parler du style d'un analyste en fonction de sa filiation ? Ou, autrement formulé, est-ce que le style d'un analyste porte la marque de sa filiation ? La filiation est-elle inscrite dans une spécificité du travail analytique ou bien au-delà de la filiation, ce qui soutient une cure c'est ce qui se passe dans le transfert en relation avec le désir de l'analyste ?
- Qu'est-ce que l'analyste transmet à son analysant (futur analyste) et que devient cette transmission du point de vue de la pratique analytique, c'est-à-dire de l'autorisation comme analyste ?

- Qu'est-ce qui se passe avec le désir de l'analyste à travers l'histoire de sa formation et à travers l'histoire de sa filiation ?

Quand j' i essayé de résumer ce qui est mon point de vue sur la question je l'ai intitulé : " au lieu de conclure. ou pour en finir une fois pour toutes avec la filiation " Cette dernière expression ne m'appartient pas, je l'ai empruntée à Woody ALLEN, parce que j'ai senti la nécessité de mettre cette affaire de filiation dans une perspective un peu ironique, donc de se dégager un peu de cette affaire de filiation dont on parle beaucoup au cours des séances et dans les groupes d'analystes. Je me suis dit :

- Que le désir de l'analyste est un désir qui implique essentiellement la position du fondateur,
- Que la position de fondateur, cela revient à l'exercice de la fonction paternelle, ce qui signifie principalement la séparation, la rupture et la référence.
- Que pour que la filiation puisse se conserver, il faut rompre avec la filiation.
- Que pour assumer le Nom-du-père.il faut se dégager d'abord du père, pour s'engager au nom du père il faut se dégager du père.
- Et qu'il y a. me semble-t-il, un danger qui menace la filiation des analystes, c'est de rester dans l'imaginaire de cette filiation. Il me semble qu'un certain renforcement de l'imaginaire de la lignée transforme l'institution de la filiation en une "clinique de la filiation " , et que ça marque la formation des analystes. Donc ne pas pouvoir se dégager de son maître ou rester bloqué dans le transfert, bloqué par le nom du père : LACAN. KLEIN, ou quelques autres, ça a pour conséquence une déformation dans la filiation.

Il me semble aussi que l'agitation autour de la question de la filiation a été créée par les analystes et c'est le symptôme d'une résistance de transfert, résistance de transfert qui est restée irrésolue chez les analystes. La tendance à éterniser les cures et la formation des analystes revient à une déformation du désir des analystes dans le sens d'une difficulté à assumer et à exercer la fonction paternelle. En se prenant pour des jungiens, kleiniens, des lacaniens et d'autres, les psychanalystes ont apporté de l'eau au moulin de la résistance à la psychanalyse. En fin de compte, la formation d'un analyste et la formation de son désir d'analyste, cela signifie dégager le désir de l'analyste de l'emprise de l'imaginaire .et le rendre opérant, comme fonction paternelle. Il me semble encore que l'état actuel de la psychanalyse est assez touché par le renforcement de l'imaginaire de la lignée.

On a encore discuté la question de savoir si la filiation des analystes reproduit le modèle familial, et à partir de là on s'est amusé dans un groupe de travail où quelqu'un présentait la situation tragi-comique suivante : il s'agissait du fils ou du petit-fils d'un grand industriel, et à la fin Daniel WEISS disait que dans la

logique de l'héritage les choses se passent comme ça : la première génération fait la fortune, la deuxième l'entretient, et la troisième la dilapide. Et moi, en reprenant ce qu'ilavançait, j'ai dit que chez les analystes c'était pareil, et on s'est arrêté l a-dessus.

Pascale HASSOUN : Et à quelle génération sommes-nous ?

Iréna ANDRUCOVICI : Et bien à la troisième. Enfin vous êtes à la troisième. Moi je ne sais pas, je suis encore dans la sauvagerie ...

Claude RABANT : Et à la quatrième on recommence ?

Mireille FAIVRE : Mais, sur quoi te fondes-tu pour dire que nous sommes dans la dépense ?

Iréna ANDRUCOVICI : Et bien dans le renforcement de l'imaginaire de la lignée, dans la distance qui nous éloigne des origines et d'une certaine authenticité de la pratique. Dans le cas de l'interrogation sur nous-mêmes, dans une certaine errance en ce qui concerne la filiation, le transfert la question de la façon dont la filiation a été institutionnalisée, et de ce qu'a produit l'institutionnalisation de cette filiation. J'ai l'impression que les enjeux ont un peu glissé ...

Daniel WEISS : Si on veut continuer cette discussion, il me semble que la question à se poser est la suivante : jusqu'à quel point est-il fondé que nous utilisions cette analogie ? Jusqu'à quel point est-il fondé que nous parlions de " génération " ?

Si nous utilisons cette analogie-là - et peut-être est-ce plus qu'une analogie e d'ailleurs, il y a là quelque chose que nous pourrions discuter – alors effectivement, on risque tout à fait d'être dans cette logique de : " À la première on crée quelque chose. à la deuxième on essaye de maintenir, et à la troisième on dilapide "

Claude RABANT : Qu'est-ce que ce serait la dilapidation à votre avis ? Ça consisterait en quoi ? Une dilapidation théorique ? Est-ce que, par exemple, laisser diffuser la psychanalyse dans tous les champs de la culture, est-ce que pour vous est-ce ça la dilapidation par exemple ?

Daniel WEISS : A priori, je pensais, par exemple à la perte de l'invention, ce serait ça. Pas forcément la diffusion, plutôt le fait qu'à partir du moment où on pense

qu'il y a un bien à maintenir - alors à ce moment-là on risque d'être dans la perte de l'invention

Jacques HASSOUN : Je rappelle simplement un terme du dictionnaire que BATAILLE reprend . c'est le terme de dépense, la dépense, c'est le lieu où on entrepose les marchandises dans les hôpitaux, dans l'administration, dans l'armée. La dépense c'est un lieu d'enfermement des marchandises. Or la question : est-ce que la psychanalyse – quelle théorie de la psychanalyse ? Il n'y a pas une théorie de l'inconscient - est-ce que la psychanalyse peut être dispersée ou est-ce qu'il faut l'enfermer dans une dépense ? Je crois qu'on peut aussi retourner la situation comme ça, non pas simplement pour la retourner

Mais parce qu'il me semble que l'enfermement, l'enfermement de la psychanalyse, risque en effet de [mots inaudibles] de résistance. Comme le disait Olivier GRIGNON, heureusement qu'il y a de la résistance. Parce que je crois qu'à une époque on a cru qu'il n'y avait pas de résistance à la psychanalyse. Le psychanalysme triomphant, selon moi a basculé aussi dans une certaine canaillerie . Souvenez vous des années 75-77, nous croyions que nous étions au zénith, et bien non pas du tout ! Nous étions tout simplement au Capitole.

Françoise DELBARY : Pour ce qui est des " trois générations " j'ai lu récemment une tentative d'éclairer cette filiation par rapport au texte de LACAN. L'auteur, Philippe JULIEN, disait qu'il y avait eu d'abord les collègues de LACAN, ensuite les élèves de LACAN, et que la troisième génération, on pouvait espérer qu'elle serait celle des lecteurs de LACAN. Et cette place-là pouvait peut-être se déployer parce que LACAN était mort. Lire le texte d'un absent ce n'est pas du tout la même chose que de le lire quand on est son élève ou encore quand on est collègue. Donc, on peut mettre en contrepoint à l'idée du gaspillage, peut-être cette autre lecture possible.

Claude RABANT : Mais même à prendre provisoirement cette sorte de schéma un peu simple on peut se demander si les lecteurs de LACAN, sont au stade 2 au stade 3. Sont-ils au stade de la thésaurisation, de la dépense dans le sens où Jacques HASSOUN le disait, où à un stade d'expansion cela dépend de l'interprétation que l'on fait du point en question. Il y a la dépense dans le sens où Jacques le dit et puis la dépense dans le sens d'une perte d'invention - ça c'est le côté négatif - mais il y a aussi un côté positif, c'est-à-dire un côté qui touche à la jouissance. Au fond, quel est le mode de jouissance que nous avons du discours analytique ?

Jean COOREN : P r rapport à l'analogie proposée par Iréna ANDRUCOVICI et par Daniel WEISS, je pense que ce qui serait à remettre en question c'est l'idée

de fortune à partir du moment où l'on considère l'analyse ou la théorie comme une fortune, moi je suis favorable à la dépense. Je pense que l'analyse est d'une certaine façon, toujours devant nous, la théorie est toujours devant nous, elle reste toujours à inventer, y compris à partir de la dépense.

Iréna ANDRUCOVICI : Évidemment, une fortune ou un héritage, on ne peut pas l'enfermer, ou si on l'enferme, il ne produit plus rien, on ne peut plus inventer. Mais j'ai l'impression que ce n'est pas ça qui se passe.

Dans cette affaire de la filiation, je suis partie d'une histoire extrêmement simple : moi j'ai fait une analyse personnelle avec quelqu'un qui maintenant se trouve aux États-Unis et qui est parti parce qu'il ne pouvait plus supporter de pratiquer la psychanalyse clandestinement. J'ai encore une collègue, et très bonne amie, qui a été formée par le même analyste. On était quatre formés par la même personne, ne sachant pas que nous faisions une cure avec la même personne. Lorsque nous avons rencontré les analystes français la conclusion à laquelle ceux-ci sont arrivés - sachant bien qu'il y a chez vous une tradition des écoles - une filiation attestée, signée, contre-signée - cette conclusion était la suivante : " Dites donc, des analystes sans filiation ! Une génération spontanée ! ". C'est-à-dire qu'ils ont reconnu que c'était possible mais ils pensaient que cette possibilité était presque incroyable cette autorisation. " Ils se sont autorisés d'eux-mêmes, mais qui sont les quelques autres ? d'où viennent-ils ? "

J'aimerais citer un petit fragment du texte de Daniel WEISS " Filiation, transfert, père-version " :

Dans notre discipline, un maître se reconnaît au pouvoir particulier que possèdent certains de ses énoncés et qui consiste à produire de l'embarras. C'est cet embarras - cette dette si l'on préfère - qui invite les élèves à la lecture (la leur). et, dans le meilleur des cas, à l'invention. Quant à savoir si, se choisissant des maîtres, l'analyste s'inscrit de ce fait même dans une filiation c'est une toute autre affaire...

Je crois que ça résume très bien ce qui s'est passé avec nous : il y avait quelqu'un dont les énoncés avaient le pouvoir de produire un certain embarras, de produire une expérience analytique et de permettre une élaboration de cette expérience et qui a permis aussi l'invention de la psychanalyse. Maintenant dans quelle mesure ça peut compter comme filiation, ça c'est autre chose

Claude RABANI : Précisément, est-ce que ça vous permet de distinguer deux termes dans une question que vous posiez au début entre filiation et marque de formation ?

Irena ANDRUCOVICI : Je ne sais pas, mais mon sentiment intérieur était que nous nous trouvions dans la filiation freudienne soi-disant normale ...

Olivier GRIGNON : Je crois qu'il y a deux choses à ne pas confondre : d'une part quelque chose qui est transmis de divan à divan dans une espèce de filiation qui n'est pas du tout la même chose que de se dire kleinien, lacanien ou winnicotien. C'est extrêmement différent. Je crois par exemple que l'on peut en avoir un indice quand FREUD distribue des anneaux ou des bagues à quelques-uns, cela ne contraint pas du tout les discours de ces personnes-là, et elles auront des styles extrêmement différents .

Il y a là une confusion entre une pensée de la filiation des analystes comme filiation institutionnelle d'école de parti ou d'armée, et quelque chose qui, en effet se transmet singulièrement de divan à divan. J'aimerais bien savoir qui, parmi nous, n'a pas piqué un trait d'identification à son analyste ; ce n'est pas parce que son analyste était kleinien et que l'on est devenu lacanien que l'on ne conserve pas ce trait qui a été transmis comme la marque de reconnaissance de quelque chose qui s'opère depuis FREUD, et ce n'est pas du tout superposable à l'appartenance théorique. Mais peut-être est-ce là une opération qui a été tentée à un moment de l'histoire de l'École freudienne de Paris où on a cru que c'était la même chose, et cela a drôlement faussé les cartes. Mais sinon dans cette transmission il n'y a pas à avoir honte de se reconnaître dans une filiation.

Daniel WEISS : La où il y aurait quand même une question à poser c'est de savoir s'il est opportun de désigner en termes de filiation cette transmission de fauteuil à divan. " Filiation " c'est ce qui nous vient tout naturellement à ce propos. C'est cela que l'on pourrait éventuellement questionner. Là lu dis " il ne faut pas confondre la filiation de fauteuil à divan ou de divan à divan ... " d'accord, mais pourquoi est-ce que, tellement spontanément, sans que cela soit beaucoup questionné, discuté – ce qu'on essaie de faire ici - pourquoi est-ce qu'on appelle ça " filiation " ? et quel effet, quelle visée implicite cela peut-il avoir ?

Jacques HASSOUN : Il me semble qu'il y a un moyen de situer les choses de manière intéressante. Hier Claude RABANT, tu as dit " je ne suis pas le fils de FREUD, mais par contre, je me reconnais dans la théorie de FREUD et dans la théorie de LACAN. Cela veut dire que l'on doit se poser la question : " qu'est-ce que la filiation ? ". Cela fait 23 ans que je suis analyste. Un certain nombre de personnes qui sont passées par mon divan se trouvent être des analystes en province, ailleurs, partout à l'étranger, à Paris, d'autres pas du tout, heureusement. Quand il se trouve, par hasard, que je lis un texte d'eux, ils sont dans des directions complètement différentes, et heureusement.

En fin de compte filiation et généalogie, ça se différencie quand même ! Il y a une petite nuance dans la généalogie. La généalogie, on a toujours tendance à

la ramener sur un seul. Or c'est le contraire. Quand vous faites une généalogie c'est une diffuence fantastique. Ce n'est que dans le cas d'une vision ancestrale, c'est-à-dire d'un ancêtre prestigieux, ou d'un chef de horde que l'on peut dire qu'il y en a un seul en haut. Il y a une multitude d'ancêtres, chacun de nous a une multitude d'ancêtres. Il me semble que c'est ça qui est important. On passe par un divan, et il y a un trait qui se transmet, ou alors on est dans le double. Cela ce n'est plus de la filiation ...

Claude RABANT : La question " que pose Daniel WEISS c'est : " comment qualifier ce trait ? " Et est-ce que toi tu le qualifies de " filiation " ? Est-il légitime de le qualifier de filiation ?

Jacques HASSOUN : C'est bien parce que ce n'est qu'à UN trait qu'il faut qualifier cela de " filiation ", autrement on est dans l'identification imaginaire à son analyste, on a ses tics ... C'est quand il n'y a qu'un seul trait, éventuellement et qu'on ne le reconnaît que des années plus tard, peut-être ...

Daniel WEISS : Ne doit-on pas, quand même, se demander si l'usage du terme de " filiation " n'a pas pour visée, chez nous, d'en rajouter du côté de la légitimation. Et est-ce que nous ne sommes pas toujours en mal de légitimité, pour des raisons qui sont liées à la nature même de notre pratique ? Et est-ce que, d'une certaine manière cet investissement de la filiation – soit au sens où tu le disais, Olivier GRIGNON, de la transmission de fauteuil à divan, ou aussi, dans une autre acception, au sens de l'investissement d'une théorie est-ce que cet investissement de la filiation n'a pas pour but d'essayer d'assurer quelque chose qui, pour nous, ne doit jamais être assuré ?

Pour dire les choses autrement : à partir du moment où nous sommes mis en demeure d'analyser le transfert, je crois que nous sommes toujours mis en demeure de mettre en question ce qui nous légitime ...

Claude RABANT : Est-ce qu'au passage je peux faire remarquer une différence dans la formule employée : Olivier GRIGNON disait - je ne sais pas dans quel sens il le pensait : " une transmission de divan à divan ", et Daniel WEISS dit " une transmission de fauteuil à divan ", ce qui est assez différent. La question pourrait être de savoir si ce qu'on transmet soi-même c'est comme analyste ou comme analysant. Au fond c'est peut-être en tant qu'analysant qu'on transmet ces traits qu'évoquait Jacques HASSOUN. Si on les transmettait en tant qu'analystes ce serait beaucoup plus magistral comme transmission.

Marc-Léopole LÉVY : Je pense qu'il y a en effet un rapport aux textes fondateurs, avec certaines coupures épistémologiques etc. qui font transmission. Est-ce qu'ils font filiation, est-ce que ce sont des grands frères, ou est-ce que c'est du père, ça ce n'est pas évident. Hier Claude RABANT, quand tu disais " je ne suis pas fils de FREUD ou fils de LACAN " je dirais : " moi non plus "...

Claude RABANT : ...mais je disais : " fils de leur discours "

Marc-Léopold LÉVY : Mais est-on même fils de leur discours ? Que ce discours nous ait marqué complètement, qu'on ait passé sous les fourches caudines des signifiants de FREUD ou de LACAN comme il le disait lui-même, c'est sûr, mais moi je les vois plutôt comme des grands frères, comme des pionniers, ouvriers, parce qu'autrement s'ils sont du côté du père ils sont du côté de la légitimation, comme le disait Daniel WEISS, et je ne pense pas qu'on puisse se légitimer en tant qu'analyste, de FREUD, de LACAN, ou de qui que ce soit. Mais ce sont des gens qui nous ont ... même pas autorisés, ils nous ont montré - c'est pour ça que je parle de frères - par leur présence, et par leur présence ils nous ont montré que l'on est pas le seul, ça c'est très important.

Cela me fait penser, effectivement, au discours du mouvement de libération de la femme ou des mouvements de libération des femmes des années 70, qui ont eu des effets de résistances etc. Les femmes s'en sont servies pour toutes sortes de choses – mais qui ont eu au moins cet effet extraordinaire de permettre à des femmes qui se pensaient dans une problématique unique, d'avoir effectivement des sœurs et de pouvoir parler parce qu'elles se reconnaissaient dans le discours de l'autre. Et si on est analyste - je le montrerai en fin de matinée - on est dans une position tellement ... on a un savoir particulier qui vient d'une position traumatique particulière qui fait qu'on est seul, et enfin on retrouve des gens qui pensent comme vous. La première fois que j'ai lu FREUD je devais avoir 13 ou 14 ans ça m'a soulagé parce que j'ai trouvé quelqu'un qui se posait à peu près les mêmes questions - même s'il les posait beaucoup mieux que moi - les mêmes questions, le même genre de questions que moi. Ça m'a enlevé un poids énorme, je n'étais plus fou ; il y avait un doute sur la folie qui est parti ...

Le discours de l'analyse va quand même contre le discours extérieur, ce n'est pas " la vie appartient aux gens qui se lèvent tôt ", " il faut avoir de la volonté " etc. discours idéologique, il est contrebalancé par autre chose : il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir, ce que nous montre l'analyse ce n'est pas ça, ça met en échec tout un discours idéologique. Ça fait que - je vais un peu avancer ce que je dirai tout à l'heure - j'ai trouvé des gens, justement grâce au fait qu'ils savaient qu'ils n'étaient pas la véritable adresse du discours qui leur était adressé, qui pouvaient entendre quelque chose de différent. Et ça pour moi c'étaient des grands frères, c'étaient des ouvriers, au sens où dans le *Midrach*, ou dans le *Talmud*, il y a toujours

quelqu'un qui ouvre le questionnement, il y a " ouverture de Rabbi Machin": il y a des gens qui avaient fait l'ouverture à ma place.

Claude RABANT : Ce que tu dis m'apparaît tout à fait essentiel par rapport à la question de la folie effectivement plus même que par rapport à l'idéologie. Trouver un repère qui assure que l'on n'est pas si fou qu'on le croit et que l'on n'est pas seul par rapport à sa propre folie, je crois que c'est tout à fait fondamental. Par rapport à la question du père et du frère. Jean-Loup POISSON-QUINTON a sûrement quelque chose à dire. D'abord la question de Nelly THIENPOND et ensuite Jean-Loup POISSON-QUINTON.

Nelly THIENPOND : Il me semblait qu'il y avait autant d'illusions à se situer dans une filiation qu'à se donner un âge dans l'analyse ; parce que comment comptabiliser les après-coups qui nous permettent de reconnaître que " là il y a peut-être analyse " ? Et il me semble que ce qui entretient cette illusion de la filiation c'est parce que l'on parle d'une transmission en continu qui se fait du fauteuil au divan, et qui permet assez souvent de superposer, comme l'a souligné Iréna ANDRUCOVICI , Nom-du-père et nom du maître. Or le Nom-du-père c'est quelque chose qui creuse et pas quelque chose qui remplit.

Et je me demande si ce qui permet d'inventer ou plutôt de réinventer, ce n'est pas ce qui se transmet des analysants aux analystes. C'est-à-dire une transmission de divan à divan qui se ferait dans la rencontre de ce qu'un analyste a trouvé sur le divan de sa propre analyse, et qui rencontre après ce qu'il écoute de ceux qui viennent sur son divan à lui. Il me semble que c'est là que l'on peut sortir de l'imaginaire de la filiation

Claude RABANT : Je crois en tout cas qu'il faudra revenir tout à l'heure sur la question du maître parce que la manière dont Daniel WEISS en parle n'est pas une manière de remplir cette place. On y reviendra tout à l'heure après ce que peut dire Jean-Loup POISSON-QUINTON.

Jean-Loup POISSON-QUINTON : Comment je peux arriver à mettre de l'ordre dans ces histoires-là. par exemple pour la transmission. Filiation-transmission-généalogie. La transmission, là , on y est : la transmission c'est quelque chose qui, pour reprendre l'expression employée tout à l'heure, se ferait de divan à divan, c'est-à-dire qui se ferait de fils en fils. Quand on lit ça fait de fil(s) en fil(s). Je crois qu'il y a effectivement quelque chose dans la transmission qui est de l'ordre du fil à un autre fil, d'un fils à un autre fils et c'est comme ça que ça peut se transmettre. Évidemment la fonction du père là-dedans, ce n'est pas ... il y a beaucoup de gens qui se sont exercés à

dire ce qu'il en était de la fonction paternelle, mais que la transmission se ferait de cette manière, c'est satisfaisant du point de vue de l'esprit.

La filiation c'est autre chose. La transmission ce serait quelque chose qui serait de l'ordre de l'intime de la cure analytique, c'est de ce côté-là qu'il y a vraiment de la transmission. Pour ce qui est de la filiation, il y a quand même quelque chose que l'on peut interroger là " l a filiation des analystes ". Qu'est-ce que c'est qu'une filiation ? C'est la rencontre de deux lignées, la lignée paternelle et la lignée maternelle. Or dans cette filiation-là, la filiation des analystes. Il n'y a qu'une lignée qui serait la lignée paternelle. Alors moi je trouve ça un peu curieux. Enfin il y a d'autres filiations qui sont un petit peu de ce type-là. Effectivement ce serait une filiation sur une seule lignée. Alors où est là-dedans la lignée maternelle ? Comment joue-t-elle ? Comment est-elle oubliée ? N'est-elle pas centrale, cette lignée maternelle ? Voilà, c'est un questionnement pour essayer de remettre en place les choses.

Marc Léopold LÉVY : Ce que tu dis Jean-Loup, me fait penser qu'il y a quand même effectivement deux lignées qui se rencontrent. Alors je vais essayer de préciser pourquoi il y a deux lignées qui se rencontrent : Si vous pensez qu'on ne devient pas analyste parce qu'on a fait une analyse – ce que moi je pense. Je pense qu'une analyse permet à celui qui l'était déjà de pouvoir l'être. Je n'ai pas le temps d'expliquer pourquoi ... parce que du point de vue traumatique, on avait une réponse au trauma infantile du type analyste – je le préciserai à midi - et l'analyse vous permet de vous apercevoir que vous l'étiez, si vous l'étiez. Ça veut dire effectivement qu'il y avait deux lignées.

Claude RABANT : C'est là qu'on se pose toujours la même question : est-ce que le terme de lignée est bien opportun ou est-ce qu'il n'est pas un peu piégeant quand même ?

M a r c Léopold LEVY : Il est un peu piégeant, mais on est obligé de garder quand même quelque chose dans ce genre-là parce qu'il y a une transmission – je ne sais pas s'il est opportun de parler de divan et de fauteuil - il y a une transmission, disons de la part de l'analyste de l'éthique, au sens où notre seule technique c'est l'éthique analytique, c'est cela qui fait notre technique. Et cela, le rapport à l'éthique, il est transmis. Il y a quelque chose qui passe dans l'analyse même et qui permet à quelqu'un de devenir analyste. Et si cela s'est passé, il sera analyste non pas du tout comme son analyste, il sera analyste comme lui, avec son rapport au transfert qu'il est capable de dégager ...

Claude RABANT : Ce qui pose une question que l'on n'a pas encore abordée et qui est la question de l'autorisation. Est-ce que c'est là qu'on peut introduire le point où

l'analyste s'autorise. Il ne s'agit pas seulement de permettre à quelqu'un, mais de l'autoriser dans sa place d'analyste.

Maryse DEFRANCE : La question de l'éthique rejoint un peu le sens de ma remarque ou de ma question, à ceci près que pour moi je ne suis pas sûre qu'il n'y ait pas de nouveau l'occasion d'une analyse et que tout est déjà là en place. A mon avis l'inconscient n'est pas déjà là, organisé, structuré, là où il suffirait d'ouvrir la bonne porte avec la bonne clé mais – je ne connais pas l'allemand alors je vais traduire - " là où c'était, je dois advenir " pour moi ça indique qu'il y a du nouveau ; il y a de la créativité dans l'analyse : c'est la production d'un nouveau discours, et donc d'un discours qui désigne le sujet, l'advenue du sujet.

Alors la question de l'éthique rejoint ce qui me venait à vous entendre, je me demandais : est-ce qu'un analyste ça existe ? Autrement dit est-il imaginable de parler de transmission ou de filiation de fauteuil à divan, d'un tel à untel, de FREUD à qui on veut, de LACAN à qui on veut, de l'analyste de chacun à lui-même parce que je ne suis pas sûre que ce qui se passe dans une analyse cela se passe entre un bonhomme et un autre ... je serais même un peu plus sûre du contraire, c'est-à-dire que pour moi ce n'est pas une question de personnes, et que s'il y a transmission c'est de la révélation d'effets de discours, et qui surgissent à l'occasion de la rencontre de deux personnes qui se retrouvent dans un cadre déterminé, à un rythme régulier etc. Ce qui peut se révéler n'a rien à voir avec la personne de l'analyste. Même sur un trait on est dans l'identification imaginaire. C'est du trait unaire, on n'est pas dans la transmission de la psychanalyse de la révélation de l'inconscient.

Claude RABANT : Je crois que ça aplatit quand même de ramener toute la question de l'identification et du trait unaire à l'imaginaire. Mais ce que j'aurais envie de dire comme ça - c'est peut-être une formule un peu provocante – si la transmission c'est de fils à fils, comme Jean-Loup l'a dit tout à l'heure, moi j'ai envie de dire que la paternité ça ne se transmet pas ça se prend.

Maryse DEFRANCE : L'héritage suppose qu'il y ait des personnes légales, ce peuvent être des sociétés désignées comme des personnes, il y a héritage à partir du moment où il y a des personnes définies au niveau de la loi.

Olivier GRIGNON : Je voudrais renvoyer sa question à Daniel WEISS : je souhaiterais que toi-même tu proposes une réponse Je précise pourquoi: peut-être pas " filiation ", mais comment appeler ce moment tout à fait spécifique, où la reconnaissance d'une marque, d'un trait d'identification suppose - comme en une sorte d'éclat de rire, éventuellement - qu'elle est justement la marque que l'on constate ce trait sans qu'en rien - et c'est cela qui est constaté à ce moment-là - sans que ça ne contraigne

en rien son propre style comme analyste, ni une quelconque autorisation - encore moins une quelconque légitimation de sa pratique ? Il y a un moment de reconnaissance d'un trait qui est transmis à son insu et qui, en fait, ne fait justement pas légitimation. Comment appeler cela ? et pourquoi ne pas l'appeler " filiation " ? Est-ce que ce n'est pas justement une position spécifiquement freudienne par rapport à la question de la filiation : c'est-à-dire reconnaître la marque en soi de ce trait sans qu'elle contraigne en rien votre style et sans qu'elle soit une quelconque légitimation à exercer comme analyste.

(En quelque sorte, c'est une marque en signe de Rien et comme un témoignage que ce rien a passé, comme on se le passe depuis FREUD de divan à divan. Se renouvelle ainsi depuis Freud une effectuation sans précédent, génératrice d'une subjectivité nouvelle. Le père n'existe pas - tout au plus trouve-t-on sous ce vocable du grand frère. Le père n'existe pas, donc, par contre il y a du Nom-du-Père.) [*Ce dernier paragraphe est un post-scriptum d'Olivier GRIGNON*].

Daniel WEISS : Tout à fait d'accord avec ce que tu dis. Mais là où il y a une question c'est qu'habituellement la façon dont se pose pour nous la question de la filiation ce n'est pas de la manière dont tu la définis. Ce dont tu parles toi - et là je suis tout à fait d'accord pour qu'on appelle ça " filiation " - c'est quelque chose qui est reconnu, repéré après-coup, me semble-t-il. Ce n'est pas la même chose que la façon dont d'ordinaire il est fait référence à la filiation dans le discours dans lequel on baigne. Habituellement c'est plutôt quelque chose qui va du côté de la revendication de filiation, et ce n'est pas la même chose que ce dont toi tu es en train de parler. Il me semble que l'usage habituel chez nous de cette – je ne sais pas s'il faut dire " métaphore " - de la filiation c'est plutôt un usage qui est du côté de la revendication et donc du côté - je crois - de la légitimation plutôt que du côté de ce que tu décris qui est effectivement quelque chose qui ne peut être repéré que dans l'après-coup, comme disais Nelly THIENPOND. Je ne sais pas si cela répond à ton objection ...

Patrick CHEMLA : Olivier GRIGNON a devancé la moitié de mon intervention, c'était à propos du comique ... Cette question de la transmission ou de la marque, ce n'est pas étonnant qu'hier soir il y ait eu ce moment de grâce préparé par nos amis de Lille, et qu'il y ait eu quelque chose de l'ordre du théâtre préparé lors du colloque inter-associatif à Paris. Cette nécessité du déplacement et de l'humour vient là pour montrer qu'il ne s'agit pas de dénier cette question de la filiation. C'est peut-être par rapport au poids que nous pouvons ressentir de cette marque qui est là. Moi je sentais comme un tournant dans le débat : si on part dans quelque chose qui serait une pure transmission des discours, avec comme horizon ultime la suppression de tout imaginaire, la transmission à des personnes, à des corps, je crois qu'il y a là une pente dangereuse qui pourrait aller vers un fantasme d'auto-engendrement de chaque analyste, du côté de la pure créativité du discours par un, comme s'il n'y avait pas d'antériorité

des signifiants de ceux qui ont inventé la psychanalyse, qu'il s'agirait de retraverser pour chacun. À retourner trop les choses j'ai un peu l'impression qu'on pourrait tomber dans une plus grande folie : croire à un auto-engendrement. Je crois beaucoup plus dans cette nécessité de reconnaître qu'il y a de la marque, mais peut-être en maintenant de l'écart et de l'humour.

Claude RABANT : Jecrois que c'est très important ce que vous dites, surtout parce que vous introduisez le terme de " c o r p s ". Si on veut réduire une espèce de jeu imaginaire, ce n'est pas pour mettre de l'auto-engendrement c'est aussi parce que purement et simplement, il y a du corps qui est le lieu d'inscription de la psychanalyse.

Mireille FAIVRE : Il me paraît important de distinguer filiation et transmission, de reprendre cette question et à propos du trait qui se transmettrait dans l'analyse, il me venait la question suivante : ce trait transmis ne viendrait-il pas reprendre un trait resté en panne dans les générations ?

Jacques HASSOUN : La question qui a été posée tout à l'heure à propos de la reconnaissance de l'inconscient. moi il me semble que dans une analyse, quelle qu'elle soit, y compris pour les gens qui viennent simplement parce qu'ils ont quelque chose qui les gêne, à quel moment peut-on dire - il se trouve que j'ai un peu travaillé cette question des entretiens préliminaires - ce qui me frappe, et c'est un temps très émouvant, quand tout à coup vous avez quelqu'un qui est là et qui connaît à peine ce que peut être une analyse, ce que peut être l'inconscient etc. - on en reçoit de plus en plus maintenant - et puis tout à coup au détour d'une phrase, ils se mettent à rire et à jubiler, presque à la limite de l'assomption jubilatoire. Ils ont entendu. Cela c'est le temps de la reconnaissance qu'il est de l'inconscient qui apparaît là, in situ, extemporanément, si on peut dire.

Et puis il y a autre chose Il a un temps où effectivement ... qu'est-ce que c'est qu'une filiation, une filiation est-ce que c'est garder dans sa tribu sous la grande tente du chef. Les gens, dans l'acception latine du terme, qui resteraient camper autour de l'ancêtre ? Pas du tout ! Il me semble que filiation c'est auto ... ce n'est pas autoriser, ni s'autoriser, ni quoi que ce soit de ce genre. Je pense qu'une filiation ça part, il ou elle part, ils partent ; elles, ils se dispersent ; elles, ils, ont leur style,

Et lorsque tout à l'heure on a parlé du trait ... Je crois que LACAN a parlé très tôt dès 55 ou 56 de cette question du trait qui n'est justement pas du tout imaginaire ; il ne s'agit pas du corps - encore que le corps ça existe, ça a été souligné tout à l'heure - mais je crois que quelque chose apparaît ; et je dirai que l'analyste est lui-même en position d'ignorer complètement quand il tombe des années plus tard sur un texte d'un de ses analysants, il ne sait même pas comment cela s'est transmis, c'est cela qui me semble important. Parce qu'en fin de compte, il faut bien se dire une chose : qu'est

ce que c'est qu'un père - revenons à des choses, comme ça, toutes simples, qu'est-ce que c'est qu'un père qui voudrait absolument transmettre et ceci, et ceci, et cela à son fils ? Ou il va faire un adoubement : il se met en position de parrain ou de *Padre Padrone*, alors il va créer des ensauvagés. Il ne s'agit pas de cela du tout. Je crois que la filiation c'est discret, c'est de l'insu, il y a quelque chose qui échappe. C'est quelque chose de vraiment discret, dans toutes les acceptions possibles de ce terme. Et il me semble aussi que la précédence, la théorie - il se trouve que j'ai beaucoup travaillé sur cette question pour de multiples raisons - ça existe, les quelques signifiants qui nous précèdent ça existe. Évidemment chaque analyse est inaugurale, mais il n'est d'inaugural pris dans une précédence. LACAN, dans le séminaire sur l'acte ... ce n'est pas parce que c'est LACAN ... Il me semble extrêmement important d'entendre qu'il n'est d'inaugural que pris dans la précédence. Cela fait inaugural dans une disjonction. Mais il faut bien qu'il y ait une précédence, autrement ça fait de l'effroi, ou alors ça fait en effet ce fantasme d'auto-engendrement qui peut être quelque chose de l'ordre de l'enflure narcissique redoutable. [*S'adressant à Maryse DEFRANCE*] Ce n'est pas du tout ce que vous avez dit, j'ai bien entendu ... Mais moi il me semble très important d'entendre que la filiation n'est jamais que discrète.

Claude RABANT : Ce terme d'effroi que tu as employé nous introduit à un des éléments du tour de table, mais avant Danièle REFABERT a demandé la parole.

Danièle REFABERT : Je voudrais revenir en arrière, mais je crois que cela se relie à ce que vient de dire Jacques HASSOUN. C'est la métaphore, employée tout à l'heure de l'héritage, l'argent, l'utilisation sur trois générations. Moi, j'ai un autre schéma que je vous propose parce que votre schéma c'est : " Au commencement était le père ". Le mien ce serait plutôt autre chose : Il y a un instituteur, et il fait faire des études, à la deuxième génération on est industriel ou médecin, et à la troisième soit on va dilapider la fortune, acheter des voitures de sport, soit comme ça se produit parfois. c'est vraiment sociologique, il y a une rupture, et là il y a un intellectuel, un psychanalyste, un artiste. Alors moi, je placerais plutôt FREUD à cette place-là. C'est-à-dire pas en place de père primitif, mais, je dirais : à la fin était le père, donc le fils.

Daniel WEISS : Juste une petite remarque sur ce que vous venez de dire : ce n'est pas " notre schéma ". C'est celui que nous essayons de dénoncer.

Jean-Loup POISSON QUINTON [*Intervention réécrite par l'auteur*] : Pour reprendre la métaphore tauromachique introduite hier par Olivier GRIGNON ..., je vais essayer de prendre le taureau par les cornes ... le Taureau-Institution ... Exercice périlleux ou je n'ai aucune chance de gagner les couilles ou la queue ... Juste peut-être m'accorderiez-vous un bout d'oreille.

- Première corne, premier paradoxe :

Si la fonction de l'institution analytique est de traiter de l'analysé de l'analyste, des restes identificatoires à " curer " pour achever la " cure ", de remettre au travail d'autres transferts, les restes du Père mort non symbolisés ...

Si la fonction de l'institution est également d'affilier, de nommer, de reconnaître, voire de légitimer, n'est-ce pas là réintroduire - après réincorporation des traits impersonnels de la fin d'analyse dont nous a parlé Joël SIPOS - une autre série de traits identificatoires sur le modèle familial ?

N'est-on pas dans le paradoxe de la fonction paternelle qui est à la fois de délier et de lier ?

Et à quoi nous entraîne de poser la question de la Passe comme étant la question du Père ?

- Deuxième corne, deuxième paradoxe

L'ardeur filiative et affiliative dont parle Daniel WEISS fait " pendant " à une autre ardeur, l'ardeur paternelle de l'Institution. Cette ardeur à " former " centre l'institution sur son " appareil à reproduction ", puisque telle serait sa finalité ou son fondement ...

Au nom du Père. ... Puisque nous sommes dans la Bible, je voudrais reprendre le mythe " fondateur " du sacrifice d'Abraham. Une des manières de le lire est d'interroger ce déplacement en contre-sens du sacrifice.

Car il s'agit bien de sacrifier Isaac c'est en tant qu'il sacrifie sa descendance - promise déjà à travers Isaac l'Unique - que ce sacrifice devient celui d'Abraham.

Le geste meurtrier d'Abraham suspendu puis reporté sur le bélier (et non l'agneau) accomplit le tour par lequel le symbolique peut advenir - et faire pacte - pour les générations futures.

Notons encore que le sacrifice n'est pas symbolique, il l'introduit par le bout du réel - que celui qui égorge le mouton peut connaître. (Même histoire pour le paiement dit symbolique de certaines cures : ce qui compte, c'est le réel de la somme, c'est sa valeur).

Ce qui amène à imaginer qu'une manière de traiter l'impasse institutionnelle serait que l'institution descendance analytique accepte de sacrifier sa descendance. Propos qui peuvent paraître scandaleux

J'arrête là ma tauromachie, de peur que la Bête ne s'énervé donc trop !

Daniel WEISS : Juste deux petites remarques à propos de ce que tu as dit, au départ en tout cas : tu dis que l'institution analytique a pour visée de finir la cure, est-ce la finir ou ne pas la finir ?

Deuxième question, probablement, d'une certaine manière reliée à la première : sortir de la famille pour trouver une autre famille - c'est un peu ce que disait hier en début de matinée le contrôleur de la SNCF en citant FERENCZI - est-ce que cette famille-là cette grande famille, est-ce qu'il s'agit de retrouver l'ordre ancien, comme dit FERENCZI, c'est-à-dire l'ordre de la famille " naturelle ", ou bien est-ce autre chose qui est mis en place, extrêmement différent, différent pour des raisons précises ? Et est-ce que les effets de ce rapport à cette nouvelle famille ne sont pas tout à fait autres, et d'une certaine manière plus aliénants que les effets du rapport à la famille naturelle.

Claude RABANT : Est-ce que vous pouvez en dire un peu plus sur cette différence ?

Daniel WEISS : L'hypothèse que j'avais tout doucement essayé de formuler est la suivante - sûrement de manière très imparfaite et pas suffisamment étayée - ces grandes familles auxquelles nous avons tendance à adhérer. est-ce qu'elles n'ont pas pour effet et pour fonction, de venir présenter une instance légitimante concrètement présente, contrairement à la famille naturelle où l'instance légitimante est quelque chose de purement symbolique. Je m'aventure prudemment parce que je crains d'être insuffisamment précis, mais je me pose la question de savoir si on ne pourrait pas essayer de préciser un peu quelque chose de ce côté-là.

On peut se demander si cette instance légitimante ne peut pas être représentée éventuellement par une personne qui vient l'incarner ... Peut-être que vous avez des expériences un peu analogues : 1 m'est arrivé de recevoir un certain nombre de fois quelqu'un qui était allé à la secte Moon. On voit bien comment là, l'instance légitimante est représentée, y compris sous la forme du portrait de Moon et de sa femme qui sont les parents, et comment l'adhérent est sollicité - mais ce n'est pas seulement vrai là - à abandonner sa propre famille, à la renier. Je me demande jusqu'à quel point on peut essayer de mener une certaine analogie ...

Claude RABANT : En quoi est-ce différent de " l'ordre ancien dans un tel cas ? Ce serait quelque chose d'autre que " l'ordre ancien ", dites vous

Daniel WEISS : Dans " l'ordre ancien " quand même. on est amené à rencontrer ceci que le père est un fils, justement ...

Claude RABANT : Alors vous voulez dire que l'ordre ancien est moins pire ...

Daniel WEISS : Bien sûr que c'est moins pire ...

Claude RABANT : Alors pourquoi vouloir sortir de sa famille si c'est moins pire ?

Hector YANKELEVITCH : Je voudrais dire qu'il y a des antinomies, or le propre des antinomies, c'est qu'on s'y trouve pris dans un des termes ; on le chemine jusqu'à un certain point, on le refuse, et on se retrouve, sans le vouloir et sans le savoir, dans un terme antinomique. Par exemple l'antinomie fameuse : " la psychanalyse se transmet-elle ? / la psychanalyse s'invente-t-elle ? " Alors on peut trouver des partisans des deux bords : " Elle se transmet, elle ne se transmet pas / Mais non ! elle s'invente ! " A un moment donné - je crois que c'est un point auquel il faut arriver - c'est de pouvoir tenir l'antinomie des deux côtés, et de pouvoir travailler la négativité propre à chaque terme.

Si on est sur le versant de la transmission, il y a une transmission symbolique mais qui ne peut charrier que de l'imaginaire. Mais il ne s'agit pas de refuser l'imaginaire dans la transmission, comme le disaient bien d'un côté Mireille FAIVRE ou Patrick CHEMLA. Lorsqu'on a fait une analyse, c'est impossible de ne pas avoir dans son bagage certains traits identificatoires de son analyste. Mais en même temps, pour peu que l'on avance dans sa propre pratique pour peu l'on se pose des questions sur sa propre pratique, elles doivent refluer nécessairement sur le bien-fondé de ces identifications, ce qui fait que le moteur de la cure doit se trouver aussi après la cure. Et qu'il y a la traversée du plan de l'identification. C'est à ce moment que l'on peut supposer que l'analyse, on l'invente aussi, avec ses patients, entre soi-même et les patients.

S'il y a un engendrement par le discours, cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas une lignée d'analystes. Chacun des termes n'est pas suffisant en soi. Est-ce que nous sommes capables de tenir les antinomies, les deux termes ensemble et supporter la contradiction qu'ils impliquent ?

Je ne suis pas d'accord là, avec le fait que l'institution fournirait des marques identificatoires comme fonction primordiale. Moi, je poserais que le but de l'institution analytique n'est pas de fournir seulement la possibilité d'une " re-filiation ", même si elle fournit ça, et elle ne peut pas ne pas le faire, mais que le but de l'institution analytique c'est de permettre que tout un chacun, et l'institution elle-même, ait comme objet l'analysé de chaque analyse. Puisque, si transmission il y a elle ne peut être qu'inconsciente. On ne sait pas ce que notre analyste nous a transmis. En général, la différence entre un analyste et un non-analyste, c'est que le non-analyste, même bien analysé, ne sait pas, ne connaît pas l'analysé dans son analyse. Il ne sait pas ce qui s'est passé entre l'analyste de son analyste ... et comment ça s'est passé. Je crois que l'objet du travail d'une institution c'est d'essayer de cerner l'analysé. Et ce serait ce point-là où pivoterait l'ensemble du symbolique de l'imaginaire et des antinomies propres et au symbolique et à l'imaginaire pour leur permettre de tourner et de produire. Voilà ...

Claude SPIELMANN : Il est un peu dommage qu'Hector YANKELEVITCH vienne de parler parce que je suis d'accord en grande partie avec ce qui vient d'être dit. Je voulais dire que je trouvais un petit peu dangereux de poser la question comme elle a été posée tout à l'heure à savoir si l'institution - et moi je préférerais parler d'association analytique - devait terminer une cure ou ne pas terminer une cure, parce que d'une part il me semble que c'est la même question et que d'autre part cela signifierait une sorte de collage beaucoup trop grand entre la cure personnelle et la fonction même de l'institution, un collage qui ne laisserait aucune place à ce qu'Hector YANKELEVITCH a appelé 1^e travail sur l'analysé de l'analyste ou du futur analyste, .en fait finalement, tout le travail d'élaboration de la position et du désir de l'analyste ce qui me paraît être effectivement davantage la fonction de l'association d'analystes.

Henri DE CAEVEL : Tout à l'heure il m'a semblé intéressant que Claude RABANT reprenne ce glissement qui se faisait entre : " de divan à divan " ou " de fauteuil à divan ". Il me semble que là il y avait quelque chose qui était neuf, qui naissait. Et, dans le fond, de divan à divan, on fait donc l'impasse sur le fauteuil. Je repensais que dans les quatre discours, on peut dire que ce qui va articuler la fin de l'analyse et le discours de l'analyste c'est de mettre l'analyste en position d'objet a pour l'analysant, et je me disais : divan – a – divan, on se trouve là devant une lignée qui fait penser plus à une lignée maternelle, on quitte le maternel en laissant l'objet a, et on s'en va, sujet de l'énonciation de son propre discours. Et là on trouve non pas une filiation, non pas dans la ligne paternelle, mais plutôt comme dans le maternel.

Maintenant pour décider un jour qu'on va occuper un fauteuil. qui est là quelque chose de réel – ce n'est pas seulement une position imaginaire ou symbolique – là je crois qu'il y a une traversée à trouver, une fécondation à faire, et je me demande si ce n'est pas quand on réfléchit sur " s'autoriser ", le rôle de l'institution, le paternel, si ce n'est pas à ce croisement-là, de la prise réelle du fauteuil que quelque chose devrait se travailler.

Claude RABANT : Je trouve extrêmement juste, et éclairant, pertinent, ce que vous dites là.

Henri DE CAEVEL : Dans le même ordre, on pourrait peut-être dire – on a parlé tout à l'heure d'héritage, on transmettrait un héritage - peut-être qu'au contraire ce que l'on transmet c'est une perte et non pas un héritage.

Emile LUMBROSO : Tout à l'heure, Daniel WEISS, vous avez dit qu'une analyse c'était quelque chose qui faisait qu'on quittait sa famille. Moi ça m'étonne. Je ne crois pas qu'une analyse ait pour but de quitter sa famille, mais plutôt de

pouvoir s'y inscrire, et pouvoir reprendre à son compte l'histoire même de la famille. C'est-à-dire qu'on ne quitte jamais sa famille, on a une famille, on doit faire avec, et on doit pouvoir s'arranger et pouvoir s'y inscrire, dans cette généalogie.

Pour ce qui est du passage du côté de l'institution, ou de l'association, comme disait Claude SPIELMANN, lorsqu'on s'inscrit dans une association d'analystes c'est d'une part pour essayer de continuer ce travail sur l'analysé de sa propre cure, mais aussi peut-être, non pas de trouver une famille, mais un lieu où un travail peut se faire en son nom propre ; retrouver ce qu'on a pu reprendre de son histoire de son nom. c'est-à-dire pouvoir occuper cette place dans sa famille pour pouvoir s'exposer en son nom propre auprès d'autres qu'on peut appeler plutôt des frères que des fils, c'est-à-dire confronter son propre discours à celui des autres en son nom propre.

Françoise DELBARY : Je pense qu'il faudrait peut-être prendre la question d'un autre côté. Je pense que nous ne laissons pas la question de la filiation se déployer comme si nous étions crispés sur une de ses faces seulement. A tel point que l'on pourrait se demander si cette question de la filiation, nous la travaillons vraiment.

Et à cela, je voudrais articuler une autre question : pourquoi est-ce que nous la travaillons maintenant ? Je n'ai pas de réponse à proposer, mais il me semble qu'il serait important de ne pas enfermer cette question dans une mode, dans un moment ponctuel, ce serait encore une manière de résister à cette question.

Il me semble que résister à la question, cela peut se voir aussi dans la volonté d'en finir une fois pour toutes avec la question de l'institution - pardon - de la filiation. On ne peut pas en finir avec la question de la filiation parce que nous ne sommes pas par rapport à elle dans une position de maîtrise. La question de la filiation s'impose à nous peut-être beaucoup plus que nous ne la choisissons.

Il y a une exigence inscrite dans cette question qui consisterait à déplacer notre point de mire, c'est-à-dire à passer de la question de la filiation des analystes à la question de la filiation de l'analyse. Et cette question de la filiation de l'analyse nous obligerait à éloigner notre regard. C'est le titre d'un ouvrage de LEVI-STRAUSS comme vous le savez, et il me semble que c'est tout à fait important parfois d'aller jusqu'en ces lieux où on peut perdre ses points de repères. Et cela me paraît assez différent d'une pratique habituelle qui consiste, à partir de l'analyse, à considérer la poésie, le juridique, enfin tout ce qui se présente comme matériel possible. Déplacer son regard ce serait ne pas interroger à partir de l'analyse, s'expatrier, peut-être, du champ qui nous est le plus proche, et le plus cher sans doute,.

Alors pourquoi aller ailleurs ? quelle pourrait en être la fécondité ? Il me semble que cela permettrait d'interroger autrement la question de l'institution. La filiation c'est d'abord peut-être une question institutionnelle, et on pourrait la mettre en rapport avec une autre institution qui nous concerne au plus près qui est l'institution de la langue. Ce qui apparaît c'est que l'institution relève d'un montage et

il faudrait donc savoir de quel montage. Nous héritons, dans la manière dont nous questionnons le problème de la filiation en restant inscrits dans le champ de l'analyse. Aller voir en dehors ce serait peut-être une manière de découvrir une autre analyse de la filiation. Je pense à KANTOROWICZ qui montre comment le corps est forcément inscrit dans une dualité, que nous sommes tous gémés. C'est une manière d'éclairer ce qu'est un corps institutionnel ; et peut-être pourrions-nous tirer profit de remonter en deçà du cartésianisme. Il me semble que nous n'éloignons jamais notre regard en-deçà de ce temps qui est sans doute privilégié, mais qu'il y aurait intérêt à revenir vers ces contrées que l'on taxe rapidement d'irrationalisme, pour interroger, par exemple, ce qu'est une image. Au moyen-âge une image – je n'en sais pas grand-chose - mais il me semble que c'était aussi un texte. Donc il y a là une autre modalité d'appréhender des questions qui nous importent.

Et cette opération de décentrement, cette considération d'un ailleurs, fait retour sur un problème dont il a déjà été question : la question de l'autorisation. Parce qu'à vouloir seulement poser le problème de la filiation dans le champ analytique, il me semble qu'on arrive forcément à une idée d'auto-fondation, dont le versant est " s'autoriser de soi-même et de quelques autres ". Alors, depuis un certain temps ce qui est mis à l'honneur c'est de tâcher de clarifier les " quelques autres " Mais peut-être faudrait-il renoncer à cette formule. Pourquoi se crispé sur elle, s'accrocher à elle comme à une bouée puisque, en fin de compte on ne s'autorise pas de soi-même. On s'autorise de beaucoup d'autres choses, y compris de l'histoire culturelle à laquelle on appartient. Et je crois que d'en rester à cette idée que l'on s'autorise de soi-même c'est une manière de s'inscrire dans une psychanalyse imaginaire c'est une image identificatoire qu'il faudrait peut-être interroger. Voilà.

Claude RABANT : Tu l'as évoquée au passage, mais je crois qu'il serait peut-être intéressant, puisque cela a été une de tes références, que tu dises quelques mots sur cette idée des deux corps du roi, puisqu'en fait c'est à partir de là que tu avais interrogé cette question de l'institution analytique ... rapidement puisqu'on arrive à la fin...

Françoise DELBARY : L'intérêt de cette approche, qui d'après ce qu'écrit KANTOROWICZ, est d'abord manifestée dans des textes anonymes du moyen-âge, c'est qu'elle nous conduit à interroger autrement la question de la référence, puisqu'il y aurait une sorte de triangle qui se dessinerait entre une référence sur laquelle on ne pourrait pas faire l'impasse, un corps institutionnel qui serait un corps sans espace et sans temps, et un corps mortel. C'est à propos des théories de la royauté que des témoignages ont été laissés de cette germination me semble qu'il va peut-être aussi dans l'analyse à retrouver le corps institutionnel et le corps

inscrit temporellement, de l'analyste. Ce serait certainement à articuler à la question du grand Autre, et à la manière dont on travaille, finalement. Parce que du coup, on ne s'autorise pas de soi-même. Et on est dans la gémellité.

Claude RABANT : C'est là où tu introduis l'idée de gémellité ?

Françoise DELBARY : Oui

Christian MIGNIEN : A propos du décentrement je me demandais justement quel était le sens de cette recherche de filiation. Plutôt, quel était le sens de cette discussion depuis ce matin. Et voilà ce qui me venait à l'esprit : je me disais qu'on avait fait beaucoup d'analogies avec la famille, le père, la mère, l'héritage etc. et je me disais qu'on était là dans imaginaire parce que finalement, je n'ai pas choisi moi d'être le fils de mon père, de même que je suis dans le langage, et j'en ne l'ai pas choisi. Il me semble qu'il y a là quelque chose de primordial dont on n'a pas tenu compte du tout. Moyennant quoi je me disais que si on est ainsi parti dans une ligne finalement assez confuse, quelle est l'origine de cette confusion ? Qu'est-ce qui fait que l'on s'est centré sur un objet imaginaire qui viendrait prendre la place de quelque chose d'autre qui viendrait camoufler quelque chose d'autre ? Et je me demandais si, finalement, on n'était pas dans la perversion, s'il n'y avait pas là un déni de quelque chose. Ce n'est là qu'une question, mais qui, peut-être, peut nous amener à une autre façon de réfléchir sur la question de la filiation.

Alors, on a parlé d'auto-engendrèrent, effectivement la question se pose. Ce qui m'était venu en association, puisque je travaille avec Daniel DESTOMBES – on en a parlé hier - dans une institution avec des adolescents aux familles compliquées ... [*lacune dans l'enregistrement*]Et ils essayent les uns et les autres de se légitimer en se disant " t'es bien comme ceci, t'es bien comme cela " etc. ou de se trouver à l'extérieur un insigne, ou des insignes qui leur permettraient de s'identifier. Bref, c'était un certain nombre de questions que je me posais et qui peut-être ouvrent la voie à ce décentrement dont vous parlez.

Françoise DELBARY : On pourrait peut-être trouver dans la question même cette paternité que vous évoquez, paternité peut-être imaginaire ...

Jean COOREN : [*Texte réécrit par l'auteur*] Dans ce colloque sur la filiation subsiste une certaine confusion entre ce qui serait de l'ordre d'un " idéal " de la cure, d'une " éthique " à promouvoir, et puis ce qui serait la réalité des cures, leurs avatars, les scories, le reste ... Il y a, je pense, une filiation du Reste, repérable dans la pratique

des institutions qui gèrent comme elles peuvent ces avatars et cultivent peut-être aussi ce reste dans un bénitier.

Est-il possible, est-il souhaitable de faire coexister un discours quelque peu hétérogène au discours ambiant ? Chacun a pu faire l'expérience de cette question sans qu'il ait à proprement parler volonté de censure .. J'en mesure les limites aujourd'hui.

Pour fréquenter, comme vous je suppose, divers lieux analytiques, je connais la difficulté de me faire entendre, et de comprendre aussi, face à un vocabulaire, des habitudes de langage, un certain consensus, un parler à mi-mot, des connivences ... Bref, à me présenter comme un étranger face à une famille où chacun connaît les tics, les qualités et faiblesses, les références, les dadas, les qualités et les défauts de l'autre

Convient-il d'accepter le fait, la réalité de cette famille ? Oui certainement, ne serait-ce que d'un strict point de vue économique, Il y a là une facilité. Mais peut-on, doit-on chercher à en mesurer les inconvénients à les repérer pour apprendre à les contourner ? Je le pense aussi. Comment alors y parvenir notamment devant, et avec, le discours théorique ?

Je me sens en accord avec Claude RABANT quand il parle de " filiations de discours " en psychanalyse. Je le cite : "*Je ne suis pas le fils de Freud, ni de Lacan, mais je reconnais la filiation de mon discours avec le leur*". Cependant, je suis plus perplexe quant au contenu de ce qui se transmet ainsi au plus intime de cette filiation de discours.

Toute théorie ne produit-elle pas le risque de sa propre clôture ? Car elle émerge comme elle peut, parfois avec génie, d'un fantasme qui a forcément à voir avec l'histoire, petite ou grande, et les secrets, pas seulement les secrets d'alcôve. Et elle se lie aussi avec les autres fantasmes personnels de chaque lecteur ...

Le problème n'est pas tant de vouloir ou de croire y échapper, comme si un effort de lucidité suffisait, mais de permettre à la descendance de ces discours de trouver les moyens de se déprendre de la clôture théorique qui rend celui qui le reçoit, ce discours sourd et parfois malade, même si elle lui rend d'autres services.

Pour ma part, je proposerais volontiers la " défiliation " comme l'un des objectifs de la psychanalyse. Ainsi il me semble, au terme de la cure, le Père et la Mère ne sont plus là où la société, l'anatomie, la biologie, la génétique s'accordent à les reconnaître. En principe, l'analysant découvre que – je cite Marc Léopold LEVY - "*... la véritable filiation est celle qui produit le sujet de l'inconscient*", avec cette précision que le sujet devrait toujours pouvoir se conjuguer au futur antérieur, toujours en devenir d'être là".

Je pense que toute analyse conduit ou devrait conduire (quand en sommes-nous enfin là ? ... à une déconstruction de l'origine, c'est-à-dire de la théorie sur

l'origine, de la théorie en son Pouvoir, et donc aussi du Pouvoir de la théorie, du Pouvoir tout court et de l'institution (notamment analytique).

L'un des problèmes est de savoir jusqu'où il est possible de pousser cette déconstruction. S'il n'y a pas, à un moment donné, un " trop ", un trop pour l'être psychanalyste, pour celui qui produit et soutient cet effort, un trop pour la société (d'analyse ou autre), et un trop sur lequel vient buter la déconstruction, produisant l'expulsion, la mise à l'écart, la mise en demeure, ou plus simplement l'auto-censure.

Pourtant nous n'avons pas tellement le choix : la naissance de la psychanalyse qui reste à faire encore, doit supporter l'émergence de ce " trop ".

Il me semble que si l'essentiel de ce travail à poursuivre trouve, bien sûr, ses racines dans la pratique de la cure, il est aussi à mener dans la théorie :

- 1) Par l'avancée à l'intérieur d'une théorie et de son langage, certains y excellent, on pourrait dire qu'ils se sentent faits pour cela.
- 2) Par la mise en communication d'une théorie avec une autre théorie.

Il y a en effet une manière d'aborder les théories qui consiste à les mettre en communication l'une avec l'autre, non pas pour les unifier dans je ne sais quel " espéranto ", cela n'aurait aucune validité, intérêt, mais pour en tenter la " traduction " d'un langage à un autre, afin d'en dégager l'avancée relative, parfois bouleversante.

Car pour être un bon traducteur cela exige une parfaite connaissance des deux langues et c'est déjà quelque chose en soi.

Mais cela oblige aussi le " traducteur ", à un moment donné, à " interpréter " et à " justifier " son interprétation, à en supporter d'autres et à se dévoiler à lui-même le relatif de sa propre lecture, de son propre fantasme, en général cela lui donne aussi plus de chances de se dégager de ce qui, chez l'auteur, est quelque part, for-clos.

Donc à l'encontre de toute clôture dans la cure et dans l'élaboration théorique, je suis partisan de continuer ce travail de " contrebande " pour mieux encore, soumettre à la Loi toute filiation ...

Christine BUET :

Ce n'est pas vraiment une question mais une remarque qui m'est venue dès le début de la matinée, c'était de rappeler qu'au départ la fortune c'est la chance, le hasard. Je pense que d'aller plus loin risquerait de tomber dans des redites, mais à propos de cette fortune prise ici au sens originaire, ce que j'avais envie d'en dire rejoignait ce que disait Hector YANKELEVITCH à propos des antinomies c'est à dire comment opère en chacun, un discours et les effets qui se produisent quand on relie ce discours à son auteur ? Mais il s'agit aussi de ne pas oublier de le délier.

Et comment opère la fortune au point de rencontre de ce travail de double mouvement?

Claude RABANT : Vous pouvez en dire un tout petit peu plus sur cette articulation que vous faites ?

Christine BUET : Un petit peu plus, je ne sais pas, mais je me demandais simplement : à oublier ce sens du mot fortune, dans quelles spéculations, et dans quels effets de miroir risque-t-on de s'embarquer.

Claude RABANT : Daniel WEISS. Peut-être voulez-vous reprendre ...

Daniel WEISS : Il me semble qu'effectivement on peut reprendre la question comme on l'a posée au départ ; d'ailleurs est-ce que nous n'oublions pas souvent cette acception-là du mot fortune ? Et est-ce que notre façon de vouloir à tout prix nous situer en famille – pour reprendre ce qui se disait - est-ce que ce n'est pas une manière de recouvrir cette dimension-là, cette acception-là de la fortune ?

Jean COOREN : Pour moi, il ne fait aucun doute que trop souvent nous gérons en termes de fortune au premier sens du terme, et je pense effectivement - c'est tout à fait dans l'esprit de ce que je voulais dire – que c'est l'autre acception du mot fortune qui me plaît à moi, c'est celle que je cherche à promouvoir dans mon travail et dans la cure

Claude RABANT : Il me semble que ce n'est pas une mauvaise chute pour notre table ronde ... Une dernière remarque, une dernière question ...

Marc DELPLANQUE : Supposez que je lance maintenant, là où nous en sommes, un énoncé, celui-ci, par exemple : " la femme n'existe pas " ou une autre formule : " il n'y a pas de rapport sexuel ", supposez que je dise cela là maintenant...

Claude RABANT : C'est une supposition ...

Marc DELPLANQUE : Quelle est l'intention de cette supposition ? C'est peut-être la question parce que ce que je voudrais dire à travers ce petit propos très

rapide c'est que, dans le fond, à reprendre un énoncé comme celui-là qui, au moment où il a été produit ... qu'est-ce que cela suppose d'invention au moment où il a été produit ... Et la plupart du temps on ne sait pas tout cela, on se ressert de ces soi-disant recettes parce que je me demande bien au niveau du savoir ce que cela pourrait signifier comment on pourrait appliquer comme un savoir " ordinaire " une telle formule. Cela époustoufle, cela scandalise, je ne sais quoi, on reprend, ça fait bien aussi ... On pourrait dire, celui qui applique comme cela un énoncé de cette sorte, pourrait être le pur perroquet, pourrait lancer cela dans le sens du dérisoire ... dans quelle filiation au niveau du discours ce sujet se présente-t-il ?

Je le dis d'autant plus - ma voisine me l'a soufflé tout à l'heure lorsqu'on dénoncerait - et pourquoi pas – le " s'autoriser de soi-même et de quelques autres " il faudrait signaler que le " s ' " n'est pas au même niveau que le " soi-même " qui suit. Cela paraît élémentaire. Qu'est-ce que cela veut dire, en un mot : c'est simplement la distinction qui a été signalée tout de suite entre les énoncés et l'énonciation. Si on ne fait pas ce travail-là, on s'emmêle les pinceaux dans toutes nos histoires et dans toute la matinée, et pour les temps à venir.

Claude RABANT : Voilà un rappel en effet tout à fait essentiel, sur lequel, je crois nous pouvons rester pour la table ronde.

*

Interventions de l'après-midi lors du temps de reprise de diverses questions

Cécile de SAUVEBOEUF : Je trouve que durant ces deux jours, la question de la filiation analytique a surtout concerné l'interprétation ou l'autorisation. C'est-à-dire le psychanalyste comme interprète. Et Daniel WEISS, dans son papier surtout, a introduit un nouage entre la question de la filiation et celle de la référence, faisant l'hypothèse que le recours à la référence venait

- d'une part, consolider le " s'autoriser de soi-même", c'est-à-dire trouver une légitimation,

- et d'autre part éviter l'élucidation du " s'autoriser de soi-même " dans le champ du transfert.

C'est-à-dire qu'il indiquait que le recours à la référence venait faire l'économie de quelque chose pour les analystes. C'est-à-dire aussi que les analystes choisissent leur référence, comme il le dit, " comme un gain en plus ". Ils ne se reconnaissent pas à ce moment-là comme les interprètes référés, ce qui quand même autre chose.

La référence, s'ils sont des interprètes, référés, vient ici indiquer un lien à une instance tierce à laquelle nous sommes soumis. Par exemple l' État qui s'occupe des filiations.

Alors je lui demande, sous forme de question ouverte, comment lier ensemble la question de l'interprétation avec celle de la référence, à laquelle les psychanalystes sont aussi assujettis.

Et je voudrais vous donner l'exemple d'une question qui s'est posée dans un groupe de travail au Cercle freudien où une analyste interrogeait : " Que faire quand, à la fin d'une séance, un enfant demande s'il peut emmener un jouet par exemple ? " Il y a eu un débat entre nous et une personne du groupe a proposé une réponse qui consisterait à dire à l'enfant qu'il suffit qu'il emporte les paroles de la séance et qu'il pouvait s'appuyer sur ces paroles-là . L'autre analyste, celle qui avait posé la question, a dit qu'elle aurait répondu à l'enfant que le jouet ne lui appartenait pas, qu'il était la propriété de l'institution, et qu'elle-même donc ne pouvait que le laisser là, puisque ce jouet n'était pas la propriété de l'analyste mais de l'institution.

Je pense que ce ne peut être que l'un et l'autre, et que sur ce point il faut aussi. Pouvoir – pas forcément le dire - mais répondre en sachant que l'on est aussi référé, en tant qu'analyste à une institution qui vous paie.

Daniel WEISS : Il m'est difficile de répondre de but en blanc à cette question. La seule chose que je pourrais dire maintenant c'est qu'il y a peut-être lieu de distinguer cet artifice imaginaire, cette évocation d'une " pseudo-référence ", encouragée par un usage insuffisamment raisonné du concept de filiation, et ce qui est la référence au sens où vous l'entendez. Je crois qu'il y a une opposition à mettre en évidence ici : opposition entre modèle familial utilisé pour parler du lien entre nous et institution de la filiation garantie par la référence. Il y aurait probablement à préciser les définitions de ces concepts. Ce travail reste à faire ...

Jacques AUBRY : Je souhaite que Françoise DELBARY développe ce qu'elle écrit dans son argument sur l'être fils-femme, et comment elle articule qu'être fils c'est une place où aucune différence sexuelle ne tient.

Françoise DELBARY : Je ne sais pas si je peux vraiment répondre à cette question, mais j'avais été frappée par cette formulation parce qu'elle me semble indiquer que les questions sexuelles relèvent d'un montage et que le montage qu'ont fait les romains représentait dans le texte que j'ai proposé un exemple de cet autre lieu que l'on pourrait considérer pour s'expatrier un petit peu. Et on pourrait se demander pourquoi les romains plus qu'un autre lieu. Là, il me semble que c'est l'intérêt que je porte au travail de LEGENDRE qui était présent, parce que les romains nous ont donné en héritage un système juridique et celui-ci s'est marié, ou acoquiné, je ne sais pas comment, on peut dire avec le christianisme, et cette espèce de couple entre le droit, l'approche des questions institutionnelles et l'approche chrétienne dans laquelle d'ailleurs on trouve un usage très abondant de la notion de Père, de fils et c. tout cela me semble susceptible de mettre dans une autre lumière la question institutionnelle des analystes. Donc, le sexe comme une question institutionnelle, c'est un peu cela que j'avais essayé de dire.

*

* *

LA FILIATION DES ANALYSTES DE DIVAN " À " DIVAN

Henri DE CAEVEL.

Dans la cure psychanalytique elle-même, hors de toute référence aux théories, aux maîtres et aux écoles, quelque " chose " doit bien se transmettre, , quelque " chose " de spécifique à la psychanalyse.

Au cours de la table ronde de ce colloque sur la filiation une hésitation s'est fait entendre – avec valeur de lapsus - entre une forme de cette transmission qui se ferait de fauteuil à divan et une autre qui se ferait de divan à divan.

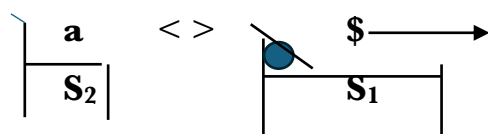
Cette dernière expression est certes plus psychanalytique car l'analyste apparaît moins dans la position confortable de " celui qui sait ", évoquée par la position de celui qui occupe le fauteuil ...

En fin d'analyse, là où LACAN pointe ce qu'il o se appeler le "discours analytique", l'analyste est en position de " petit a "

Ce qui s'écrit :

$$\frac{\mathbf{a}}{\mathbf{S}_2} \quad \frac{\mathbf{\$}}{\mathbf{S}_1}$$

Lors d'une rencontre à Lille en juillet 1990 j'avais proposé d'inscrire cette formule en passant du mathème à la représentation imagée dans le dispositif inventé par FREUD pour la pratique de la psychanalyse selon le schéma suivant :



Le sujet divisé de l'analysant laisse derrière lui l'objet cause de son désir, le laisse à jamais perdu, abandonné, sa sidération fantasmatique, et, dé-sideré, désirant, s'en va ... Le fauteuil de l'analyste n'est plus occupé que par un petit a qui, pourrait-on dire, est assis sur le Savoir mis ainsi en position de vérité ...

Mais en réalité, cette place sur le fauteuil est toujours occupée par le psychanalyste ... Pour qu'il puisse tenir cette place d'objet pour l'autre, pour qu'il accepte d'être destitué de sa place de sujet, qu'il accepte ce. " des-être ", il a fallu que le dit analyste soit lui-même " passé " par une telle fin d'analyse. i Pour étayer tout cela il faudrait reprendre les notions de " traversée du fantasme ", si pas la théorie de " la passe " Ce sera pour une autre fois ..

Je propose donc d'écrire : "IL Y A UNE TRANSMISSION DEL'ANALYSE DE DIVAN À DIVAN •. Le moins que l'on puisse dire c'est que

quelque chose " se passe ... ▪ ▪ Il est passé par ici, il repassera par là ▪ . Le mouvement de désir et l'objet qui le cause.

Cette hypothèse sur un des modes de transmission de la psychanalyse me permet d'avancer quelques propositions complémentaires :

- 1 - À l'inverse de ce qui s'est dit de la transmission d'un héritage, ce qui se transmet ici est à mettre du côté de la perte, et peut être du " savoir y faire avec l'objet perdu " sans le suivre dans ses chutes habituelles du côté de l'angoisse ou de la jouissance.
Habituellement, quand l'héritage n'est pas positif, il se refuse. L'analyste serait ainsi celui qui accepterait un héritage " en manque " et déciderait d'en faire quelque chose. (Version revue et adaptée de la fable du *laboureur et ses enfants*)
- 2 - Le mouvement évoqué du sujet " analysé " laissant derrière lui l'objet perdu à jamais, évoque à son tour, si vous me suivez, une lignée maternelle. Et, tant que j'y suis, j'évoque ici que le dit " objet a " pourrait être de type placentaire. Abandonner à jamais ce gâteau nourricier, devenu inutile à qui veut respirer, boire et manger, parler désirer ...
La filiation mère-enfant est rarement travaillée par les analystes, qui semblent privilégier la lignée symbolique de la nomination et de la reconnaissance, la filiation de type paternel (Les classiques arbres généalogiques se construisent sur la même option).
- 3 - Comment ne pas envisager, alors, une hypothèse supplémentaire : Que la "génération " d'un analyste puisse résulter du croisement de ces 2 types de lignées au lieu où la DESTITUTION de l'analyste (mis en position de " a " rencontre l'INSTITUTION analytique, forte de ses lois et réglementations de la reconnaissance et de la nomination, attributs, classiques de la fonction paternelle ...

*

* *

QUESTIONS OUVERTES

Cécile de SAUVEBŒUF

Le concept de filiation concerne l'établissement d'un lien de droit. donner naissance à un enfant ne suffit pas, on le sait, à l'inscrire dans la vie. Obligation est faite aux parents de recourir à une dimension tierce : l'État - garant des filiations - qui inscrit leur enfant comme doublement référé : à l'État, en tant que citoyen de la patrie ; et à ses parents, en recevant un patronyme qui le situe à une place de droit comme être sexué dans la lignée des générations.

D'emblée donc filiation et référence ont partie liée. Nous recevons de l'extérieur une référence qui fait limite aux fantasmes d'auto-fondation développés sur une autre scène.

L'analyse de la filiation des analystes, l'histoire de la psychanalyse et des institutions analytiques ne reposent-elles pas aussi sur la reconnaissance d'une double référence, interne et externe, aux lois de la parole et au Tiers social de la parole, à la dimension du transfert qui supporte notre désir d'analyste et à l'État qui légifère les professions ?

Ne penser la question de la filiation des analystes que comme une référence que l'on se donnerait, une filiation que l'on choisirait, un "gain en plus" comme dit Daniel WEISS, ne revient-il pas à légitimer une analyse de la filiation dans le seul champ du transfert, du scénario imaginaire, du roman familial, des luttes fratricides ... ?

Le risque ne serait-il pas alors que les psychanalystes aillent dans les institutions analytiques chercher à maîtriser, s'appropriier une filiation dans un fantasme d'auto-fondation alors que cette filiation analytique, ils l'ont d'abord - qu'ils le veuillent ou non - reçue du lieu du transfert. Évacuer que la filiation instaure d'abord un lien de droit qui fait que nous sommes référés à une instance tierce, inscription qui nous marque, ne laisse-t-il pas le champ libre à un déploiement démesuré des enjeux transférentiels au sein des institutions analytiques ?

Le recours à la filiation dans un tel contexte ne devient-il pas à la fois un abus de langage et un abus de pouvoir ? Le danger serait alors que la question de la filiation ne sorte pas du champ du transfert (père possible ? père vraisemblable ? père véritable ?) et vienne refouler tous les enjeux institutionnels en les privant de leur lien fondateur à la question centrale de la filiation analytique.

Cette question comprend le rapport au patronyme, comme l'a souligné Daniel WEISS. Aussi serait-il intéressant, me semble-t-il, de se demander plus avant si la référence au patronyme dans la filiation analytique relève - et ne relève que - du champ du transfert : on se donne, on se choisit une référence patronymique ...

ou bien si la question du patronyme n'appartient pas d'abord - ou même seulement - à la dimension institutionnelle dont nous héritons, qui nous marque, qui nous revient comme une transmission ? Dans cette seconde acception, que je soutiendrais personnellement, peut-on encore parler d'adopter un patronyme, une filiation ? Je ne le pense pas. Plus simplement on ne peut que se reconnaître héritier d'une transmission dont le patronyme freudien est une métaphore. Peut-être est-ce le seul espoir de pouvoir nous situer à une place d'interprète dans une lignée d'interprètes, sans incarner une position de maîtrise dévastatrice ?

*

**

RELANCES

Jean-Loup POISSON-QUINTON

- 1 - J'interroge Iréna Andrucovici sur l'histoire des descendance de père en fils, le désir d'analyste et la fonction paternelle, voire la position de fondateur.

En effet, la question de la filiation des analystes me paraît bancale. La filiation, c'est la rencontre de la lignée paternelle et de la lignée maternelle. Or, la lignée paternelle est la seule à être nommée, à être prise en compte.

À la lettre c'est la filiation " délirante " du paranoïaque. Je ne pense pas que ce soit le cas.

Alors, fantasme des origines ?

Comment s'inscrit pour les analystes la lignée maternelle ?

Est-elle déniée, mise de côté, refoulée ?

Apparaît-elle sous d'autres formes, d'autres noms, ou n'a-t-elle pas besoin d'être nommée ?

LACAN, se moquant du mythe de la Horde Primitive, décrit l'échange des femmes entre les Fils dans une conduite d'évitement de l'inceste : ayant le même Père les demi-frères peuvent échanger leurs Mères. Astucieux ...

- 2 - Jean COOREN développe la thématique de la filiation dans une optique particulière : l'inconscient est filiatif par nature.

C'est aussi une manière de dire que la transmission se fait non pas de fauteuil à divan, mais de divan à divan. De Fils à Fils se tissent les fils de la filiation.

Est-ce de ce côté qu'il faut chercher la lignée maternelle ?

Enfin, si l'on n'est pas fils de ses signifiants peut-on dire que l'on est fils de " ses " signifiants et de " quelques autres " ? Est-ce là déplacer la question du sujet ?

Question que je n'ai pu poser à Jean COOREN publiquement mais qu'il a pu entendre, et qui peut-être fera l'occasion d'autres échanges. J'arrête là ...

Aie ! qu'est-ce que j'ai encore foutu de l'objet a ?

*
* *

NOTE A PROPOS DE LA " REFERENCE "

Daniel WEISS

La réflexion commencée autour du thème " filiation/transmission " pourrait, me semble-t-il, être reprise à partir de la question de la " référence " telle que, par exemple, Cécile de SAUVEBŒUF l'a posée, oralement lors du débat et par écrit dans les pages qui précèdent.

Cette notion de " référence ", empruntée à Pierre LEGENDRE, ne me paraît pas d'un maniement si facile. Elle fait partie, pour l'analyste, de ce qu'un professeur de langue appellerait volontiers les " faux amis ". J'en donne ici une définition tirée du *Crime du caporal LORTIE* : " ... discours qui, en toute société, rend accessible, grâce au système social des interprètes, la loi, loi de la raison et loi du père ... "

Il y a lieu d'être prévenu contre l'usage imaginaire trop fréquent de la notion de filiation, usage qui revient, comme cela a été suggéré, à conforter la figure du Père. Mais si on cherche à ne pas s'en tenir à cette simple dénonciation, aussi utile soit-elle, il faut peut-être se demander à quel discours de référence se rattachent les interprètes que nous sommes. Est-ce le même que celui qui fonde, oriente, organise cette institution subjectivante par excellence qu'est la filiation ?

Considérer l'analyste comme un " interprète référé " tel que le fait LEGENDRE, nous amenant ainsi au voisinage prestigieux du talmudiste, du canoniste, du juriste, laisse de côté la question de la spécificité de la psychanalyse. L'analyste est-il " référé " de la même manière que ces autres praticiens du texte ? Le " discours de la référence " est-il le même pour lui ?

Cette question me paraît parfaitement illustrée par le petit problème de pratique quotidienne évoqué à la suite du débat par Cécile de SAUVEBŒUF (cf. les pages qui précèdent) : met-on en jeu le même rapport à la référence selon que l'on répond à un enfant :

- qu'il n'a pas le droit d'emporter un jouet parce que celui-ci appartient à un tiers ...

- ou que ce que l'on emporte à la fin d'une séance se sont des paroles ...

Est-ce la même institution qui dans les deux cas est convoquée ?

Il me semble en effet que la question ici posée est celle-là même de l'institution de la psychanalyse (à entendre au sens de discours instituant et non d'organisation associative). Les particularités de cette institution ne tiennent-elles pas à la spécificité de la référence qui la fonde, l'oriente, l'organise ?

Une telle perspective doit peut-être nous amener à interroger ce qui fonctionne comme référence pour nous : s'agit-il de donner un contenu à ce discours ? de lui

attribuer une représentation, ou au contraire d'essayer d'en maintenir la pure n é
g a t i v i t é ? Doit-on considérer, par exemple, que ce qui remplit cet office de
référence dans l'institution de la psychanalyse ne tient qu'à une " simple " sup-
position, celle du savoir inconscient.

Aborder ces questions en interrogeant l'articulation de l'institution et de la
référence pourrait peut-être nous permettre, dépassant l'opposition irréductible
ou la coexistence obligée, de penser en termes consistants les rapports entre ordre
du discours inconscient et ordre social. Cela nous donnerait un autre regard sur
un certain nombre de questions " actuelles ".

*
* *

S'AUTORISER DU S'AVOIR TRAUMATIQUE

Marc-Léopold Lévy

Que veut dire s'autoriser de soi-même, s'autoriser au nom de la prise en acte de la connaissance liée au savoir traumatique ? La prise en compte de ce trauma spécifique signera le désir de celui qui s'avèrera analyste, et s'origine dans le fait que sa naissance a fait coupure interprétative pour au moins un des parents, et l'oblige à reproduire pour d'autres l'acte analytique. De ce fait il se trouvera collègue de ses pairs en tant que soumis à la même loi, affilié à une association constituée d'égaux qui ne sont pas des mêmes, ce qui laisse toute la place à la filiation en tant que reconnaissance de la dette symbolique. C'est ce que je vais essayer de démontrer et de vous faire sentir maintenant ; je vais donc essayer de donner corps à ce que j'affirme, d'en développer la théorie, afin de vous causer de ce qui vous cause.

Qu'est-ce que la théorie analytique ? C'est donner un sujet au savoir. Qu'est-ce que le désir de l'analyste sur lequel il ne faut pas céder ? L'analyste, comme tout un chacun, désire jouir. Dans la jouissance, il y a un gain d'être ; mais ce gain d'être est toujours mortifère - car la jouissance, c'est ce qui vient en plus. La jouissance, en fin de compte, c'est la pulsion de mort ; il n'y a que des pulsions de mort. Il n'y a pas de pulsion de vie, il n'y a que des impulsions vitales. L'analyste désire jouir, mais de quoi ? Quelle est sa jouissance mortifère ? Je l'ai montré, dans un article paru dans *Che vuoi ?* n° 7 intitulé "L'analyse, une violence homéopathique", que l'analyste était un "presque-pervers". Ce qui ne veut pas dire qu'il est pervers de structure ; l'analyste, bien évidemment, est hystérique, obsessionnel, ou quoi que ce soit d'autre : il n'est pas pervers. Il est presque-pervers, en ce sens que, comme le pervers, il jouit de déstabiliser l'autre dans sa jouissance. C'est ce qu'on appelle la "coupure interprétative" ; mais pour le dire plus positivement, il le saisit dans sa jouissance. Et c'est pour cela que la coupure interprétative fait arrêt. Ce n'est pas une interprétation, ce n'est pas une herméneutique. C'est plutôt : "je vous arrête dans votre jouissance mortifère". Il en jouit, mais non, comme le pervers, pour déstabiliser l'autre en tant que sujet, pour réduire le sujet à une peau d'oignon, pour l'anéantir en tant que tel, mais à l'inverse pour produire du sujet de la division. On est sujet divisé toute sa vie, mais après une analyse, on est sujet de la division, car pour ma part, je reformulerais ainsi l'adage freudien "*wo es war, soll ich werden*" : là où ça comptait pour moi, que je compte avec ça.

Le pervers, lui, fait ça pour s'égaliser à la loi, c'est sa seule manière de l'intégrer ; tandis que l'analyste le fait pour y soumettre l'autre et par sa propre analyse, s'y soumettre. Car, comme tout un chacun, il résiste. La résistance est toujours

une façon de porter une barre de négation sur la castration, là où l'on n'en prend pas acte suivant sa structure. Donc, l'analyste jouit de faire coupure interprétative, et en même temps d'en produire la théorie ; car l'acte analytique a deux aspects : il s'agit effectivement d'une coupure interprétative, mais aussi d'en donner les raisons selon la démarche scientifique ; ce qui ne veut pas dire que l'analyse est une science, mais elle doit se plier aux exigences de la raison.

L'analyste est conduit à cela non pas par vertu ou idéal du moi, mais parce qu'il a eu un trauma particulier. J'ai dit que sa naissance a fait coupure interprétative pour au moins un de ses parents, et que cela l'oblige à reproduire pour d'autres l'acte analytique. Je dis bien "fait coupure interprétative" et non pas "introduit ses parents dans la loi", car chaque enfant - et surtout le premier puisque c'est lui qui les fait parents - introduit les parents dans une nouvelle prise en compte de la loi, notamment par une reconnaissance d'une temporalité différente. Mais le petit infans qui deviendra analyste, ce n'est pas qu'il a introduit ses parents à un niveau de la loi à laquelle ils n'accédaient pas. Il fait vraiment une coupure interprétative. Je pense que cela se repère dans le passé de chaque analyste.

Pour couper dans la jouissance de l'autre et pour que cette coupure ait des effets, sans qu'elle ne déclenche trop de haine et d'agression envers son auteur, il lui faut une plus-value transférentielle ; il faut qu'il soit sujet-supposé-savoir pour que cela soit toléré, car c'est tellement désobligeant de couper dans la jouissance de l'autre que ça ne peut déclencher que la haine. Couper dans sa jouissance mortifère, laquelle est toujours incestueuse : car on ne renonce pas à être tout-satisfaisant pour ses parents de façon en être comblé, ni à la nostalgie de l'unité à jamais perdue. Si vous faites cette coupure sans plus-value transférentielle, vous ne déclencherez que de la haine.

Je pense que ce qui a présidé à la constitution de celui qui s'avèrera analyste, c'est que sa conception est le résultat d'une parole tierce. Il sera attendu de cet enfant, comme presque toujours merveilleux, quelque chose de différent du "tu seras pharmacien parce que papa l'était" ou "tu seras docteur parce que papa ne l'était pas" ou "tu porteras les espoirs phalliques qui s'organisent, de génération en génération, par le croisement des inconscients parentaux", et l'enfant en sera porteur. Cela, c'est ce qui arrive à tout monde.

Le propre de l'analyste, c'est le fait que sa naissance soit marquée par une parole tierce. Je vais vous en donner un exemple : j'ai comme analysant quelqu'un qui est un remarquable analyste d'enfants. A sa naissance, dans ce qui a concouru à sa conception, il y a eu une parole d'un médecin qui a dit à sa mère, victime d'un eczéma purulent récidivant : "Faites un enfant, madame, et ça vous passera". Donc il a été prescrit, comme médicament, par un sujet-supposé-savoir. Je dis bien "prescrit comme médicament par un sujet-supposé-savoir", parce qu'on peut à l'évidence être un médicament pour ses parents, ce n'est pas propre à l'analyste. Combien de couples ont fait des enfants dans l'espoir de se réconcilier. Ce n'est pas du tout la même chose. Cet enfant sera le représentant d'un savoir supposé ;

il est sujet-supposé-savoir, sa parole aura une place spécifique. Ses parents auront, tel l'analysant, un rapport de haine et d'amour particulier ; ce sera, en plus de l'amour parental, de l'amour de transfert. C'est pourquoi l'enfant sera, tel Hamlet dans les brumes d'Elseneur, dans une sorte de fading. Il percevra qu'on lui demande d'occuper une certaine place, mais il ne saura pas plus que ses parents laquelle, il courra après ce savoir qu'on lui prête, parce que sa parole aura un effet bizarre, dont aucun signifiant ne répond. Il y perdra un peu de la matérialité de son corps, parce qu'au trauma, à la place de répondre par une violence motricielle ou verbale, il cèdera sur le vouloir propre à son sexe pour faire interprétation à ses parents.

Il courra après ce savoir supposé. C'est par la théorie qu'il essaiera de retrouver la consistance qui lui manque - consistance qui manque toujours puisque la consistance perdue c'est l'objet "a"; le premier objet à jamais perdu, c'est la satisfaction d'organe. Il s'agit là de la castration inaugurale. Mais ceci se rejouera d'une façon différente pour ce petit infans qui est sujet-supposé-savoir. Il aura donc, inscrit dans son propre vécu, un savoir spécifique : le fait qu'il n'est pas le sujet de l'adresse dont il est l'objet. Et cela lui donnera une souffrance particulière. Mais cela fera de lui un athée de l'objet : il en reconnaîtra la nécessité, mais sera un non-croyant de l'objet. C'est pour cela que la rencontre avec le discours analytique le soulage, parce qu'il s'y reconnaît, et s'y retrouve. Lacan, après Freud, soulignait qu'on ne comprend que ce qu'on connaît déjà. Et c'est cela qui soulage. La dette que l'on a à l'égard des prédécesseurs du discours analytique, c'est celle-là. Et c'est cela la dette symbolique.

Donc, l'analyste est amené à reproduire le fait d'avoir été, à son insu, sujet-supposé-savoir. De la même façon que les jeunes filles qui ont été agressées sexuellement peuvent devenir ce qu'on appelle dans les surprise-parties " les filles faciles ", " celles sur lesquelles tout le monde peut passer " ; si elles font cela, c'est pour devenir effectivement sujets de ce qu'elles ont subi, pour tenter de le maîtriser, parce qu'il faut pouvoir gérer ce gain d'être, cette jouissance. Car ce n'est pas la peine de se demander si une personne violée a joui – au sens de jouissance d'orgasme. Toute violence fait jouir, en ce sens qu'elle informe. Plus l'information est forte, plus fort est le gain d'être qu'il faut gérer. Dans ce gain d'être, il y a de l'inacceptable, c'est cela qui sera refoulé. Car il y a une jouissance identificatoire, qui participe du trait unaire, on se reconnaît comme " le gourmand ", " le travailleur ", etc. Mais il y a une autre jouissance dont on ne veut rien savoir, inacceptable pour le moi, à laquelle on ne reconnaît pas notre participation, fût-elle à notre corps défendant. On est donc toujours amené à essayer (sauf à le reproduire sur autrui) de se faire sujet de ce dont on a été victime - et c'est ce que fera l'analyste également.

Du fait de cette parole tierce, il doit assumer une position de plus-value transférentielle. Cet amour de transfert, il reproduira pour l'autre d'en être le support, dans l'espoir d'un gain d'être pour retrouver sa consistance perdue. C'est pour cela qu'il est obligé de donner les raisons de son acte, et si possible d'en faire la théorie, parce que

c'est cette sublimation spécifique qui viendra limiter la jouissance de l'acte analytique - jouissance qui, comme le dit LACAN, lui fait horreur, parce ce gain d'être se paie d'un rappel de l'inhibition motricielle ou affective qui l'a produit. L'élaboration théorique lui permet de régler la trop grande jouissance qu'il pourrait avoir à manier la libido d'autrui. C'est parce qu'il donne corps à ce savoir supposé qui n'est pas le savoir qu'il a, que ce savoir qu'il a réellement, il est obligé de le construire pour sortir des brumes, parce qu'il y a des signifiants qui n'ont plus de matérialité, qui flottent en l'air, qui ne sont pas justes. Et c'est pour ça qu'il faut une analyse à ce petit devenant-analyste, parce que, du fait d'être le représentant de la loi - puisque l'analyste est toujours en position surmoïque - il aura tendance à ne pas s'y soumettre lui-même. Ce qui permet d'en rabattre, c'est l'analyse, et c'est aussi de faire de cet état un métier, et non d'en jouer comme d'un talent de société. Dans la fin de l'analyse, qui se signe de la passe, on accepte la jouissance dont on ne voulait pas. On peut dire effectivement, à propos de son trauma: "ça n'était que ça, mais ça n'est pas rien". Ce qui montre que, contrairement à ce qui se dit, le trauma ne s'oublie pas, ne se refoule pas, mais s'assimile.

C'est seulement grâce à l'horreur du désêtre qu'on peut accepter la jouissance dont on ne veut pas, et c'est seulement quand l'analyste l'a traversée qu'il peut élaborer une théorie qui cerne au plus près les raisons de son acte. Pour effectuer l'acte analytique, il n'est pas indispensable d'aller jusqu'à la passe; mais en revanche, pour en donner les raisons dans ses propres signifiants, il est nécessaire d'en passer par là. En effet, il faudra que cette théorisation, d'une façon ou d'une autre, comporte une pari de sublimation prise sur cette jouissance dont vous ne voulez pas. La théorie vient à une place d'objet d'une sublimation spéciale, une sublimation qui n'entretient pas la névrose, dans la mesure où l'on n'attend de cet objet aucune plus-value phallique, car il n'est pas porteur d'une demande d'amour, de reconnaissance, mais simplement de votre propre sens : ce que l'analyste est contraint de faire.

Quant aux institutions, elles doivent renoncer, non seulement à légitimer, mais aussi à prétendre former des analystes. Elles doivent simplement permettre la circulation, entre les analystes, de cet objet particulier de sublimation, et n'avoir d'autre but que d'en favoriser le déploiement. Les analystes se soumettent à une même loi, c'est pourquoi on peut les appeler collègues. Ceci à cause de cette même souffrance psychique, d'avoir été corps d'une adresse dont l'infans savait qu'il n'était pas le sujet: souffrance en raison de laquelle il ne lui était pas évident de choisir la vie; aussi a-t-il dû faire constamment ce travail pour lui-même - se plier à cet impératif, le choix de la vie; c'est ce qui le rend apte à conduire là ses patients, qui sont des gens pour lesquels il faut incarner ceci : " tu choisiras la vie ", comme il est dit dans le Deutéronome (" Paroles "), XXX, 19. La vie, mais pas n'importe laquelle : celle de l'être parlant. C'est pour cela que les patients lui sont nécessaires.

DISCUSSION-

Daniel DESTOMBES : Marc, je te remercie pour ton exposé, qui nous plonge au cœur des thèmes présents à chaque séance d'analyse, et je pense qu'il peut y avoir un retour sous forme de prise de parole ... Donc, la parole, maintenant, est à la salle.

Jean COOREN : Jusqu'à quel point la théorie nous sort de la névrose ? Et pour reprendre une de vos expressions, jusqu'à quel point la théorie nous transforme en filles " faciles " ? C'est-à-dire quelle est la violence contenue dans chaque théorie, quelle est la violence qui fait qu'après, le seul recours est de courir, pour reprendre aussi ce que vous avez dit, courir après une interprétation concernant le savoir des parents ? Vous avez dit tout à l'heure : l'analyste va courir après un savoir pour faire interprétation à ses parents.

Marc Léopold LEVY : Non. C'est un savoir qui lui a été supposé par la plus-value transférentielle de la parole tierce qui a présidé à sa naissance. C'est à ce savoir-là qu'il essaie de donner corps.

Quand je dis que la théorie c'est faire corps au savoir, à ce moment-là la théorie n'est plus névrotique, même si elle emportera le questionnement de la névrose, le point aveugle de la névrose.

On n'y cherchera pas la reconnaissance de l'autre. Si ça vient, ça vient de surcroît, ça ne sera pas dans la demande. Théoriser, en psychanalyse, c'est faire sa passe. Je la fais devant vous. On ne fait pas sa passe pour être reconnu. C'est pour ça qu'il y avait quelque chose dans l'École Freudienne qui ne marchait pas. On fait sa passe parce qu'on ne peut pas faire autrement, car on est obligé de produire ce savoir, dans l'espoir vain de récupérer un bout de consistance perdue à jamais ... Je ne pense pas du tout qu'on fasse de la théorie pour se faire reconnaître, même si on a envie que sa conception de l'analyse gagne du terrain, parce qu'on la pense plus juste - je dis bien " plus juste " et pas " plus vraie ". On théorise pour s'assurer qu'on n'est pas fou, et on s'adresse à l'analyste dont on sait maintenant qu'il ne peut pas être; cet analyste occupe la même place que Dieu ; Dieu existe effectivement, il ne fait même que ça, que d'exister... exister au sens le plus heideggérien du terme. Il existe, mais sans aucune consistance, c'est à dire qu'il n'est pas. Nous seuls, nous sommes la consistance de Dieu, et c'est là que nous sommes spinozistes, au sens le plus laïc.

Claude RABANT : Marc, j'ai beaucoup aimé ce que tu as dit. Je trouve que tu as énoncé des choses très fortes dont il me semble qu'elles atteignent réellement à ce

qui fonde ce que tu soutiens, et qu'elles touchent aussi pour chacun de nous, je pense, des lieux très réels. Je voudrais simplement te poser une petite question qui m'est venue plutôt au début de ce que tu disais et dont je pense que tu y as en partie répondu plutôt vers la fin, mais qui peut être relancé sur la référence à Spinoza que tu viens de faire, qui est, au fond, est-ce que tu distingues complètement l'analyste de tous les autres créateurs ou inventeurs ou fondateurs, ou bien est-ce que tu ne l'insérerais pas plutôt dans une certaine classe de créateurs ou d'inventeurs ou de fondateurs de discours, ou de créateurs de formes qui aurait finalement la même origine peut-être, dans une parole tierce ? Qui est une question qu'on pourrait peut-être aborder par un biais latéral, par rapport à la rencontre - puisque tu dis, ce qui me semble aussi très juste, qu'à partir de cette position on a une sorte de rencontre en effet avec les discours comme celui de FREUD ou de LACAN qui vous font découvrir qu'on n'est pas fou - latéralement, marginalement, on pourrait aussi poser la question sous la forme: avant ces rencontres ou avant l'existence de la psychanalyse, que produisaient ceux qui naissaient sous les auspices que tu as décrits ?

Marc-Léopold LÉVY : Je réponds d'abord à ta deuxième question : je crois qu'avant l'analyse, ça produisait aussi des thérapeutes, des chamanes, des sorciers, des hommes-médecine ; tous ces gens-là qui se prescrivent eux-mêmes comme médicaments. Alors que souvent ces gens-là deviennent religieux, parce qu'ils " s'y croient ". C'est ça qui fait la différence... Mais la certitude, le fil rouge, qui guide les fondateurs, les créateurs, ne provient pas de l'effet d'une parole tierce. Je ne sais pas encore ce qui la fonde, mais je me pose la question, car j'aimerais bien trouver la raison de ce qu'on appelle, sûrement à tort, l'intuition.

Hector YANKELEVICH : Je me trouve très gêné parce que tu en fais un mythe, le mythe de la naissance de l'analyste, comme il y a un mythe de la naissance du héros. Ce que tu racontes de l'enfance du futur analyste, je l'ai trouvé chez les enfants autistes et chez les psychotiques, et chez d'autres ... tu remplaces une logique de l'inconscient par une typologie de la jouissance, c'est-à-dire qu'il y aurait un type du saint, un type du héros, l'artiste, le savant. On est dans la galerie des types existentiels. Il y a une logique de l'inconscient qui tient compte justement de la rencontre, c'est-à-dire d'un réel qui n'est pas calculable d'avance, tu calcules le réel d'avance. Et ça s'appelle faire une ontologie existentielle, revenir à la métaphysique. Des mères à qui l'on prescrit d'avoir des enfants et qui sont une fois nés des supports de savoir, ça peut donner n'importe quelle figure après. Je suis assez gêné parce que tu dis que l'analyste jouit de déstabiliser la jouissance de son patient. Il se trouve que parfois il y ait de cela ; on ne peut pas définir l'acte analytique que par cela. Tu dis aussi qu'on ne connaît que ce qu'on a connu. FREUD n'a pas dit ça, FREUD a dit que toute trouvaille d'objet est une retrouvaille, "*wiedergefunden*", et ça fait référence au réel et pas à la connaissance. Justement la retrouvaille

dans le réel permet ou bien une fermeture ou bien une ouverture dans le symbolique, mais ce n'est pas du tout qu'on ne connaît que ce qu'on a connu. Si ce que tu dis se constitue en savoir, ça serait quelque chose d'une mythification, pas d'une mystification parce que c'est exactement le contraire d'une mystification. Mystification ça veut faire du mystère. C'est tout le contraire. Tu éclaires. Et voilà le savoir de ce qu'est et comment s'origine un analyste.

Marc Léopold LÉVY : Je n'ai pas dit qu'un enfant était support de savoir. Ça, effectivement, tout enfant l'est. Celui dont je parle, il est sujet-supposé-savoir, à l'insu des parents, et de lui-même. Si le réel n'est pas calculable, les formes que prend sa rencontre prédisposent à certaines tendances ; c'est bien pour cela qu'on peut parler de structure. Ainsi on a plus de chances d'être hystérique si l'on est une femme. Mais bien évidemment un homme peut l'être aussi. Comme le dit Jean-Gérard BURSZTEIN, la psychanalyse est " une science conjecturale du singulier ".

Françoise DELBARY : Je voudrais revenir sur ce que Jean-Loup POISSON-QUINTON dénommait comme religieux. Je ne sais pas si c'est christique. C'est une question peut-être à interroger sérieusement. Mais ce qui me semble relever de la religion, c'est la référence que nous faisons sans cesse à une théorie du sujet. Nous enfermons l'analyse dans une théorie du sujet, et il me semble que de distinguer le moi de soi-même, le \$ qui renverrait au sujet, ça ne nous sort pas du tout de cet horizon-là. Par rapport à ce que disait Hector, je crois qu'on n'a pas à craindre de revenir à la métaphysique, parce que la métaphysique on n'en est pas sorti du tout. Ce qui enferme la psychanalyse dans la métaphysique, c'est précisément d'inscrire sans cesse notre théorie et notre pratique par rapport à l'horizon du sujet. il y a pourtant des tentatives parfois pour penser autrement les choses, et il me semble que le texte déjà ancien de Jacques HASSOUN qui s'appelle "Le truchement" allait justement dans un tout autre sens et constituait une théorie de la cure qui ouvrait vers un autre espace. En tout cas, par rapport aux formulations de LACAN, certainement faut-il les subjectiver, mais on peut se demander aussi si on n'a pas toujours tendance à s'y accrocher, parce qu'elles sont pour nous comme des paroles sacrées. Et distinguer l'énoncé de l'énonciation ça ne nous sort pas du tout du religieux, ça le constituerait même peut-être.

Marc Léopold LÉVY : Je pense que l'analyste est obligé de faire une théorie du sujet, au sens où sujet en français, ça veut dire deux choses : il y a sujet du verbe, et sujet à la maladie. On est obligé en tant qu'analyste de faire une théorie du sujet, mais ce n'est pas le but. Le but est de donner les raisons de son état. Parce que pour entendre, il faut cet état particulier. On est obligé d'entendre quand on est analyste. On ne cherche pas à entendre, quand on cherche à entendre on n'entend rien. "Je n'écoute pas, j'entends"... Et l'on ne peut entendre que si l'on ne se prend

pas pour le sujet de l'adresse dont on est l'objet - faute de quoi on tombe dans l'imaginaire, et on est face à l'analysant dans un rapport duel spéculaire. Mais ceci n'est que pure répétition. C'est ce qui a permis à Freud de découvrir ce qui fonde l'analyse : le transfert. Pour pouvoir s'autoriser de cet état, en faire un métier, c'est-à-dire se faire payer pour cela - c'est très important - ça veut dire que l'analyste se réglera de cela. On parle toujours du paiement du côté de l'analysant. Mais le paiement règle la jouissance de l'analyste, il règle le problème de filiation. Le lien d'argent remplace le lien de filiation, parce que c'est seulement quand on vit de ses patients qu'on peut, tel les parents, à la fois vouloir les garder, et en même temps qu'ils vous quittent, pour vivre pour eux-mêmes. L'argent devient ce qui remplace la chair de ma chair, il joue le rôle du lien de filiation.

*

**

DIMANCHE APRÈS-MIDI

Daniel DESTOMBES :

" Comme l'heure avance ... "

POUR UNE ETHIQUE DE LA DISCRETION

Jacques HASSOUN

" Si mon père avait pu me dire oui ou non à bon escient, peut-être aurais-je pu accepter sans trop de peine la hiérarchie et le travail en groupe ", tel est le propos qu'a tenu un jour Blaise, un analysant dont la cure se déroule en face à face depuis deux ans.

Que l'effet de la confusion entre l'acquiescement et le refus ait eu quelque effet sur l'image de son corps ne nous étonnera guère. Je ne saurais pourtant - par discrétion - vous rapporter un fragment plus important de cette cure, mais cette phrase, malgré son extrême banalité, ne pose pas moins quelques questions :

- Quel effet l'imprécision et le mensonge d'une parole paternelle peuvent-ils avoir sur le corps d'un enfant ?
- Qu'est-ce qui permet à un analysant de pouvoir poser ces questions au cours d'une analyse ?

Si nous considérons que Blaise, au cours d'une première analyse interrompue catastrophiquement après que son dit-analyste lui ait asséné d'abord quelques questions indiscrètes plus proches de l'interrogatoire d'un confesseur d'opérette que d'une intervention qu'un analyste peut s'autoriser à émettre ... s'entend assurer sur un ton péremptoire que sa mère ne saurait représenter une femme pour son père ... alors nous pouvons émettre l'hypothèse que ce que je vous propose d'appeler discrétion concerne très précisément un rapport à la vérité qui prendrait en compte qu'il est de l'in-su que l'analyste se doit de respecter.

Développons cette proposition. Nous savons qu'il est constamment - et c'est bien cela qui nous permet de prendre la parole - une part d'ombre, une séquence qui n'est pas encore advenue au dit, que seul un long développement, un long cheminement, permet le déploiement de ce qui, n'étant pas encore parvenu à s'articuler, se présente comme une potentialité de métonymie - de désir.

Évoquer l'articulation de l'in-su au désir et à la métonymie ne relève pas seulement d'une hypothèse de travail que je souhaite livrer à votre réflexion, mais tend bien plutôt à vous amener au centre de mon propos : Le père, celui " *qui est une conjecture basée sur une conclusion et des prémisses* " ¹ n'ouvre-t-il pas cet espace dit du symbolique dont la métonymie serait l'expression discursive, et l'insu le support ?

Reprenons le cas de Blaise pour quelques instants encore. Que s'est-il passé pour lui lors du déchirement d'un voile à l'endroit même d'une parole mettant en doute que la mère fut une femme pour le père (je vous fais ici remarquer que ce

¹ Sigmund FREUD, *Moïse et le Monothéisme*, éd. Gallimard, Paris, 1948.

n'est pas un doute porté sur la paternité du père qui a été mis en jeu, mais sur la féminité de la mère pour le père), que s'est-il passé, sinon la mise à mal de ce qui fonde dans le discours de la mère cette part de la fonction paternelle et qui s'en étaye tout à la fois, mais aussi une atteinte de cette part de la mère qui se constitue en part radicalement distraite de l'enfant et qui, frappé de l'interdit de l'inceste, force l'enfant à la discrétion, c'est-à-dire à la séparation et au discernement.

Or, qu'arrive-t-il à Blaise sinon le sentiment monstrueux d'être séparé des autres, d'être différent des autres, non pas comme chacun, un par un, peut l'être, mais bien plutôt comme le serait un être tératologique encombré par cette énigme que le maternel et le féminin longtemps inaudibles (et comme invisibles) ont représenté. Dès lors, c'est le père comme corps érotisé et érotisant, c'est le père comme effroyablement absent qui se représente comme métaphore de l'in-discrétion pour accentuer encore ce sentiment de différence radicale et de solitude phénoménale qui est la sienne ... transmutant le désir en besoin et la demande en nécessité impérieuse.

Impossibilité de se fixer, impossibilité de s'intégrer dans le jeu institutionnel dans lequel il évolue professionnellement, serviteur de la loi et rêvant dans le même temps d'inventer ses propres lois qui l'asserviraient dans les pseudo-ruptures qu'il tente d'introduire dans le milieu judiciaire qui est le sien, Blaise a longtemps louvoyé, d'échec en échec, jusqu'au risque de se perdre et de perdre ceux qui auraient eu la tentation de monter dans sa galère dont il est le maître-chiourme et le galérien.

De cette vignette clinique qui nous permet une première approche de la discrétion, je souhaiterais passer à une seconde, particulièrement spectaculaire.

Berthold est un personnage dont l'histoire a connu d'étranges et sanglants rebondissements. Sa mère, originaire d'une haute vallée vosgienne, fut l'une des premières femmes à suivre des cours de théologie dans une université suisse, son père, prédicateur calviniste, est originaire de la Haute Silésie. Ce couple se rencontre avant-guerre, se rend au Pacifique, où, en 1948, Berthold naît dans des conditions particulièrement obscures. Victime d'un accident gravissime à l'âge de trois ans, il est littéralement recollé par morceaux et passe la plus grande partie de son enfance tout bardé d'attelles et de pansements. Vivant seul avec sa mère et ses deux sœurs dans un presbytère d'une région semi-rurale, il n'avait pour seule distraction que la visite de pasteurs extrême-orientaux ou océaniens venus rendre visite à leur consœur ; vous l'avez compris, sa mère était ministre de la Religion réformée. Agité, agressif, déclaré "tout juste apte à être OS2 sur machine", il est placé dans un pensionnat des Cévennes où il connaît enfin un déclic qui le sort de sa situation d'enfant fou. Il finit par réussir brillamment des études secondaires et supérieures et occupe depuis lors des fonctions de premier plan. D'emblée, il évoque sa difficulté de retrouver son père ... cependant que sa mère est décrite non sans terreur (mais aussi avec une grande jouissance) dans un rôle uniquement

pastoral. Pour lui, elle est celle qui dirige les prières du peuple de Dieu, elle est celle qui, au cours des dimanches où se célèbre la Cène, dit :

*Prenez, mangez, ceci est mon corps donné pour vous,
faites ceci en mémoire de moi.
Buvez-en tous, car ceci est mon sang,
le sang de la nouvelle alliance,
répandu pour vous et pour un grand nombre,
pour le pardon des péchés.
Faites ceci chaque fois que vous en boirez,
en mémoire de moi.*

Pour lui, cette scène relève d'une obscénité absolue. Quand il commence son analyse, Berthold évoque la terreur embarrassée qui se représentait chaque dimanche quand sa mère entrait dans le temple. Par ailleurs, il déclare son impossibilité de reconstituer une image, fût-elle vague, de ce que peut être un père, lui-même ne pouvant advenir à la paternité. Il ajoute : "Si je ne sais pas ce que peut être un père, si je ne peux pas devenir père, c'est que je ne sais pas ce qu'est une femme, car seul mon père absent aurait pu m'expliquer tout cela. " En effet, il semblait n'avoir face à lui qu'une mère tout entière consacrée à son sacerdoce et offrant son corps et son sang à chaque Eucharistie. Si " elle " représente le Fils qui va rejoindre le Royaume de son Père, que sera Berthold, sinon cet enfant sans attaches, sans amour, sans femme, tout entier consacré à la nécessité d'oublier le secret qu'il n'avait jamais avoué à sa mère : il connaissait les conditions sanglantes de sa naissance grâce à une indiscretion d'une proche parente.

Il était certes allé beaucoup plus loin que son père (cf. La lettre de FREUD à Romain ROLLAND "*Tout se passe comme si le principal dans le succès était d'aller plus loin que le père, et comme s'il était interdit que celui-ci fût surpassé* ") sauf qu'il n'avait pu être père lui-même... Un jour, il arrive à l'une de ses séances, extrêmement bouleversé : il avait pu entendre une phrase de Simone de BEAUVOIR (dont il connaissait fort bien l'œuvre, et - depuis longtemps) ... - "*une femme, ça mouille* " ... une femme, dit-il plus que surpris, étonné, littéralement étonné, ça peut éprouver du plaisir. Que ce corps puisse manifester l'inscription érotique – pulsionnelle et non plus s'offrir uniquement comme porte-parole de l'Eucharistie, a permis d'étranges développements, dont ceux-ci :

Il peut s'autoriser à séparer en sa mère la jouissance du désir.

La jouissance Autre qui est mise au compte du Père Céleste, plus père que tous les pères, et pourtant peu susceptible de lui donner à entendre ce qu'est un père, véritable énigme, noire opacité déroutante, sans ombre, reconstituée dans une phrase, une seule qui décrit les (supposées) conditions de sa naissance : " ton père a pris son couteau, il a ouvert le ventre de ta mère et t'a sorti de là ".

(Cette sombre révélation situe donc l'histoire de Berthold en-deçà de la geste abrahamique, mais plutôt dans cette phrase terrible du psalmiste " et je passerai

au-dessus de toi et je te verrai baignant dans ton sang, et je te dirai par ce sang il te faut vivre, par ce sang il te faut vivre ")²

Ainsi donc, ce père dont l'éclipse est définitive et que Berthold n'a jamais essayé de rechercher serait celui

- qui l'a séparé de sa mère,
- qui l' a abandonné à elle,
- qui a disparu mystérieusement,
- celui dont l'évocation est frappée d'un interdit tacite,
- mais qui n'a pas accédé pour autant à ce que Freud appelle Totem ", sinon par l'implicite interdiction de la mère à ne jamais parler de ce père-là.

Le père était dans le silence de la mère.

La mère était elle-même orpheline de père.

Berthold é t a i t témoin d'une parole maternelle écoutée avec recueillement par les fidèles.

C'est à la limite même de ces différentes voies qu'au cours de cette analyse Berthold commença à soupçonner l'existence d'un désir de la mère pour "un autre", hypothèse hasardeuse qui s'imposa comme une évidence soulageante en fin de parcours.

Que cette béance du désir fût entendue après qu'il eut parcouru les strates de son histoire jusqu'à ce que celle-ci ait pu choir, non dans l'oubli, mais dans cette part d'un savoir qui peut enfin se révéler comme insu, ne nous étonnera pas.

Suivre pas à pas le temps du dégagement du discours du flot de réminiscences n'est-ce pas d'ailleurs ce qui s'appelle transmission ?

En effet, si " l'inconscient n'est pas de perdre la mémoire mais de ne pas se souvenir de ce que l'on sait " (LACAN) le rôle de ceux qui ont à transmettre consisterait à accompagner discrètement l'enfant dans ce "ne pas se souvenir...", l'accompagner aussi dans l'oubli de son enfance (lui permettre de se souvenir mais aussi d'oublier - en temps opportun).

Qu'est-ce à dire, sinon que l'enjeu de l'enfant est de constituer aussi de l'oubli, du refoulement dont le savoir procède. Cela peut s'appeler inscription, cela peut surtout s'appeler transmission.

Donnons-en une image : qu'est-il de plus gênant pour un enfant que de s'entendre raconter jour après jour, et jusqu'à plus soif, les épisodes de sa vie passée ?

Mais, au fond, pourquoi cela est-il tellement gênant (en dehors des cas où l'enfant peut percevoir ces évocations comme l'expression d'une moquerie exercée à son endroit), pourquoi ? Sinon que le parent est requis d'accompagner dans

² Cette phrase est adressée à une femme.

l'oubli son enfant, d'être dans l'entre-deux du souvenir et de l'oubli (le plus souvent jamais aux mêmes endroits d'ailleurs que son enfant), de telle sorte qu'une photo redécouverte, qu'un mot évoqué prend la valeur d'un lapsus ou d'un *witz*, et non celui d'un mémorial ou d'un livre de Chroniques qui serait mis à jour à chaque instant.

Cette *discrétion* est celle qui introduit une solution de continuité et la constitution d'un " Secret " ... (qui ne serait pas celui des cadavres dans le placard (fussent-ils exquis), mais qui aurait pour nom " intime " et dans lequel s'origine le récit, la fiction, l'histoire singulière, celle qui permet que, dans une analyse, les constructions donnent la mesure de leur efficace.

Lui permettre d'oublier afin qu'il puisse à l'occasion se souvenir, dans la surprise partagée, n'est-ce pas ce qui, dans le transfert, témoigne du respect et surtout de la discrétion de l'analyste qui permet à l'analysant d'aller à la rencontre de ce qu'il sait ... de ce dont il n'a pas eu le souvenir ...

Figure en spirale où de la reconstitution du souvenir à sa mise à l'écart dans l'épuisement apparent du récit, et jusqu'au moment où, au détour d'une phrase, ce souvenir peut réapparaître avec d'autres mots, en d'autres termes, avec une mise en jeu d'une autre séquence signifiante, tel serait le parcours qui témoigne de cette part de la fonction paternelle (conjecture, prémisse, hypothèse) qui est au travail dans la cure³.

Cette hypothèse pourrait d'ailleurs nous éclairer quelque peu sur les difficultés que nous pose la conduite de la cure des psychotiques ... mais ceci est une autre histoire.

Il m'arrive d'éprouver la durée comme une blessure vive de l'autre scène, rien, ni photo ni souvenir, et pourtant cette scène je la hais, ma tête contre sa nuque, puisque l'après-midi prend un sens dans la moiteur d'autres bras, une autre nuque, il y avait, j'en suis sûre, sa nuque et puis sa voix dont je n'ai plus souvenir, rauque et grave que j'imagine comme un souffle doux sur les fontanelles ; une chambre grise : un vieil homme berce une enfant, il parle doucement, des mots feutrés que je ne comprends pas, cette chambre grise où des crânes chauves se cherchent.

Le plus tragique serait l'oubli, le timbre d'une voix, je te l'avouerais, avoir tout oublié et l'instant où cela devient insupportable

³ Le jour même où je me rendais à Lille, je relisais le discours de Rome, dans lequel LACAN affirmait : " *C'est dans le nom du père qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques, identifie sa personne à la figure de la loi. Cette conception nous permet de distinguer clairement dans l'analyse d'un cas les effets inconscients de cette fonction d'avec les élations narcissiques ...* " - (Jacques Lacan, "Fonction et champ..." - *Écrits*, éd. Le seuil, page 278).

La réalité, l'autre, n'existerait qu'en noir et blanc, statique, muette, une silhouette voûtée, un regard sombre sur un enfant, scène exacte où l'imagination aurait épargné la langue.⁴

" Scène exacte où l'imagination aurait épargné la langue ", n'est-ce pas à cela que nous sommes confrontés dans une analyse, à ces scènes trop exactes forcément déduites d'une parole, et qu'il y aurait à considérer tout à la fois comme des réminiscences et comme des souvenirs-écrans ?

Avoir la discrétion de les considérer comme hypothétiques, comme travaillées par le conjecturel, les accueillir à ce titre dans leurs différentes versions, n'est-ce pas ce qui nous permet peut-être de ne pas faire subir une violence inouïe à l'analysant, violence qui se manifeste par une parole énoncée trop tôt, se supportant d'un "savoir par avance", propre à ravager, à détruire le savoir inconscient dans le télescopage qui résulterait dans cette intervention entre du trop-d e-réel avec le fantasme.

S'effacer pour l'analyste ne veut certes pas dire s'interdire d'intervenir, mais bien plutôt ponctuer en son temps, opportunément parfois une fraction de seconde avant que l'analysant n'arrive à le formuler (c'est du moins ainsi que celui-ci souvent l'entend : " C'était là, j'ai failli le dire"), ce qui est susceptible de faire coupure dans la continuité de la jouissance.

Il se trouve qu'un collègue, François BAVEREY, a exprimé, il y a quelque temps déjà, ce que j'essaie de vous transmettre :

Œdipe à Colone illustre cette longue et difficile renonciation à soi, jusqu'à la disparition finale pour réserver la place du pur symbole qui, dans le premier temps du drame, avait manqué : le vrai père, c'est le père mort, qu'Œdipe enfin devient. Désaveu de la toute-puissance, évanouissement de ma propre image, et l'analyse trouve là son terme et sa limite, en accomplissant une mort qui, en réordonnant le sujet au champ de l'Autre, lui permet de prendre consistance dans un langage qui fait lien. Le savoir ne concerne plus alors que la subjectivité à déchiffrer dans la formulation singulière d'une question qui peut être aors vraiment celle de sa filiation ".

Phrase forte qui succède à celle-ci :

Je parle, à lui et avec ce lieu autre où depuis toujours s'est formulée la question que je suis. Étrange impression de renouer avec un temps oublié, qui n'est pas celui du mythe familial, bien qu'il le traverse et l'ordonne, un temps soudain plus exigeant, où de tout mon corps je

⁴ Cf. L'ouvrage de la romancière (professeur de littérature à l'Université de Montréal) : Louise Dupré, *Chambres*, Les Editions du Remue-Ménage, 1986.

supporte le poids des mots, souffle et voix retrouvés, de là où je n'étais pas encore, mais où je suis appelé à être.

En vous parlant ainsi, qu'est-ce que je dis sinon que je sais maintenant que mon analyste est mort et que je peux honorer sa mémoire par la construction de ce souvenir d'une séance qui n'a jamais été et qui pourtant a existé. C'est une façon de dire le lien qui se perpétue au-delà de la mort, lien qui dans le passé fonde une durée, témoigne d'une reconnaissance qui garantit une identité. C'est l'effort pour rétablir la continuité d'une histoire, la preuve de la légitimité d'une filiation, qui ne s'ordonne que dans cet axe de la réalisation symbolique⁵

Je pourrais en rester là. En rester à cette place de Père Mort, assignée à l'analyste, promis qu'il est en fin de parcours à chuter comme objet " a ". Une chute qui ne fait pas le moindre bruit d'ailleurs. Mais que cette fin d'analyse soit une interruption brutale, qu'elle manifeste par la rupture et le trouble qui s'ensuit de ce qui s'est joué au titre d'indiscret dans la cure, et c'est alors que le deuil nu (et non le travail de deuil) et l'horreur viennent au rendez-vous d'une rupture qui ne témoigne d'aucune séparation. Mais dans l'hypothèse d'une fin d'analyse qui ne serait pas une irruption destructrice, nous pouvons supposer que c'est à l'analyste, d'une part, et à l'analysant, d'autre part - surtout s'il devient analyste - de rétablir chacun pour leur propre compte une *dis-continuité* symbolique, c'est-à-dire discrète (dans l'acception mathématique de ce terme). Cette position éthique pourrait s'appeler aussi un savoir sur la mort (et ce qu'elle effectue). Roland BARTHES écrivait (in *Critique et Vérité*, édition du Seuil, 1966) : "En effaçant la signature de l'écrivain, la mort fonde la vérité de l'œuvre qui est énigme " : l'énigme en ce qui nous concerne ici consisterait dans le passage de la continuité à la discrétion, dans ce qui est au travail dans une analyse et en particulier en sa fin. (6)⁶

Discrétion qui est déjà là et qui permet ce temps de théorisation secondaire de la fin d'une analyse et de la vérité subjective qui l'oblitére. Cette ultime proposition nous permettra enfin d'apporter une réponse aux deux questions qui étayent mon propos :

⁵ Cf. Correspondances Freudiennes, N° 32, Janvier 1991.

⁶ Pour ceux qui l'ignorerait, j'avais, au cours des années 1971/1974, longuement écrit (cf. *L'Ordinaire du psychanalyste* et *Fragments de langue maternelle*, Payot, 1979) sur ce que j'appelais [l'enfant-mort] (que j'écrivais ainsi jusqu'à un certain colloque à Dijon : Cicatrice de la déhiscence de l'enfant merveilleux et mythique du narcissisme primaire, modèle premier et condition pour rendre possible ce qui se présente comme travail de deuil ultérieurement, l'[enfant-mort] s'est imposé à moi comme un schème de la psychanalyse. Depuis le colloque de Dijon, je préfère écrire *l'enfanmor*. Je réalise aujourd'hui qu'une autre écriture de cet enfant-mort au travail chez le sujet, représenterait l'énigme qui consiste dans le temps de passage de la continuité à la discrétion.

- Quelles sont les conditions pour que la transmission ne se réduise pas à un adoubement propre à créer une adhésion passionnée et une servitude volontaire dans certains cas ou un ensauvagement (qui en est le corollaire) en d'autres cas ?

- Dans ce qui lie un père à son enfant (usons de cette métaphore en cette occasion), qu'est-ce qui permet que s'instaurent les différentes figures de la discrétion ? Réponse que je formulerais ainsi : *Il n'est pas de transmission dans l'indifférence et l'indiscrétion.*

Dans le cas de l'indifférence (qui est parfois le propre des pères mélancoliques), il y aurait errance, ensauvagement d'une part, soumission aveugle ou nécessité impérieuse, à mettre en jeu des mécanismes plus proches du mimétisme que de la succession/transmission, d'autre part.

Dans le deuxième cas de figure, l'in-discrétion, plus subtile et plus brutale que l'indifférence, est propre à créer de l'allégeance, des hommes-liges, de l'adhésion passionnée, du fanatisme pour une lignée, une idéologie et pourquoi pas une théorie énoncée " au nom de ... ", bref de la canaillerie.

Adouber quelqu'un serait ce geste fort commun sous d'autres cieux qui affirme la suzeraineté et le tolérantisme (condensation métaphorique de tolérance et d'orientalisme) dédaigneusement bienveillant, propre à susciter, chez celui qui se soumet à cette injure, le sentiment d'être un fidèle sujet, un protégé.

Qu'en est-il alors de ces *padre padrone*, de ces parrains qui, placés en position de transmettre, semblent être les porteurs d'un discours qui prétendrait se présenter comme échappant à l'in-su et qui signifierait l'Autre jouissance, celle que je nommerais *l'indiscrète*.

Aussi, transmettre suppose constamment que les signifiants de la part distraite, de la perte, soient au travail.

Transmettre se supporte du lieu d'une conjecture et non de celui d'une confluence ... mais transmettre c'est aussi occuper la place de celui qui n'est pas sans savoir que de ce qu'il transmettra (et surtout du comment cela s'est transmis), il n'en saura jamais rien, ou pas grand-chose.

Que le psychanalyste placé en cette position soit assez discret pour le reconnaître, c'est le moins que nous pouvons attendre de lui.

<>

P. S. Il me semble important d'ajouter à cet exposé que Berthold, du jour où il s'est engagé dans la paternité, du jour où il a pu en faire part à sa mère, celle-ci en est venue à lui signifier que les circonstances de sa naissance furent des plus normales et qu'en fait le départ de ce père-là fut grandement regretté par elle. Bien sûr, cela n'invalide en rien les élaborations que Berthold a pu constituer au cours

de son analyse ... somme toute, " l'indiscrétion " de cette proche parente (élucubrations auxquelles Berthold avait adhéré) avait servi à alimenter un roman familial bien moins effroyable somme toute que le silence dans lequel il était plongé.

*

DISCUSSION

Catherine MAERTENS : Une toute petite remarque qui vient du plaisir de vous écouter, parce que, suite à la journée d'hier, il me semble que le texte de votre intervention se tient dans l'exacte marge de ce qui est à côté du titre de filiation, c'est-à-dire ni de la continuité ni de l'antinomie dans laquelle on s'est tout de même un peu débattu, mais dans celle du paradoxe, au risque d'une banalité qui pourrait paraître contraire à l'exceptionnel de la position du psychanalyste. Ce qui m'a fait plaisir aussi, c'est de vous entendre prononcer ce mot qui est dans ma tête depuis hier, celui de l'oubli, peut-être comme place de l'histoire ou peut-être - enfin, je ne sais pas - comme place d'une femme et pas de la femme, ou comme place d'une recherche des origines comme on l'a entendu tout à l'heure. L'oubli qui ne serait pas un refoulement, ce refoulement alors donnerait lieu à un symptôme qui pourrait même être constitué par un regroupement autour d'une théorie analytique. Voilà, je pense que je vais m'arrêter là.

Jacques HASSOUN : Juste un mot sur votre remarque. Je vous remercie d'avoir mis en évidence la question de l'oubli parce qu'il me semble qu'en effet c'est vraiment la question que souligne cette proposition de LACAN, "*l'inconscient n'est pas de perdre la mémoire, mais de ne pas se souvenir de ce que l'on sait*", et qui me semble tout à fait centrale dans notre travail, mais aussi dans la transmission. Peut-être est-ce cela qui nous permet de poser l'origine et la discontinuité autrement.

Claude RABANT : Tu nous as fait un très bel éloge de la discrétion et je trouve cet éloge particulièrement appréciable ; je trouve qu'il rejoint des choses, notamment sur le tact, sur quelque chose de tout à fait essentiel dans la position de l'analyste. Ce que je te proposerai comme relance, c'est, au fond - puisque ce qui m'a beaucoup frappé, c'est ce lien en réalité que tu as fait de FREUD à LACAN et cette interprétation du travail de l'oubli comme fonction de la métaphore paternelle dans la cure - c'est ce dont, sans le nommer, ce dont tu as fait l'éloge là, est-ce qu'on ne pourrait pas dire que c'est l'éloge de la lettre en tant que la lettre c'est, si je puis dire, la discrétion qui s'oppose à l'indiscrétion théorique, quelque chose comme ça. À partir de quoi il est possible effectivement, pour aller un tout petit

peu plus loin, enfin ce que j'ai retenu dans ce que tu disais, c'était cette question toujours sur le fil, y compris sur le fil de la filiation, de comment mesurer le trop ou le pas assez de réel, comment mesurer. Et donc est-ce que, par rapport à l'indiscrétion de la théorie, la mesure de l'analyste ça n'est pas en réalité la lettre ?

Jacques HASSOUN : Il faut que je vous avoue quelque chose : ce n'est pas un exposé qui m'a servi vingt-sept fois, c'est-à-dire que je rentre de trois colloques aux Etats-Unis et au Canada, et au retour j'ai fait cet exposé pour Lille. Il s'agit donc d'un point de départ pour un travail en cours. Apparemment j'ai été entendu par quelques-uns. Donc " éloge de la lettre " en effet. Je ne l'avais pas entendu comme ça, mais je crois que c'est tout à fait la question. Je peux dire - tu m'as proposé de faire relance là-dessus - qu'autant il me semble que l'assise théorique, le point de levier archimédial est toujours théorique et qu'on ne peut pas en faire l'économie, autant il me semble que dans la cure - c'est comme ça que je crois travailler, enfin il n'y aurait que mes analysants éventuellement qui pourraient dire si je me trompe ou pas – autant il me semble que ce qui est nécessaire, c'est de désarticuler les masses théoriques (je ne dis pas les ensembles) et de créer justement ce que j'appelle des ponts. C'est-à-dire que, par exemple, articuler que " *la paternité est une conjecture basée sur une conclusion et des prémisses* " et " *l'inconscient n'est pas de perdre la mémoire, mais de ne pas se souvenir de ce qu'on sait* " , c'est-à-dire vraiment cet entrecroisement de deux propositions, l'une venue de FREUD, l'autre venue de LACAN, c'est peut-être, me semble-t-il, une manière non pas de subvertir la théorie, mais de comment accepter cette transmission sans que je n'aie le sentiment de parler au nom d'une doxa. En fin de compte ... - j'en avais parlé ailleurs - je viens d'une double culture telle que la lettre n'est qu'une consonne. En arabe, en hébreu, les lettres sont des consonnes. Les points diacritiques en hébreu n'ont été introduits qu'au IV^{ème} siècle après l'ère chrétienne, ce qui est très tardif ; or, l'écriture et le texte hébraïques remontent à dix siècles avant l'ère chrétienne ; ils ont mis 14 siècles pour commencer à mettre des points diacritiques. Et encore, il y a des textes qu'il faut savoir lire sans connaître les points diacritiques. Donc, celui qui sait lire est celui qui sait faire des scansions. Il me semble que c'est ainsi peut-être que nous pouvons travailler la transmission.

Ça me fait penser à ce qu'avait rappelé Françoise DELBARY dans la référence qu'elle a bien voulu faire au truchement. C'est-à-dire qu'une traduction est toujours une interprétation, les traducteurs sont toujours des traducteurs-interprètes. Essayez de traduire un texte. Il m'est arrivé une ou deux fois de traduire des textes, un tout petit poème ; on m'avait dit "vous pouvez traduire ce poème médiéval de l'hébreu en français ? " En une demi-heure, je comprenais tout. Le temps de le mettre en français, ça m'a pris une journée. Un tout petit poème, quinze lignes, où je comprenais tous les mots. Ce n'était pas le problème des mots. Mais le passage d'une langue à l'autre relève toujours de l'irréductible. Il me semble de la même manière qu'il est de l'irréductible dans le passage d'une théorie

à l'autre. Comment passer de l'un à l'autre ? On ne peut pas lire FREUD d'un côté, LACAN de l'autre, constituer deux bibliothèques et puis courir de l'une à l'autre. Il s'agit, à un moment donné, dans notre pratique, de créer des rencontres discrètes afin que ça ne fasse pas de l'inconsistance, du trop-de-réel, c'est-à-dire de l'indiscrétion ou de la congruence.

Nelly THIENPOND : Vous arrivez du nouveau monde avec un texte neuf, et c'est réjouissant. Je voudrais vous poser une question par rapport à la longueur des cures, à la longueur des cures analytiques, qu'on entend souvent réduire à une relation de dépendance ou de fascination à laquelle les analysants ne sauraient pas se soustraire. Et je voudrais vous demander si ce respect de l'insu n'est pas, pour les analystes, une nécessité éthique d'être, comme vous le rappelez, patient, très patient.

La deuxième chose : vous avez parlé de l'insu comme étant la part de la femme qui, pour l'enfant, échappe dans la mère. Cette définition de l'insu, est-ce que ça n'est pas aussi une façon de parler de la position féminine chez l'analyste ?

Et enfin, puisqu'il est question de filiation et que nous nous interrogeons ce matin sur le bien-fondé qu'il y aurait à utiliser ce terme-là pour les analystes, vous m'y avez fait penser d'une autre manière en parlant de la fonction paternelle de l'oubli et la place de la femme dans l'insu, est-ce que ça ne parlerait pas aussi un peu de filiation, cela, telle que nous avons à nous la construire ?

Jacques HASSOUN : Je vais essayer de répondre le plus brièvement possible à des questions très importantes qui mériteraient presque un séminaire. À la première question, oui, évidemment, et peut-être que la longueur de certaines cures - je crois que justement toute la question de l'analyste c'est d'attendre, mais pas seulement dans la passivité - je l'ai dit, je ne suis ni muet, ni passif comme analyste - mais je crois qu'éventuellement intervenir c'est d'abord proposer des constructions qui se révèlent être des interprétations. Par exemple, je pense à cet analysant que je nomme Blaise à qui on a balancé ce truc énorme. Mais il l'aurait découvert tôt ou tard, à la suite de quelques interventions. Mais balancer comme ça, la violence que ça a fait sur lui, c'est terrible, c'est épouvantable une violence comme ça, c'est du viol, c'est purement et simplement au viol.

La deuxième question : j'ai parlé de la part distraite dans le maternel et qui serait le féminin, mais pas n'importe quel féminin. C'est ce féminin que j'appelle le féminin pour le père, et qui force l'enfant à la discrétion dans les deux acceptions du terme de discrétion. Cette part-là, peut-être que j'ai donné à entendre que ça avait quelque chose à voir avec l'insu, pourquoi pas, oui. Mais pour moi, l'insu, je le mets vraiment du côté de ce savoir dont le sujet ne se souvient pas, mais qui est donc là. Mais il ne s'agit pas évidemment de forcer ce déjà là. C'est là où ça fait discrétion peut-être. Alors peut-être que c'est là à une espèce de parallèle. Vous

avez parlé de position féminine de l'analyste dans l'analyse, est-ce que ... penser cela en ces termes est possible comme mise en jeu de la part distraite, de l'insu, etc.

Sur la transmission ... j'ai publié dans une revue strasbourgeoise il y a quelques années, "L'Artichaut", un texte qui se réfère à une interprétation qui a été faite par un analyste à un analysant. L'analysant en question se plaignait à son analyste en lui disant : " C'est terrible, les juifs champenois ont disparu au XIVème siècle et plus personne ne sait qu'ils existent alors qu'ils ont été le sommet de la pensée rabbinique. Du Yémen à Helsinki, on étudie les œuvres du Rachi, qui est un vigneron de Ramerupt en Champagne. Or, la seule chose qui reste de cette population c'est un rituel que les juifs d'Asti, de Montcalvo et Fassano en Italie suivent ..." Et l'analyste a répondu à cet analysant (analyste qui n'était pas juif, qui ne savait rien du judaïsme, mais qui était analyste) : " Oui, c'étaient des vignerons, ils ont fait le vin d'Asti ça s'est transmis". Cet analysant curieux s'est jeté sur l'encyclopédie juive et qu'est-ce qu'il y lit ? que les procédés de vinification du vin d'Asti (spumante) avaient été introduits par les vignerons juifs champenois venus de France. Écoutez, la transmission est aussi discrète que ça. Et l'autre jour, je lisais dans un guide de l'Italie juive que tout le vin rituel italien vient de la région d'Asti. Il n'y a plus de juifs à Asti, mais ça s'est transmis. Voilà, je pourrais appeler cela "éloge de la discrétion".

Hector YANKELEVICH : La définition que je ... de se situer entre le souvenir et l'oubli me paraît importante. Elle me paraît importante parce que je pensais à quelqu'un qui est un pool de souvenirs, qui a un ensemble de choses à dire, c'est-à-dire qu'il connaît toute son enfance, mais il est empêché de se remémorer ; c'est-à-dire qu'il n'y a rien de plus terrible que des gens qui cultivent leurs souvenirs, parce qu'ils ne peuvent pas se remémorer. Et ça m'envoyait, avant que tu ne parles de ce qui fonderait la position des analystes sur le père mort, avant que tu n'en viennes là dans ton exposé, j'avais commencé à griffonner quel est le lien entre la position de l'analyste et la position paternelle. Et il m'est venu à la mémoire, je l'ai écrit ici, quelque chose que LACAN a dit à la fin du séminaire en 75, dans R.S.I., qui est vraiment un des moments forts du réexamen par LACAN de tout le séminaire. Et LACAN a une définition du père assez extraordinaire, parce que ce n'est ni le père en tant que fonction, parce que la fonction paternelle c'est le père jouisseur, c'est-à-dire qu'il y a quelque chose de terrible dans la fonction paternelle, ce n'est pas le père de la métaphore. Ce n'est pas non plus le père de la métaphore, ce n'est pas non plus le père idéalisé, celui dont on se plaint. Lacan donne deux définitions de ce que serait pour lui la position du père. Il dit : " *C'est quelqu'un qui a désiré sexuellement la mère d'une part* ", mais il dit ceci : " *Son désir n'est pas cousu de fil blanc* ". C'est-à-dire très étrangement pour définir quelque chose qui tient du père, Lacan rappelle la position des analystes, c'est-à-dire qu'il procède de façon inverse, non pas seulement fonder l'analyste grâce à la fonction paternelle, mais

établir une certaine position par rapport à une certaine éthique qu'est la paternité en utilisant l'analyste. Ce qui pose un problème aussi bien. Ça pose le problème du patient dans le devenir analyste, c'est-à-dire dans ce moment de la cure où il y a reprise et où la résistance qui est partagée en analyse n'est pas seulement résistance à l'analyse, mais où la théorie analytique, où le discours, entre en ligne de compte. Le patient dont je me rappelais tout à l'heure, c'est quelqu'un qui était prénommé avec le prénom de l'analyste de son père. Effectivement, il y a une dette réelle qu'il s'agit qu'il puisse payer, mais que moi-même je puisse aussi faire du mien pour que l'analyse pour lui ne soit pas infinie. Et où la résistance nécessaire à l'analyse ne devienne pas une résistance au discours analytique. Mais même si l à il y a quelque chose de marqué dans la lettre et dans la difficulté de faire que cette lettre devienne litière pour qu'elle existe seulement comme lettre, parce que sinon ce n'est pas que de la lettre, ce serait comme un paradigme de la difficulté de la position de l'analyste avec les analysants, non seulement dans le bureau, mais lorsqu'on est en communauté analytique. Et il y a des analystes en formation ou en devenant analystes, il y a des analystes d'une autre génération qui se doivent de maintenir la place de l'analyste. Voilà ce que je voulais te renvoyer.

Jacques HASSOUN : Je te remercie de me renvoyer cet ensemble de réflexions qui sont importantes. Sur toute la deuxième partie, je voudrais simplement dire deux petites choses rapidement. Ce que tu as dit au début me fait penser à toute la question des réminiscences et de la remémoration. Et comment, dans une même cure, un souvenir peut être énoncé une première fois au titre de réminiscence et une deuxième fois au titre de remémoration. À la fin de ton intervention, il me semble que c'est vrai que ça a été beaucoup critiqué, la cohabitation au sein d'une même institution des analysants et des analystes : il y a la bonne distance à tenir. Ailleurs, dans d'autres pays, j'ai vu comme ça, au bout de quelques années d'analyse, les analysants et les analystes se dire bonjour en s'embrassant, etc. S'ils le veulent, pourquoi pas, s'il y a une bonne distance subjective, c'est leur problème. Ce n'est pas tout à fait mon style. Mais je crois qu'il y a une bonne distance ; je dirais que c'est la même bonne distance, je pense, si vous me permettez de poursuivre ce parallèle hasardeux entre un père et son enfant, qui n'a rien à voir en effet avec l'analyste et l'analysant, tout en ayant à voir. En particulier, la remarque que tu as faite à propos de LACAN. Ce que LACAN disait dans son dernier séminaire m'intéresse tout à fait, mais je dirais que, par exemple, il y a toujours une distance qui est à maintenir et qui est là si l'analyste, au cours de l'analyse avec cet analysant-là, a maintenu la bonne distance, ils peuvent se retrouver dans la même institution et maintenir une nécessaire distance, même si apparemment " il y a des relations qui peuvent paraître " fraternelles ... ou amicales.

<>

Jacques SCHOTTE : Je voudrais faire seulement deux ou trois remarques, forcément discrètes en cette fin de colloque, pour dire combien j'ai été retenu par ce concept de discrétion, promu avec tant de précautions, mais aussi tant de vigueur et de pertinence, par HASSOUN, et à partir duquel je crois, en lui donnant certains développements, je n'aurai pas l'occasion de faire ; bien entendu, on pourrait reprendre une série de questions laissées parfois sur des apories ces deux jours

Alors, cette discrétion, avec la triple connotation de respect, de discernement et de séparation, cela ne pouvait pas ne pas d'abord m'évoquer un des mots, une des citations favorites d'Alphonse De WALLENS, l'un de mes maîtres en philosophie qui citait MALEBRANCHE, qui doit dire à peu près : "*Les choses touchent l'homme, mais ne le touchent qu'avec respect*". Et c'est ainsi que ça doit être et De WALLENS utilisait cette phrase pour marquer, disons en résumé, ce que devrait être l'acquis, la grâce, d'une traversée réussie de l'Œdipe. La création de cette espèce de distance respectueuse entre l'homme et les choses, et entre les hommes entre eux, etc. Alors, si vous voulez bien me permettre de parler de discrétion comme la production du discret, dans tous les sens du terme, on pourrait dire que la production de discret c'est l'œuvre même de l'homme, au sens où il en est le produit, d'ailleurs et le producteur. On a beaucoup parlé, forcément, entre psychanalystes héritiers peu ou prou de LACAN, de langage : ce que fait le langage, c'est se fonder sur du discret. C'est l'introduction de discret par le langage qui permet que les hommes pensent et ne se contentent pas de représenter, comme le font les animaux. C'est la même chose qui, au niveau de la technique, fait que les hommes ont des outils et pas seulement l'instinct. Et c'est la même chose qui fait que les hommes ont des normes, et pas des processus de satisfaction plus ou moins immédiate, même si elle est déléguée, et enfin qu'ils ont des rapports sociaux, ou, comme dirait peut-être CASTORIADIS, de type social historique et personnel, et pas seulement des rapports de communication immédiate. Le discret au fond entre par exemple dans la définition stricte du signifiant. La définition stricte, c'est-à-dire pas du tout celle de LACAN, qui mélange plusieurs des registres que j'ai énoncés : le signifiant, c'est du son analysé, et pourquoi analysé ? Eh bien, par l'introduction de discret qui fait un système dont les phonologues ont produit toutes sortes de formulations, qui permet justement son usage en langage. Comme le signifié, c'est du sens analysé, et la conjonction des deux produit cette opération langagière. C'est justement là toujours le discret qui est l'articulation même de l'opération, et on peut ainsi poursuivre dans différentes directions : par exemple, on vient d'évoquer l'alphabet ; l'alphabet sémitique, d'abord, et grec ensuite. C'est en quelque sorte une figuration technique de cette opération de discrétion qui est dans le langage. C'est une tentative d'analyse uniquement par les consonnes dans les langues sémitiques et d'analyse complète de l'espace sonore chez les Grecs les premiers. Alors, donc, le discret au sens mathématique, mais repris dans toute sa force, c'est l'œuvre même de l'humain.

Et je ne voudrais dire que deux mots sur ce qu'est le discret au niveau social. C'est la constitution de cette espèce d'instance personnelle qui fait que chacun a son quant-à-soi, et donc une discrétion de principe, en tant même qu'homme par rapport à tous les autres hommes. Cette discrétion-là, cette constitution de discret, il me semble que c'est le problème même, par exemple, de l'adolescence. Le problème c'est de savoir e qui fait que les hommes ont une adolescence alors que les animaux sont adultes brutalement à partir de la puberté : c'est précisément qu'il y a un problème spécifique à cet accès à ce qu'on peut appeler la personne. La personne c'est cette instance vive, cette invite à partir de laquelle chacun communique indirectement avec les autres et avec soi. On disait toute traduction est une interprétation ; mais tout discours, par exemple celui que je suis en train de tenir, est une traduction* ; j'essaie de me référer à ce que j'ai entendu pour énoncer ce que je veux dire, et vous ne pouvez pas ne pas vous référer à ce que vous savez pour essayer d'entendre ce que je dis. Nous sommes tout le temps en train de traduire, nous ne communiquons pas automatiquement, dans la mesure même où nous sommes marqués aussi dans notre être, et pas seulement dans notre langage, par cette structure du discret.

Je crois qu'il y a donc quelque chose qui peut aller très loin, depuis cette simple indication de MALEBRANCHE, que reprenait De WALEYNS, jusqu'à une théorisation en quelque sorte générale des sciences humaines. C'est que l'introduction du même discret qui fait que la sexualité humaine se transforme en parité et la génitalité humaine en paternité.

Ceci, ce sont les composantes, et là je ne vais pas insister. Vous pouvez en voir une théorisation développée dans le livre qui paraît ces jours-ci de mon ami Jean GAGNEPAIN. C'est ce qui fait que les hommes sont des êtres sociaux et historiques, avec ce que ça comporte de problématique et de créativité nécessaire. Alors, je pense que resituer les notions et les problèmes dans une telle perspective pourrait peut-être éclairer même la problématique qui a été au centre d'autres débats de la filiation entre analystes. Il me semble en tous cas que, comme entrée en cette matière, la consigne de discrétion dans le premier sens du terme, lancée par HASSOUN, est une excellente introduction.

Catherine GAMBIEZ : Ce midi, Jacques HASSOUN est venu me dire qu'il avait eu la surprise, pendant la table ronde, de penser en arabe, ce qui ne lui arrive pas usuellement dans les colloques ... Nous en sommes venus à nous poser ensemble cette question, et je remarquais incidemment que je ne pouvais que l'entendre, puisque moi je suis sédentaire à la région. Il évoquait comme un sentiment de déjà entendu, ou d'inquiétante étrangeté, devant ce qui était dit, à cette table ronde, et je voudrais lui poser cette question : est-ce que nous pourrions peut-être manquer d'une certaine " discrétion " à Lille ? ... d'une certaine discontinuité symbolique ? Comme si nous

* Et celui que vous entendez est une traduction aussi.

étions à notre insu un peuple de sédentaires, et de "grandes familles ", même si certains d'entre nous ne sont pas, à proprement parler, du Nord ! Mais de notre discussion face à ce " penser en arabe ", je pense qu'il aurait peut-être des choses à nous dire et à développer ...

Jacques HASSOUN : Je voudrais d'abord remercier monsieur SCHOITE d'avoir relevé de cette manière le terme de discrétion ... Je crois qu'il a dit énormément de choses qui me permettront peut-être à mon tour de poursuivre un travail dont vous avez les prémisses dans tous les sens du terme.

Concernant cette discussion que nous avons eue, en effet, ce n'était pas tellement que c'étaient des choses que j'avais déjà entendues qui m'avaient donné cette impression de penser tout à coup ... de ne plus trouver que des mots en arabe, alors que je ne pense pas en arabe, je pense toujours en français. Alors, j'ai été poser la question à quelques personnes du Nord : mais pourquoi diable cette table ronde m'a fait tout à coup penser en Arabe ? Et je me suis posé la question : "Au fond, si la manière dont était posée la question de la filiation, si je peux me permettre, si je ne suis pas trop indiscret, là, à mon tour, est-ce que ce n'était pas ... peut-être que je me trompe complètement, peut-être que j'entends très mal, mais j'avais le sentiment qu'il y avait quelque chose que je reconnaissais d'une histoire qui m'était propre, c'est-à-dire d'une famille qui était la mienne, qui était enracinée dans la même ville, pendant trois siècles, où il y avait une rue HASSOUN, un puits HASSOUN, un débarcadère HASSOUN, une synagogue HASSOUN... Bon, et puis la tribu, ou la famille, était là depuis le dix-huitième siècle, et avant ils venaient juste de l'autre côté du Nil, mais juste d'en face, où ils avaient été aussi pendant je ne sais plus combien de siècles, et où la filiation se posait d'une manière très aigue comme une continuité. Et ... Bon, peut-être aussi que j'ai été très contaminé lorsque j'étais au Québec, où j'avais entendu les gens parler de "Québécois pure laine ". Alors, il y avait le " Québécois pure laine " et puis les "maudits étrangers ". Ils disaient ça d'ailleurs très gentiment, mais le problème c'est qu'il y avait bien la différence entre les deux, ceux qui parlaient "comme ça" (avec l'accent québécois) et puis les autres. Et il me semble que ce que je voulais dire là tout à l'heure c'est : est-ce que la question de la filiation ne pose pas toujours l'élément tiers hétérogène étranger ? Est-ce qu'on peut parler de filiation, quand on est analyste, si on ne met pas en jeu l'hétérogène ? C'est vraiment une question que j'ai envie de poser d'ailleurs à tous ceux qui étaient à la table ronde.

Voilà, je ne sais pas si j'ai répondu tout à fait à la question qui m'a été posée, mais c'est vraiment cette question-là, la question de comment introduire de l'autre, non pas du grand Autre, mais de l'autre, du courant d'air, du " je suis de passage ". Voilà, est-ce qu'il y a une filiation s'il n'y a pas quelqu'un qui dit : "Je suis de passage, tiens je suis de passage". Est-ce que le film *Helzapoppin* aurait pu tenir s'il n'y avait pas eu l'indien qui disait "Ah, mince, je me suis trompé de plateau !" Bon, c'est un film qui se passe comme ça, qui est plein de gags, en particulier il y a un

indien qui passe tout le temps, poursuivi par un cow-boy, qui en fait vient d'un autre film qui est tourné à côté, et qui traverse le plateau d'une soirée mondaine. Est-ce qu'il y a de la filiation s'il n'y a pas un "Tiens, voilà un passant ! " ... Pas un passeur ...

Iréna ANDRUCOVICI : Je suis très contente de vous avoir entendu poser le problème de la filiation d'une telle manière et surtout de cette affaire d'un passant, parce que ce que je disais après plusieurs rencontres que nous avons eues, c'était que moi j'étais dans la position d'un passant, et qu'on ne peut pas parler de cette affaire de filiation comme d'une continuation ininterrompue, et que ce n'est pas la continuation ininterrompue qui légitime l'analyste mais c'est une référence externe ou une rupture dans cette continuation ininterrompue qui légitime le " s'autoriser de soi-même et de quelques autres ". Donc, c'est dans cette perspective qu'on aurait voulu discuter le problème de la filiation. Mais la manière dont, en ce qui me concerne, le problème de la filiation a été envoyé ou renvoyé, c'était celle d'une continuation ininterrompue. Moi, je ne suis pas d'accord avec ça. Merci ! C'est tout ...

*

* *

CLOTURE

Daniel DESTOMBES

Étant donné l'heure, et étant donné ce qui vient de se dire au sujet de la discrétion, je vais conclure discrètement ...

Ce matin, pendant la table ronde sur la filiation des analystes, un vers de René CHAR m'est revenu en mémoire :

" J'aime l'homme incertain de ses fins,
comme l'est au printemps l'arbre fruitier. "

Ce vers m'est revenu en mémoire précisément au moment où il était question de la tension qu'éprouve tout analyste entre le déjà là de la théorie et le pas encore advenu qu'il faut inventer, produire dans l'acte analytique.

Le vers de René CHAR, qui était pour moi du déjà là puisque je le connais depuis bien longtemps, me revenait soudain à la mémoire comme tout neuf, ou tout au moins chargé d'une signification nouvelle. J'étais en train de penser à ce colloque sur le point de s'achever et je me disais : au fond, c'est comme l'arbre fruitier au printemps, ça s'achève et ça commence. C'est un temps de passage.

Ça s'achève : les débats ont eu lieu. C'est fait.

Ça commence : nous ne savons pas encore comment ça va se poursuivre en chacun d'entre nous. À suivre ! ...

*

**

FILIATIONS EN FOLIE

Mireille FAIVRE

Folie parquée en de mobiles treillis,
aujourd'hui déportée,
mais souplement tenue en laisse ;
vissée ce soir au regard
de sidérales brillances.
Folie, souterrainement bouclée,
ficelée-nouée,
mais pas bâillonnée
A l'œuvre, toujours,
par l'ouvert de nos enceintes.

Non loin d'elle,
les humains démontent aujourd'hui
ces tréteaux qui lui servirent de scène.
On entend on voit dans le soir le cliquetis des
les fracas métalliques.
A nouveau l'agitation, l'empressement, la cohue.
Ça grouille, ça se bouscule.
Main crispée sur la poignée,
épaule s'arcboutant contre la porte.
Et c'était peine perdue.
Et c'était peine perdue.

A présent que la scène est vide,
le silence s'élargit et vibre.
Sur le matin,
au soupirail de nos prisons d'antan,
montent les subtiles essences
d'une fleur incandescente.
Fenêtre ouverte sur le grand large,
souffle à présent ce vent
porteur du rebelle murmure
des chemins de traverse.

*

**

ÉPILOGUE

La scène représente les trois mêmes personnages assis sur les mêmes banquettes. Le premier lit toujours le même livre de FREUD, le deuxième toujours le même livre de LACAN, le troisième toujours le même album de TINTIN.

Derrière deux femmes, les mêmes.

On entend toujours la même voix dans le haut-parleur : "La SNCF vous souhaite la bienvenue à bord du train corail 2035 à destination de Paris ...

N°1 : Alors, qu'est-ce que vous en avez pensé ?

N°2 : De quoi ?

N°1 : Eh bien, mais.... du colloque ?

N°2 : Le colloque Bof ! comme d'habitude ... je me dis que j'aurais mieux fait de ne pas y aller ... d'autant que ce jour-là il paraît qu'il y en avait un bien ailleurs ...

N°3 : Plusieurs même ...

N°1 : Vous m'étonnez quand même ! Vous avez bien du entendre des choses qui vous ont intéressé ? L'autre jour vous sembliez passionné par la question de la filiation ...

N°2 : O u i ... bon ... d'accord ... bien sûr ... dans tout ce qui s ' e s t dit.... c'aurait quand même été dommage ...

N°1 : Eh bien alors ?

N°2 : Mais enfin vous avez vu ? ça partait dans tous les sens ! Et les adolescents ! et les femmes ! et les analystes ! Je l'avais prévu d'ailleurs ... quand on juxtapose ainsi des choses qui n'ont rien à voir les unes avec les autres, voilà ce qui arrive !

N°1 : Vous trouvez qu'il aurait fallu que ce soit plus homogène ?

N°2 : Exactement ! Et d'ailleurs à certains moments je me demandais vraiment si ce qui se disait avait un quelconque rapport avec la question de la filiation.

N ° 3 : Remarquez bien ...

N°2 : Et la table ronde, vous avez vu la table ronde ? Ils précisent une règle de fonctionnement qu'ils ne respectent même pas ... ça intervient dans la salle à tout bout de champ ... chacun vient mettre son grain de sel ... franchement !

N ° 1 : Vous trouvez que cela manquait d'ordre.

N ° 2 : Voilà ! J'avais raison de me méfier ... des gens qui ne sont même pas capables de se donner un nom ...

Le jeune homme du mini-bar :

Mais, ne pensez-vous pas que cette hétérogénéité que vous dénoncez, ce désordre, cette dispersion, c'est l'émergence même, en acte, des effets du thème abordé : la filiation ...

Le contrôleur :

S'il y a une diffluence c'est parce que la question de la filiation est de celles qui obligent à la singularité, et à la " latéralité ", si vous me passez l'expression ...

Le jeune homme du mini-bar :

Ce en quoi elle est tout à fait centrale ...

Le contrôleur :

Aborder une telle question n'a pas pour fonction d'unir, ou d'unier - comme disait notre bon maître ...

Le jeune homme du mini-bar :

... mais tout au contraire de produire la seule chose que les analystes aient véritablement en commun ...

N°3 :

... la différence ?

Le contrôleur :

... singulière ?

La dame derrière (à sa voisine) :

Tiens ... vous avez entendu ?

La chanteuse de blues :

Oh ! What a mess !

RIDEAU

*

* *

